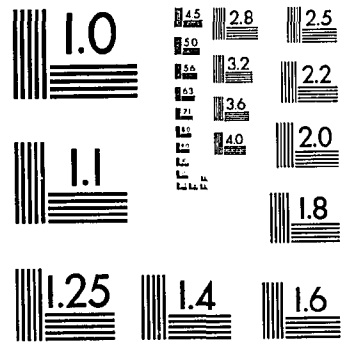
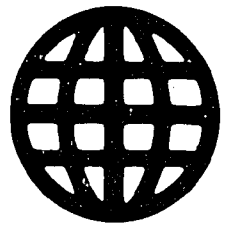


# UMI

# University Microfilms International



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART  
NATIONAL BUREAU OF STANDARDS  
STANDARD REFERENCE MATERIAL 1010a  
(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)

**University Microfilms Inc.**  
300 N. Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106

## INFORMATION TO USERS

This reproduction was made from a copy of a manuscript sent to us for publication and microfilming. While the most advanced technology has been used to photograph and reproduce this manuscript, the quality of the reproduction is heavily dependent upon the quality of the material submitted. Pages in any manuscript may have indistinct print. In all cases the best available copy has been filmed.

The following explanation of techniques is provided to help clarify notations which may appear on this reproduction.

1. Manuscripts may not always be complete. When it is not possible to obtain missing pages, a note appears to indicate this.
2. When copyrighted materials are removed from the manuscript, a note appears to indicate this.
3. Oversize materials (maps, drawings, and charts) are photographed by sectioning the original, beginning at the upper left hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each oversize page is also filmed as one exposure and is available, for an additional charge, as a standard 35mm slide or in black and white paper format.\*
4. Most photographs reproduce acceptably on positive microfilm or microfiche but lack clarity on xerographic copies made from the microfilm. For an additional charge, all photographs are available in black and white standard 35mm slide format.\*

**\*For more information about black and white slides or enlarged paper reproductions, please contact the Dissertations Customer Services Department.**

**UMI** University  
Microfilms  
International

8601649

**Guers, Simone**

NERVAL ET LA PATRIE PERDUE. (FRENCH TEXT)

*City University of New York*

PH.D. 1985

**University  
Microfilms  
International** 300 N. Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106

**Copyright 1985  
by  
Guers, Simone  
All Rights Reserved**

**PLEASE NOTE:**

In all cases this material has been filmed in the best possible way from the available copy. Problems encountered with this document have been identified here with a check mark .

1. Glossy photographs or pages \_\_\_\_\_
2. Colored illustrations, paper or print \_\_\_\_\_
3. Photographs with dark background
4. Illustrations are poor copy \_\_\_\_\_
5. Pages with black marks, not original copy \_\_\_\_\_
6. Print shows through as there is text on both sides of page \_\_\_\_\_
7. Indistinct, broken or small print on several pages \_\_\_\_\_
8. Print exceeds margin requirements \_\_\_\_\_
9. Tightly bound copy with print lost in spine \_\_\_\_\_
10. Computer printout pages with indistinct print \_\_\_\_\_
11. Page(s) \_\_\_\_\_ lacking when material received, and not available from school or author.
12. Page(s) \_\_\_\_\_ seem to be missing in numbering only as text follows.
13. Two pages numbered \_\_\_\_\_. Text follows.
14. Curling and wrinkled pages \_\_\_\_\_
15. Dissertation contains pages with print at a slant, filmed as received \_\_\_\_\_
16. Other \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

University  
Microfilms  
International

NERVAL ET LA PATRIE PERDUE

par

SIMONE GUERS

A dissertation submitted to the  
Graduate Faculty in French in  
partial fulfillment of the re-  
quirements for the degree of  
Doctor of Philosophy, The City  
University of New York.

1985

COPYRIGHT BY  
SIMONE GUERS

1985

This manuscript has been read and accepted for the Graduate Faculty in French in satisfaction of the dissertation requirements for the degree of Doctor of Philosophy.

May 15, 1985  
date

Bette Knapp  
Chairman of Examining Committee

May 16, 1985  
date

E. A. G.  
Executive Officer

John W. Keller  
Rosette C. Lamont

\_\_\_\_\_  
Supervisory Committee

The City University of New York

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ici mes sentiments de très grande reconnaissance à la directrice de ma thèse, Madame le Professeur Bettina L. Knapp, qui a été une source continue d'inspiration depuis le tout début de mes études supérieures à "City University of New-York". Par ses paroles d'encouragement, elle n'a cessé d'entretenir le "feu sacré" nécessaire dans les recherches et de me guider dans les passages difficiles.

Je témoigne aussi toute ma gratitude à Madame le Professeur Rosette Lamont dont les conseils en matière de style et d'organisation ont été d'une valeur inestimable, ainsi qu'à Monsieur le Professeur John W. Kneller dont l'oeil exercé à la critique nervalienne a toujours eu soin de relever les inexactitudes ou de signaler les pièges d'une interprétation tendancieuse.

AUX FOSSOYEURS DE L'AZUR

Ô vous, ramasseurs d'étincelles,  
 issues du feu éternel,  
 vous revenez d'un poétique Ailleurs  
 égrenant des chapelets de syllabes sonores  
 lourds de messages annonciateurs !

Les champs élyséens où vous allez glaner vos rêves épars  
 sont vos demeures SAINTES  
 jonchées de mille fleurs  
 aux mystérieuses senteurs,  
 ces FLEURS de l'air raréfié,  
 cueillies sur les cimes,  
 que vous allez ensuite presser  
 entre les pages du GRAND LIVRE.

ARAIGNÉES SACRÉES, vous étendez vos fils ultrasensibles  
 jusqu'aux confins de l'UNIVERS  
 où les ARCHANGES, en les touchant,  
 propagent les vibrations divines  
 DE L'AMOUR INFINI !

Ô VOUS qui tissez la Grande Toile  
 sans fin  
 où perlent les larmes des CRUCIFIÉS  
 telles des gouttes de rosée !

TABLE DES MATIERES

Introduction	page	1
<u>Première partie</u>		
Chapitre 1	"	11
Chapitre 2	"	29
Chapitre 3	"	62
Chapitre 4	"	82
Chapitre 5	"	98
Chapitre 6	"	125
<u>Deuxième partie</u>		
Chapitre 1	"	144
Chapitre 2	"	177
Chapitre 3	"	217
Chapitre 4	"	265
Conclusion	"	298
Bibliographie	"	307

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1.	Reproductions-portraits Saint Jean l'Evangéliste Novalis(portrait de jeunesse) Gérard de Nerval(médailon)	page	89
2.	Leipzig au coeur du pays novalien	"	141
3.	Portrait de Walther (Manuscrit Manesse)	"	189
4.	Portrait de Gérard de Nerval (dans le livre de Mirecourt)	"	190

## Introduction

## INTRODUCTION

Le thème de la patrie perdue est probablement aussi vieux que le monde, peut-être bien parce qu'il nous paraît se rattacher étroitement à l'essence même de la poésie. Le poète semble être né avec ce désir inassouvissable d'un monde meilleur ou d'un éternel ailleurs et même quelquefois avec le sentiment d'appartenir à une autre race. Dans toute l'histoire de la littérature, ce sentiment ne s'est jamais trouvé mieux exprimé que par les poètes romantiques et c'est un mot allemand, en vérité intraduisible, qui exprime le mieux ce sentiment indéfinissable; ce mot est "Sehnsucht".

Cette thèse qui, au début, se voulait être une étude du sentiment de l'exil chez le poète, de par l'ampleur considérable de ce sujet, s'est forcément vite trouvée réduite à choisir les meilleurs représentants de ce thème: NERVAL et NOVALIS<sup>1</sup>, deux poètes qui non seulement l'ont exprimé dans leurs écrits mais l'ont aussi vécu.

Albert Béguin, dans son étude sur Gérard de Nerval, est l'un des premiers commentateurs à noter l'impor-

tance de ce thème chez Nerval. En le citant: "Jusqu'ici rien n'a pu guérir mon coeur qui souffre toujours du mal du pays", il déclare que "cette phrase . . . pourrait servir d'épigraphe à son oeuvre entière". Puis il ajoute que "Nerval ne cesse de faire allusion à ce "pays" d'où il est . . . le perpétuel exilé."<sup>2</sup>

Chez Novalis, le thème est latent ou plutôt sous-jacent dans toute son oeuvre quand il n'en est pas le sujet même, comme dans son poème intitulé "der Fremdling" où il parle de son sentiment d'être étranger à ce monde; venant de la patrie céleste, à jamais disparue, "l'étranger" ne cesse pourtant de la rechercher:

O! du suchest umsonst-untergegangen ist jenes  
himmlische Land- 3  
(C'est en vain que tu cherches-ce pays céleste  
est à jamais disparu-)

Notre étude a pris, dès lors, une dimension comparative car les rapprochements se sont tout de suite imposés, non seulement dans les commentaires faits à leur sujet mais aussi, ce qui est plus troublant, dans leur expérience vécue.

Déjà, à propos de "Gérard de Nerval et la descente aux Enfers", Béguin ne pouvait s'empêcher de mentionner Novalis car leurs expériences à tous deux sont de nature orphique:

. . . à son point extrême, le subjectivisme équivaut à la découverte d'une réalité nouvelle et rejoint une objectivité supérieure. "Le chemin mystérieux va vers l'intérieur", disait Novalis . . . Aurélia, qui paraissait n'être que la lutte d'un seul, le drame unique d'un cas original, s'élève à la grandeur d'une épopée métaphysique. 4

Après l'examen, dans un premier chapitre, des jalons déjà posés par nos prédécesseurs, nous passerons à l'établissement des parallèles qui se font sur trois plans: d'abord, dans l'expérience vécue, puis dans l'oeuvre poétique; enfin, dans leurs idées philosophiques et religieuses.

Nous nous trouvons alors en face d'affinités multiples et de coïncidences extraordinaires qui nous permettent de nous demander pourquoi Nerval, par ailleurs fort intéressé à l'Allemagne et notamment à ses poètes, n'aurait-il jamais une seule fois soufflé mot de Novalis. Cette question s'impose d'autant plus que Nerval n'a pas manqué, par contre, de parler de tous les écrivains aimés et connus de Novalis. Ce n'est pas étonnant dans le cas de personnages célèbres tels que Goethe ou Schiller avec lesquels Novalis avait entretenu des rapports chaleureux; cela excite notre curiosité quand il s'agit de Ludwig Tieck, de Jean-Paul Richter ou des frères Schlegel, tous amis personnels de Novalis. Mais dans le cas de poètes beaucoup moins importants ou moins connus que lui,

comme Hölty et même Bürger, cela devient tout à fait bizarre. Novalis avait fait l'éloge de ces deux derniers, notamment de Bürger à qui il avait adressé quelques-uns de ses poèmes; il avait correspondu avec lui et avait même arrangé une rencontre chez la soeur de ce dernier qui habitait tout près de Weissenfels.<sup>5</sup>

Ce mutisme de la part de Nerval devient de plus en plus suspect quand l'on sait qu'à la même époque en Allemagne Novalis était devenu l'objet d'un culte romantique, que la tombe de Sophie<sup>6</sup> était un lieu de pèlerinage où s'évanouissaient d'émotion de jeunes éplorées.

L'importance de Novalis au début du 19<sup>ème</sup> siècle est relevée dans la Préface que Ludwig Tieck écrit en mai 1846 pour le troisième volume de ses oeuvres:

Peu de livres ont exercé une telle influence sur le monde allemand comme l'ont fait les écrits de feu mon ami. Ce fait se trouve également confirmé par la parution déjà en 1837, d'une cinquième édition des oeuvres. Lors de la préparation d'une première édition, Frédéric Schlegel et moi, nous ne nous doutions guère du succès qui l'attendait.<sup>7</sup>

Puis, Tieck s'excuse d'avoir fait si longtemps attendre la parution de ce troisième volume à un public si impatient de l'accueillir. Il s'agissait des fragments philosophiques, religieux et scientifiques qui portent la marque du génie et d'une profondeur consi-

dérable de la pensée; or, ces manuscrits demandaient un travail énorme.

Certains commentateurs ont tenté d'attribuer ces étranges similarités à des lectures communes, notamment celle de Jakob Böhme, en ignorant le fait que l'on parlait, sans doute, beaucoup moins de Böhme que de Novalis à l'époque des nombreux voyages de Nerval en Allemagne. Par contre, ce qui nous semble beaucoup plus plausible, c'est que Nerval se soit intéressé à Böhme à cause de Novalis. C'est Ludwig Tieck, du reste, qui avait introduit l'oeuvre de Böhme chez Novalis.

Alors, comment expliquer ce mutisme sur Novalis de la part de Nerval? C'est Albert Béguin qui nous fournit une explication dans la Préface aux Oeuvres de Nerval où il déclare que Nerval désire effacer "tout aveu trop clair de ses secrets spirituels" . . . et qu'il "est de ceux qu'il faut interpréter par leurs mutismes autant que par leurs paroles".<sup>8</sup> Cette notion de mutisme à propos de Novalis fait partie de nos prémisses. Nous émettons l'hypothèse que Nerval s'est identifié à Novalis au point de devenir son double. C'est alors que, dans la deuxième partie de cette étude, nous passons au double thème de la patrie perdue chez Nerval. En effet, pour

Gérard, l'Allemagne était la patrie originelle; quand il passait le Rhin, il rentrait chez lui, disait-il. Ainsi, le thème de la double patrie s'assimile à celui du "Doppelgänger", autre hantise de Nerval; or, son double est mort avant sa naissance en 1808 et il s'estime n'en être qu'un pâle reflet. Nous présumons qu'il a dû se prendre pour la réincarnation de Novalis et il a traité sa nouvelle enveloppe charnelle avec tout le mépris que nous lui connaissons en finissant par l'accrocher comme une guenille au bout d'une ruelle sordide. Marie-Jeanne Durry, très judicieusement, attribue "sa folie" au fait de "croire plutôt qu'à son être réel à son être mythique".<sup>9</sup> Une page plus loin, elle élabore:

Au sortir des premiers accès, l'illusion qui l'a projeté dans une vie pareille à une légende et qui l'y a transformé en un, en plusieurs personnages de légende, lui est plus chère que la vie vécue et l'homme qui s'y meut. C'en est fait, son effort irréversible sera de trouver dans la vie vécue les traces de la vie légendaire, d'arriver à ce que la vie fallacieuse se démontre la plus authentique, de parvenir à se rendre maître d'elle en lui permettant par le raisonnement de prévaloir sur l'autre.<sup>10</sup>

La voie tracée ici par Durry nous amène à d'autres hypothèses: c'est qu'à travers Novalis, il découvre d'autres personnages qu'il adopte comme ses propres avatars.

Dans notre deuxième partie, nous dépouillons les

écrits et la correspondance des voyages de Nerval en relevant certaines inconsistances, des événements bizarres, certains changements que Nerval fait subir à la réalité. Nous analysons certains rapports et coïncidences qui semblent justifier notre hypothèse. Il sera à jamais impossible de soulever tous les voiles que Nerval tend devant les personnages qu'il essaie de cacher car il y a bien trop de réticence de la part du sujet mais il nous a semblé pouvoir discerner certaines silhouettes fascinantes dont la plus troublante est celle de Walther von der Vogelweide. Selon nous, ce serait pour identifier le poète qui se cachait derrière Henri d'Ofterdingen [et qui était précisément Walther] que Nerval aurait entrepris son voyage à Vienne en 1839-1840.

Nous nous sommes lancés à la recherche de ces indices qui, pris séparément, pourraient passer pour de rares coïncidences et qui ne sont jamais totalement irréfutables, jusqu'au moment où leur accumulation même finit par prendre une force convaincante.

Il nous reste à convier les lecteurs à bien vouloir nous suivre dans notre exploration au fil de nos découvertes.

## NOTES

<sup>1</sup>Gérard de Nerval, pseudonyme de Gérard Labrunie (1808-1855) se passe de notice biographique pour tout lecteur de cette thèse qui doit, nécessairement, lui porter quelque intérêt. Toutefois, parmi ceux qui s'intéressent à Nerval il peut s'en trouver qui n'ont jamais entendu parler de Novalis. Voici donc quelques renseignements sur ce dernier. Novalis est le nom de plume de Friedrich von Hardenberg (1772-1801), neveu du prince Karl August von Hardenberg, diplomate prussien, fils aîné d'une famille nombreuse, très unie et très chrétienne. Mort prématurément, son oeuvre resta inachevée; poète et philosophe d'une grande originalité, il fut chronologiquement classé parmi les préromantiques. Il est surtout connu pour les Hymnes à la nuit, poèmes qui doivent leur origine à la métamorphose qu'il subit après la mort prématurée de sa petite fiancée, Sophie von Kühn.

<sup>2</sup>Albert Béguin, Gérard de Nerval (Paris: Jose Corti, 1945), p. 97.

<sup>3</sup>Novalis. Schriften -die Werke Friedrich von Hardenbergs- Herausgegeben von Paul Kluckhohn und Richard Samuel. Zweite, nach den Handschriften ergänzte, erweiterte und verbesserte Auflage in vier Bänden. (Stuttgart: W. Kohlhammer Verlag, 1960) Erster Band, p. 399. Désormais, les références à cette oeuvre seront abrégées: N.S., dans les citations.

<sup>4</sup>Béguin, Op.cit., p. 36.

<sup>5</sup>Friedrich avait profité d'une visite de Bürger chez sa soeur, demeurant aux environs de Weissenfels, pour arranger une rencontre avec ce poète qu'il vénèrait. Molly, sa bien-aimée, étant morte en couches, Bürger avait chargé sa soeur d'élever leur fils. Le hasard voulut qu'elle habitât non loin de Novalis.

<sup>6</sup>Sophie von Kühn, morte en mars 1797, à l'âge de 15 ans, fut enterrée au château de Grüningen, demeure familiale où Novalis l'avait rencontrée trois ans plus tôt.

<sup>7</sup>Novalis, Gesammelte Werke, herausgegeben von H. und W. Kohlschmidt. (Gütersloh: Sigbert Mohn, 1967). Vorrede zum dritten Teil [1846], p. 666. C'est notre traduction.

<sup>8</sup>Gérard de Nerval, Oeuvres, Edit. Albert Béguin et Jean Richer (Paris: Gallimard, 1956), Tome I, p. 9.

<sup>9</sup>Marie-Jeanne Durry, Gérard de Nerval et le Mythe (Paris: Flammarion, 1956), p. 45.

<sup>10</sup>Ibidem, p. 46.

## Chapitre 1

Celui dont Nerval ne prononce jamais le nom, mais qui est constamment sur nos lèvres et à notre esprit quand nous lisons tel sonnet des Chimères, l'Histoire de la Reine de Saba, ou Aurélia pour ne citer que ces textes

Charles Dédeyan.  
Gérard de Nerval et l'Allemagne.

Ce nom jamais prononcé "constamment sur nos lèvres", selon Charles Dédeyan<sup>1</sup>, c'est celui de Novalis, le grand poète du Romantisme allemand mort à vingt-neuf ans, laissant son oeuvre inachevée. C'est dans le deuxième volume de l'oeuvre considérable consacrée au sujet de Nerval et l'Allemagne que Charles Dédeyan émet cette pensée que nous avons placée en exergue à ce chapitre car elle exprime sans réserve l'impression éprouvée par tout germaniste féru de Novalis qui lirait Nerval pour la première fois.

C'est le chapitre XXI intitulé "Novalis ou les affinités mystiques" qui nous intéresse surtout. Au cours d'une trentaine de pages, Dédeyan accumule les preuves d'un contact littéraire entre Nerval et Novalis que cependant il refuse de confirmer; il reste finalement sur la réserve, se contente d'être troublé par "cette filiation possible, mais non certaine" et trouve difficile "de ne point placer Gérard à côté de son frère spirituel".<sup>2</sup>

Nombreux sont ceux qui, déjà avant Dédeyan, n'ont pu s'empêcher de faire ce rapprochement mais sans le traiter

avec sérieux. Tout d'abord, Albert Béguin qui, au chapitre sur Nerval de L'Ame romantique et le Rêve, intercale dans son commentaire une interjection: "-et comment ne pas songer à Novalis?-"<sup>3</sup> Le même passage reparait mot pour mot quelques années plus tard dans son Gérard de Nerval au chapitre intitulé "Gérard de Nerval et le rêve":

Les faits qui se sont déroulés dans le temps l'avertissent qu'une part de lui-même est en rapport avec autre chose que le temps, et le font souvenir qu'il faut peut-être se reconnaître des origines plus lointaines que celles de la naissance terrestre, se soucier de réussites plus importantes que celles d'ici-bas. Bientôt -et comment ne pas songer à Novalis?- "quelque chose de la religion" se mêle à son amour profane pour "lui imprimer le caractère de l'éternité".<sup>4</sup>

Quant à S. A. Rhodes, il ne pose même pas la question de l'influence de Novalis sur Nerval mais en parle comme d'une constatation de fait:

German became for him the open sesame to something better than courts and chancelleries, for it opened to him the books of German poets and mystics like Goethe and Novalis, whom he was to find germane to his own spirit.<sup>5</sup>

Rhodes certes fait ici l'erreur d'extrapoler son propre sentiment au sujet de Nerval sans se rendre compte que ce dernier n'avait jamais mentionné le nom de Novalis.

Le nom de Novalis revient à plusieurs reprises dans le Gérard de Nerval de Léon Cellier. Il s'y demande si Nerval a pu subir l'influence de Novalis et si "Heine, encore plus que Marmier" ne semblerait pas être "l'intermédiaire tout désigné".<sup>6</sup> A propos du thème de la nuit traité par les deux poètes, il appelle Novalis le "frère" de Nerval.<sup>7</sup> Mais dès le début de son étude, sans même avoir encore posé la

question de l'influence, Cellier avait déclaré à propos de l'évolution littéraire de Nerval:

....la voie sacrée du Romantisme mystique n'est pas celle qui a mené Musset de Byron à La Fontaine, mais celle qui a mené Nerval de Casimir Delavigne à Novalis.<sup>8</sup>

Quelques pages plus loin, il le mentionne de nouveau:

Le destin avait donné à Gérard d'avoir dans sa vie, comme Novalis, une Sophie; et ce prénom, riche de résonnances, l'invitait à chercher dans la femme une image concrète de la Sophia chère aux gnostiques et aux illuminés. . . .<sup>9</sup>

Marie-Jeanne Durry, dans son Gérard de Nerval et le Mythe paru peu de temps ayant celui de Cellier, avait elle aussi mentionné Novalis à propos de Sophie:

Ce prénom, trois femmes au moins l'ont porté qui ont compté pour Nerval, et peut-être aussi, comme on l'a proposé, désigne-t-il la Sophia des Gnostiques. Mais si Nerval le barre, si trois astérisques le remplacent dans la Revue de Paris, ce n'est pas, j'en suis convaincue, parce que Nerval a craint d'être accusé d' "hétérodoxie" et non plus parce qu'il a voulu cacher qu'il a sans doute pensé à Novalis: c'est pour que l'image innommée enferme en elle la totalité des images, humaines et mythiques.<sup>10</sup>

Le "sans doute" est à souligner parce qu'il exprime une forte probabilité quant à l'influence de Novalis sur Nerval tout autant que la remarque faite sur le mutisme. Albert Béguin, dans la Préface aux Oeuvres de Nerval de l'édition de la Pléiade, avait déjà relevé ce phénomène:

Nerval est de ceux qu'il faut interpréter par leurs mutismes autant que par leurs paroles. . . .<sup>11</sup>

Eduardo Aúnos exprime la même idée d'une manière plus poétique dans son Gérard de Nerval et ses énigmes:

Les faits extérieurs, les épisodes autobiographiques, les échappées vers l'anecdote ne sont autre chose que des rideaux qu'il tire devant le lecteur pour lui cacher le secret indéchiffrable de son âme, la "salle du trésor".<sup>12</sup>

Jean Richer lui aussi ne manque pas de mentionner Novalis à propos de Nerval; dans un article paru en 1952, il écrit:

Il paraît étrange que Nerval, traducteur de Jean Paul Richter, ait ignoré l'existence de Novalis. Cependant on remarque une frappante analogie entre leurs expériences spirituelles, qui s'explique à la fois par des lectures communes . . . et par des structures mentales semblables.<sup>13</sup>

Nous allons maintenant passer rapidement en revue le chapitre de Charles Dédeyan qui traite des rapports probables entre Novalis et Nerval, puis nous examinerons la thèse de Donald Haase<sup>14</sup>, qui continue l'exploration commencée par Dédeyan; ces deux oeuvres vont servir de point de départ à notre analyse.

Un premier point de contact avec Novalis s'impose à Dédeyan comme à quiconque aura lu le De l'Allemagne de Madame de Staël:

Il nous paraît impossible d'abord que Nerval n'ait pas eu une connaissance au moins indirecte de Novalis. Déjà Madame de Staël dans De l'Allemagne au chapitre IX de la quatrième partie s'arrête au chantre inspiré. Or nous savons que Nerval a lu et relu Mme de Staël. Dans ces pages intitulées "De la contemplation de la nature", elle trace déjà un programme ésotérique à Gérard: "les écrivains mystiques, dont j'ai parlé dans les chapitres précédents, écrit-elle, voient dans l'homme l'abrégé du monde, et dans le monde l'emblème des dogmes du christianisme. La nature leur paraît l'image corporelle de la Divinité et ils se plongent toujours plus avant dans la signification profonde des choses et des êtres."<sup>15</sup>

Dédeyan passe ensuite à l'examen des Périodiques de

l'époque; on aurait pu croire qu'il ne faisait que suivre l'indication donnée par Jean Richer dans la Préface au premier volume des Oeuvres complémentaires de Nerval où Le Catholique d'Eckstein est signalé comme l'une des sources de Gérard; cependant, le deuxième volume de Dédeyan ayant déjà paru depuis un an ou deux, on ne peut parler ici que de coïncidence.<sup>16</sup>

Il est plusieurs fois question de Novalis dans Le Catholique et Dédeyan cite d'abord un passage d'un numéro paru en 1828 qui montre la double orientation de Novalis, d'une part vers les sciences exactes, "d'autre part vers une sorte de divination des plus grands problèmes physiques et métaphysiques."<sup>17</sup> Un autre numéro du Catholique paru en 1829 présente Schelling, les Schlegel, Tieck et Novalis comme ceux qui ont voulu "rétablir cette haute physique de l'antiquité qui adorait une âme du monde."<sup>18</sup> Mais Dédeyan ne se contente pas d'examiner Le Catholique; il trouve d'autres revues de l'époque qui parlent de Novalis. Le Globe, en 1829, déclare sur l'assurance de Menzel,<sup>19</sup> que Novalis a repris la philosophie de Fichte. Dans l'Histoire de la Littérature ancienne et moderne, Frédéric Schlegel présente Novalis avec un Stilling, un Goerres, un Neander. Notons ici que l'oeuvre de Schlegel venait d'être traduite en français.<sup>20</sup> Un article de Montalembert sur Novalis --mentionné sous son nom de famille von Hardenberg-- paraît dans l'Avenir du 9 septembre 1831; il y est surtout

question de son essai historique et philosophique

Christenheit und Europa.<sup>21</sup>

La Biographie portative des Contemporains, dans son supplément de 1835, publie un article de près d'une colonne. L'auteur anonyme retrace brièvement la vie du poète et caractérise ses oeuvres d'après l'édition en deux volumes de Berlin, publiée en 1816 et dont il a utilisé la troisième édition:

On regrette généralement en Allemagne, écrit-il, que son roman Henri d'Ofterdingen dont Louis Tieck a fait connaître quelques épisodes soit resté inachevé . . . Celui de ses ouvrages dont il fut lui-même le plus satisfait, c'était un recueil d'Hymnes à la nuit, poésies délicieuses où la belle âme de l'auteur se révèle dans toute sa pureté.<sup>22</sup>

Le même article parle aussi des Cantiques, des Disciples de Saïs, et signale le plan d'une espèce d'ouvrage encyclopédique qui aurait eu pour but de rapprocher certaines idées et expériences puisées dans les différentes sciences de manière à les expliquer les unes par les autres.<sup>23</sup>

A notre avis, le plus important de tous les périodiques examinés par Dédeyan est La Nouvelle Revue Germanique où, en 1834, avait paru une biographie de Novalis illustrée de citations. Or, ceci était l'oeuvre de Xavier Marmier que Gérard estimait comme germaniste. Outre la biographie, il avait donné dans la même revue "une traduction assez fidèle des Hymnes à la Nuit qui n'a pu échapper à Nerval. Déjà la revue avait donné de larges extraits de Henri d'Ofterdingen."<sup>24</sup> La remarque "qui n'a pu échapper à Nerval" est justifiée du fait que vers la fin 1834, donc la même année, Nerval écrit

une lettre à Eugène Renduel le remerciant d'avoir pensé à lui pour la traduction de Heine; il lui recommande de s'adresser à la Revue germanique où il y a "... des hommes de talent, notamment M. Marmier dont j'ai vu un morceau aujourd'hui dans le "Cabinet de Lecture". (Oe.I,768) Quelle traduction de Marmier pouvait-il bien lire, si ce n'est celle des Hymnes à la Nuit qui venait de paraître? Dédeyan signale également que Xavier Marmier appelle Novalis "le Dante moderne" et qu'il traduira de lui des Pensées détachées<sup>25</sup>. Or, les références et les allusions à Dante sont nombreuses dans l'oeuvre de Nerval, notamment dans Aurélia, son oeuvre la plus novalienne. Xavier Marmier, du reste, reparlera de Novalis dans ses Etudes sur Goethe de 1835. Enfin, Dédeyan arrive à Henry Blaze de Bury qui, en 1839, dans la Revue des deux Mondes fit paraître une série d'articles sur Goethe et le Second Faust; ce qui sera repris dans le Faust de Goethe, paru en 1840 qu'il est certain que Gérard de Nerval a lu.<sup>26</sup> Or, voici ce que Blaze de Bury écrit de Novalis:

Cependant on rencontre ça et là, dans le jardin de la poésie de blondes et pâles figures qui pour ne s'être jamais élevées jusqu'au vaste travail d'une composition épique . . . n'en garderont pas moins autour de leur temps mélancolique un aimable rayon de gloire . . . Les détails merveilleux dont sa poésie abonde perdus dans des dimensions trop vastes, n'auraient pu racheter l'inégalité de l'ensemble; le chef d'oeuvre serait oublié aujourd'hui, et l'auteur de Henri d'Ofterdingen eût renoncé à ce que l'art des vers a de plus doux, à cette naïve et fraîche inspiration de la nature, qui est comme la première coupe de la poésie.<sup>27</sup>

En lisant ce commentaire de Blaze de Bury sur la poésie de Novalis on ne peut s'empêcher de penser à la poésie de

Nerval à laquelle le même jugement s'appliquerait aisément; aussi Dédeyan ajoute-t-il:

Est-ce que Gérard de Nerval en lisant ces lignes vers 1840 ne pouvait pas penser mélancoliquement à lui-même, à moins qu'il n'y ait trouvé un sursaut d'énergie, pour parfaire ce que n'avait pu et ne pouvait achever Novalis?<sup>28</sup>

Question laissée sans réponse par Dédeyan. Cependant, lancé sur ces traces alléchantes, Donald Haase beaucoup plus récemment dans sa thèse sur Novalis et Nerval hésite beaucoup moins à pencher pour l'affirmative. Du reste, il ajoute quelques noms et quelques titres à la liste des oeuvres sur Novalis parues en France du vivant de Nerval, notamment la parution en français, en 1829, de l'histoire littéraire de Schlegel qui fait l'éloge de Novalis. Or, Schlegel et son oeuvre sont mentionnés par Nerval dans la première édition des Poésies allemandes, en 1830.

En 1835, Lerminier consacrait une grande partie de son Au-delà du Rhin à la philosophie de Novalis et traduisait quelques-uns de ses Fragments. En 1836, La Gironde publie le tribut de Michel Nicolas à Novalis qui comprend une traduction d'une partie de Die Lehrlinge zu Saïs. L'essai de Saint-René Taillandier, Novalis, sa Vie et ses Ecrits, paraît en 1847 et nous avons trouvé ce dernier mentionné dans les notes sur la correspondance de Heine avec Nerval et A. Weill. Il semble que ce soit sur la recommandation de Nerval qui ne pouvait le faire lui-même que Saint-René Taillandier a traduit des poésies de Heine.<sup>29</sup> La même

année paraissait également l'Histoire de la Philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel de Joseph Willm<sup>30</sup>, où il parle assez longuement de l'âme mélancolique de Novalis. Mais en 1841, l'année de la première crise de Nerval et l'année où il commença Aurélia, Donald Haase relève un article, signé V. de M., sur Henri d'Ofterdingen publié par la Revue de Paris.

Après avoir noté des similarités étonnantes entre Henri d'Ofterdingen et Aurélia, Donald Haase ajoute que Gérard, du reste, avait probablement lu Novalis dans le texte car les Schriften de Novalis sont connus en France dès 1837; il s'agit de l'édition de Ludwig Tieck qui avait reçu les archives de Novalis à la mort de Frédéric Schlegel. Haase, du reste, semble ignorer le fait que cette édition est loin d'être la première.

Ce qui lui paraît plus important encore, ce sont les relations de Nerval avec deux germanistes, fervents admirateurs de Novalis, Philarète Chasles et surtout Blaze de Bury. Ce dernier a chanté les louanges de Novalis en tant que poète d'une valeur éternelle et publié une Ode à Novalis dans la Revue de Paris en avril 1842.<sup>31</sup> Enfin, Donald Haase mentionne Heine qui discute Novalis dans sa Romantische Schule parue entre 1833 et 1836. Heine qui connaissait bien la triste histoire de Nerval aussi bien que celle de Novalis a très bien pu introduire ce dernier; ce lien a déjà été signalé plus haut à propos du Gérard de Nerval de Léon Cellier.

Bien qu'il ne mentionne jamais Novalis dans son Gérard de Nerval and the German Heritage, Alfred Dubruck néanmoins fait quelques remarques intéressantes à propos de l'amitié de Heine et de Nerval car c'est à l'attrait du surnaturel qu'il attribue ce lien noué entre les deux poètes:

...There was, however, another side of Heine, that of the sentimental romanticist given to fantasy and the supernatural, and it was these characteristics that drew the two men close together.<sup>32</sup>

Mais, à notre avis, la remarque qui a trait à la religion de Heine est encore plus importante:

Heine's religious thought, which comes close to Nerval's own religious syncretism: Nostalgia for the Gods of ancient Greece on one hand, and admiration for Christ on the other, can be found in several poems of the Nordsee cycle.<sup>33</sup>

Ce que Dubruck passe sous silence, c'est l'amitié de Heine et de Ludwig Tieck telle qu'elle transparait dans leur correspondance. Tieck, ami intime de Novalis, considéré par ce dernier comme une âme-soeur, avait reçu à la mort de Frédéric Schlegel en 1829, tous les manuscrits de Novalis. En 1837 Tieck fait paraître une cinquième édition des Schriften, plus complète que les précédentes. L'attitude philosophique et religieuse de Tieck, très similaire à celle de Novalis, n'avait probablement pas manqué d'influencer celle de Heine. Peut-être même pourrait-on dire que le syncrétisme religieux de Heine serait un résultat de ses rapports avec Tieck et qu'à travers Heine et Tieck, le syncrétisme religieux de Nerval descendrait en droite ligne de celui de Novalis. Dans sa conclusion, Donald Haase déclare

qu'il devient de plus en plus improbable de douter des rapports entre les deux poètes. Nous épousons cette thèse que nous nous efforcerons de prouver.

Nombreux sont les parallèles mentionnés par Dédeyan dans les quelques pages qui terminent son chapitre sur Nerval et Novalis. Donald Haase dans sa thèse en approfondit quelques-uns, lui aussi. Aussi concisément que possible, nous allons examiner ces points de convergence, similarités ou affinités, relevés par nos prédécesseurs avant de passer à ceux que nous avons trouvés nous-mêmes.

L'importance du rêve chez les deux auteurs est la similarité la plus flagrante, notamment dans Henri d'Ofterdingen et Aurélia où les rêves font partie intégrale du récit. Puis, c'est le culte de l'amante perdue, en étroite relation avec le thème de la Mère-Isis et l'Eternel Féminin, qui est pour tous deux une expérience vécue se manifestant dans l'oeuvre écrite. Pour Novalis, c'est la petite fiancée Sophie von Kühn, morte prématurément, qu'il transpose en Mathilde dans le roman de Henri d'Ofterdingen. Pour Nerval, c'est Jenny Colon qu'il idéalise et glorifie dans Aurélia, la déesse-femme qui donne son nom au récit. Dédeyan cite d'ailleurs la vision du troisième hymne à la nuit de Novalis, qu'il qualifie de "préaurélienne" tant elle rappelle la fin de la deuxième partie d'Aurélia.

Il y a aussi les motifs du monde souterrain, de la

grotte, du bain et de la fleur. Novalis, en tant que fonctionnaire des mines, est descendu plus d'une fois sous terre; le monde souterrain est le symbole du mystère de la vie et son héros Henri d'Ofterdingen descendra au sein de la terre avec le vieux mineur, le vieux chercheur de trésors qui raconte sa soif de savoir. Dédeyan rapproche ces motifs chez Novalis du voyage souterrain d'Adorinam de "la Reine de Saba" dans le Voyage en Orient.

Dédeyan note que la grotte se retrouve à trois reprises dans les Chimères, dans "El Desdichado" et "Delfica" puis dans "Myrtho" où elle est seulement suggérée. Or, le rêve de la fleur bleue, qui au début d'Henri d'Ofterdingen détermine son histoire et sa destinée en tant que poète, se passe dans une grotte où Henri prend un bain aux propriétés alchimiques. C'est là qu'il trouve la fleur bleue dont la corolle renferme le visage de sa future bien-aimée. Dédeyan compare cette fleur du rêve de Novalis au myosotis des Memorabilia (fin d'Aurélia) qui apparaît sur les cimes après que les corybantes sortent "des grottes secrètes où l'Amour leur fit des abris." (Oe.I,413)

Le rapprochement le plus significatif, cependant, est celui de l'Harmonie et des correspondances de l'Univers dans Aurélia (Oe.I,407) que l'on trouve aussi dans Les Disciples de Saïs de Novalis:

Ainsi Novalis et Nerval proclament l'interdépendance de l'homme et de la nature, les mystérieuses correspondances qui unissent êtres animés et êtres apparemment inanimés dans le sein de la Nature . . . Au poète

de retrouver l'harmonie perdue, de la faire revivre. C'est ce que précisément recherche Nerval après Novalis, sinon d'après Novalis.<sup>34</sup>

Rappelons que la thèse de Haase est intitulée: Novalis, Nerval, and the Quest for Language: Redefining Aspects of a literary Relationship; Donald Haase y concentre son analyse sur un thème commun à Novalis et à Nerval, celui du mot magique, rapprochement que Dédeyan n'avait pas fait. Ce mot magique prononcé par la bien-aimée dans un rêve d'Henri se trouve au chapitre VI de Heinrich von Ofterdingen; Mathilde, dans un baiser, prononce un mot ineffable dans la bouche d'Henri: "ein wunderbares geheimes Wort" (NS.I,279) Ce "mot mystérieux et merveilleux" se réverbère dans tout son être mais il est perdu au réveil et il aurait volontiers donné sa vie pour le savoir encore.

Dans Aurélia, un cri réveille le narrateur en sursaut: "Les syllabes d'un mot inconnu que j'allais prononcer expiraient sur mes lèvres" (Oe.I,388) et il n'est capable de définir ni la voix ni le mot mystérieux bien que la voix lui ait rappelé celle d'Aurélia. C'est pourquoi parmi les rapports existant entre Novalis et Nerval Donald Haase s'arrête essentiellement sur le thème de la crise du langage et de la quête pour une langue supérieure et originelle, "Ursprache" en allemand. Dans l'oeuvre des deux poètes l'on trouve en effet cette préoccupation avec l'inaptitude de la langue humaine à exprimer des thèmes poétiques. Pour tous deux, cette langue originelle est la musique. Haase cite la

grande harmonie musicale à la fin d'Aurélia, puis un passage de l'Allgemeine Brouillon<sup>35</sup> où Novalis esquisse quelques idées sur la musique, tentative de parler ou de s'exprimer qui transporte pour quelques instants dans la patrie originelle...où tout est amour. Haase trouve la source de ce langage divin chez Emanuel Swedenborg, notamment dans son livre Le Ciel et l'Enfer<sup>36</sup> dans lequel il décrit la langue des anges conversant autrefois avec les anciens peuples de la terre à l'époque de l'Age d'Or où les hommes n'avaient pas encore perdu le sens de cette langue originelle.

En conclusion, après avoir reconnu que ces similarités dans le thème du langage chez les deux poètes ont des sources communes (tradition ésotérique, illuminisme et occultisme notamment) Haase remarque que l'extrême ressemblance de certains passages laisse toujours l'impression que Nerval fait allusion à Novalis, les parallèles étant surtout évidents entre Henri d'Ofterdingen et Aurélia. Sans conclure définitivement sur la question de l'influence, Donald Haase penche nettement en faveur de celle-ci.

## NOTES

<sup>1</sup>Charles Dédeyan, Gérard de Nerval et l'Allemagne, II (Paris: Société d'Édition de l'Enseignement Supérieur, 1959), p. 583.

<sup>2</sup>Ibid., p. 613.

<sup>3</sup>Albert Béguin, L'Ame romantique et le Rêve, (Paris: Corti, 1967), p. 359.

<sup>4</sup>Albert Béguin, Gérard de Nerval, (Paris: Jose Corti, 1945), p.75.

<sup>5</sup>S.A. Rhodes, Gérard de Nerval, (New York: Philosophical Library, 1951), p. 12.

<sup>6</sup>Léon Cellier, Gérard de Nerval: l'homme et l'oeuvre, (Paris: Hatier, 1956), p. 174.

<sup>7</sup>Ibid., p. 192.

<sup>8</sup>Ibid., p. 8.

<sup>9</sup>Ibid., pp. 16-17.

<sup>10</sup>Marie-Jeanne Durry, Gérard de Nerval et le Mythe, (Paris: Flammarion, 1956), p. 140.

<sup>11</sup>Gérard de Nerval, Oeuvres complètes, I, (Paris: Gallimard, 1966) Préface d'Albert Béguin, p. 9. Toutes les citations de Nerval se référeront à cette édition et la pagination sera donnée entre parenthèses dans le texte.

<sup>12</sup>Eduardo Aúnos, Gérard de Nerval et ses Enigmes, (Paris: G. Vidal, 1956), p. 14.

<sup>13</sup>Jean Richer, "Nerval dans la nuit du tombeau", Mercure de France, 316 (1952), 481.

<sup>14</sup>Donald P. Haase, Novalis, Nerval, and the Quest for Language: Redefining Aspects of a literary Relationship (Thesis, Comp. Lit. 1979. Univ. of N. C., Chapel Hill)

<sup>15</sup>Charles Dédeyan, Gérard de Nerval et l'Allemagne, II, p. 583. "Nous avons souligné le fait que "Nerval a lu et relu Mme de Staël" qui insiste sur la familiarité de cet ouvrage pour Nerval. Dans son introduction aux Poésies allemandes de 1830 Nerval écrit: (De l'Allemagne est un livre) "qu'il faut lire et relire, pour se faire une idée

juste du mérite des poésies allemandes."

<sup>16</sup> Il est évident que, lors de la rédaction de cette préface, Richer n'avait pas encore lu l'oeuvre de Dédeyan. Le premier volume des Oeuvres complémentaires de Nerval avec la préface de Jean Richer paraît chez Minard en 1959, l'année de la parution du troisième et dernier tome de Gérard de Nerval et l'Allemagne.

<sup>17</sup> Dédeyan, Ibid., p. 588.

<sup>18</sup> Ibid., p. 589.

<sup>19</sup> Il s'agit de Wolfgang Menzel (1797-1873), écrivain, critique et historien de la littérature qui a vécu à Stuttgart à partir de 1825 où il dirigeait une feuille littéraire dont la renommée et l'influence étaient grandes. Nerval le connaissait bien puisqu'il le cite au début de La Pandora. (Oe. I, 351) et il termine sa Préface aux Poètes allemands de 1840 par une citation du "célèbre critique Menzel" (Oe. Complémentaires, Vol. I, 70)

<sup>20</sup> Traduction de William Duckett, parue en 1829, simplement relevée par Dédeyan, mais que nous croyons que Nerval avait lue puisque, en 1830, il la cite deux fois dans sa Préface aux Poètes du XVI<sup>e</sup> Siècle. Ce fait important sera traité au cours d'un chapitre ultérieur.

<sup>21</sup> Die Christenheit und Europa, traité philosophique sur la religion et l'histoire, écrit vers la fin 1799, longtemps incompris car ses métaphores étaient prises littéralement; en prédicateur de l'histoire, Novalis préconisait un retour au vieil ordre spirituel.

<sup>22</sup> Dédeyan, p. 589.

<sup>23</sup> Il s'agit ici de l'Allgemeine Brouillon, vaste projet encyclopédique que Novalis appelait "bible scientifique", resté à l'état de brouillon comme le titre l'indique.

<sup>24</sup> Dédeyan, p. 590.

<sup>25</sup> Ibid., p. 590.

<sup>26</sup> Ibid., p. 591.

<sup>27</sup> Ibid., p. 591. Dédeyan cite Blaze de Bury, Le Faust de Goethe, (Paris: Charpentier, 1840).

<sup>28</sup> Dédeyan, p. 592.

<sup>29</sup> Cet essai de Saint-René Taillandier a paru à Montpellier en 1847 et il se trouve au Catalogue général de la librairie française (1840-1865) IV, 457.

<sup>30</sup> Joseph Willm, Histoire de la Philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel, III, (Paris, 1847), pp. 17-24.

<sup>31</sup> En outre, il faut renvoyer plus haut (pp. 9-10) à la longue citation de son essai sur Faust où il parle longuement de la poésie de Novalis, et dont nous sommes sûrs que Nerval l'avait lu.

<sup>32</sup> Alfred Dubruck, Gérard de Nerval and the German Heritage, (The Hague: Mouton & Co., 1965), p. 115.

<sup>33</sup> Ibid., p. 119.

<sup>34</sup> Dédeyan, p. 599.

<sup>35</sup> Novalis, Allgemeine Brouillon, #245, (NS, III, 283-4)

<sup>36</sup> L'original est en latin.

## Chapitre 2

Parallèles dans l'expérience vécue  
de Nerval et Novalis

A notre connaissance, personne jusqu'ici n'a songé à établir des parallèles entre Nerval et Novalis dans leur vie et pourtant il existe certaines similarités étonnantes que nous allons explorer au cours de ce chapitre.

Bien que nous ayons eu, à l'origine, l'intention de séparer l'expérience vécue de l'oeuvre, nous nous sommes quelquefois trouvés dans l'impossibilité de le faire, l'oeuvre étant très souvent le reflet de l'expérience vécue. Dans bien des cas également, l'expérience d'un poète trouve un écho dans l'oeuvre de l'autre et vice-versa.

Notons tout d'abord une certaine ressemblance dans l'aspect physique (même front, même nez, même ovale du visage) sur laquelle nous ne devons guère nous appesantir étant donné qu'elle se base sur des gravures ou des portraits peut-être schématisés ou idéalisés. Ce qui est beaucoup plus surprenant, c'est la ressemblance dans le caractère.

La façon dont ils ont été décrits par leurs amis et commentateurs ne cesse de nous étonner par la similarité des termes. Ludwig Tieck a laissé par écrit un portrait moral de son ami Novalis qui pourrait s'appliquer à Nerval. C'est le même caractère affable, enjoué, modeste, d'une gaieté ingénue dans la conversation et si doué dans les rapports humains que les esprits inférieurs étaient incapables de détecter combien il leur était supérieur.<sup>1</sup> Or, Léon Cellier fait la remarque suivante au sujet de Nerval:

Que le biographe s'avise de consulter ceux qui l'ont

approché. Il constate que, ou qu'ils confirment sa discrétion, ou que les siens ne l'ont point connu. Nerval est entré vivant dans la légende, et, par surcroît, il laisse l'impression d'avoir favorisé lui-même la formation de ce mythe, soit par humour, soit pour mystifier un entourage dont il devait, malgré sa bonté d'âme, discerner la foncière vulgarité.<sup>2</sup>

Non seulement tous deux ont été poètes, ils ont aussi vécu la poésie; un biographe de Novalis s'exprime ainsi:

Ueber seinem Andenken liegt ein Schimmer von Poesie, der auch aus allen Worten seiner Freunde glänzt, sooft sie von ihm reden. (Sur sa mémoire flotte une lueur de poésie, et qui s'étend à toutes les paroles de ses amis chaque fois qu'ils l'évoquent.)<sup>3</sup>

Des paroles similaires sont rapportées par des témoins de Nerval: "Edmond Jaloux a pu dire de lui qu'il a été de tous les êtres humains, le seul qui se soit maintenu en un constant état de poésie."<sup>4</sup> Dans son livre sur Novalis, Friedrich Hiebel écrit que le 19<sup>ème</sup> siècle a méconnu et obscurci Novalis. Heinrich Laube l'a décrit comme un oiseau de paradis sans pattes qui plane constamment sans se poser et Grillparzer à son propos a parlé d'une déification du dilettantisme.<sup>5</sup> Nerval n'a pas moins été méconnu que Novalis; lui aussi fut accusé de dilettantisme et comparé à une "hirondelle apode". Voici la description que donne Théophile Gautier, le plus intime des amis: "...pareil au martinet des tours, qui est apode et dont la vie est un vol perpétuel, il ne pouvait s'arrêter"<sup>6</sup> et puis: "C'était une nature ailée, voltigeante, que l'ombre d'un lien effrayait, et qui papillonnait au-dessus de la réalité dans un rayon de soleil ou de clair de lune, au gré de la fantaisie, sans se poser nulle part."<sup>7</sup>

Chez tous deux, nous trouvons les mêmes habitudes de dilettantisme dans le travail. Henri Lichtenberger dit de Novalis: "Toute sa vie, il n'a fait que jeter sur le papier des fragments, des notes, qu'il accumulait au hasard."<sup>8</sup> Nous en trouvons un écho dans ce passage de Béguin sur Nerval dans sa Préface aux Oeuvres Complètes: "Des notes hâtives, sommaires, abrégées au point que bientôt il n'en devait plus rien pouvoir tirer, s'accumulaient dans ses poches."<sup>9</sup> Les mêmes épithètes sont employés par leurs amis respectifs pour les décrire. Frédéric Schlegel décrit son ami en 1798 à Schleiermacher et lui dit que sa figure s'est allongée et qu'il est en train de se dématérialiser: "Dabey hat er ganz die Augen eines Geistersehers"<sup>10</sup> (de plus, il a tout à fait le regard d'un visionnaire.) Quant à Nerval, il suffirait de voir son air hanté sur la photo prise par Nadar pour nous en convaincre, si nous n'avions aussi les témoignages des contemporains: "On sentait en lui le prédestiné, le prophète et l'illuminé" nous confie Arsène Houssaye.<sup>11</sup>

Tous deux, dans leur enfance, eurent un oncle qui joua un rôle dans leur éducation. Pour Nerval, c'est le grand-oncle Antoine Boucher de Mortefontaine dont l'importance fut exaltée par Nerval dans son oeuvre, notamment dans Aurélia. La réalité est beaucoup plus humble mais ce qui est frappant, c'est que le portrait de l'oncle dans Aurélia correspond à la réalité novalienne. Le père de Novalis se trouva incapable assez tôt de faire face aux demandes

intellectuelles d'une jeune intelligence qui se développait rapidement. Il l'envoya à Luklum chez son frère aîné, homme cultivé en rapport avec les beaux esprits et possédant une bibliothèque bien garnie. L'oncle dut d'ailleurs le renvoyer à son père plus tôt que prévu car l'enfant était décidément trop précoce; il lui expliqua que, recevant beaucoup, il ne pouvait pas toujours contrôler à sa table les conversations que de jeunes oreilles ne devraient pas entendre.<sup>12</sup>

Nous avons déjà vu la place privilégiée que le rêve occupe dans l'oeuvre des deux poètes. Il nous faut maintenant ajouter qu'elle est due à l'importance que tous deux accordaient au rêve et à sa signification dans leur vie car le rêve était pour eux une manifestation des forces de l'inconscient: "Gérard accorde une supériorité écrasante aux forces de l'inconscient et du génie"<sup>13</sup> écrit Jean Richer à propos de Nerval.

Chez Novalis, nulle remarque n'indique mieux ce rapport que celle de Blütenstaub:

Nous rêvons de voyages à travers l'univers: mais l'univers n'est-il pas en nous? Nous ne connaissons pas vraiment les profondeurs de notre esprit. Vers l'intérieur va le chemin du mystère. C'est en nous ou nulle part ailleurs que se trouve l'éternité avec ses mondes, ceux du passé comme de l'avenir.<sup>14</sup>

L'exploration de l'être intérieur plein de mystères se fait par le rêve qui est une porte ouvrant sur le passé comme sur l'avenir. C'est dans le rêve que tous deux vont trouver une conviction, celle de la réincarnation. Pierre Gaspar

dit à propos de l'expérience de Nerval avec Jenny Colon:

"Il n'a pas découvert Jenny; il l'a reconnue. . . . [Jenny] est un des avatars, une des incarnations de la femme immatérielle qui, de loin, accompagne Gérard."<sup>15</sup>

De même, il y aurait un mystère incompréhensible dans l'expérience amoureuse qui décida de la destinée de Novalis si l'on n'y voyait pas une expérience de ce genre où la bien-aimée "prédestinée" est annoncée dans le rêve et cause un choc psychosomatique, une fois rencontrée. La première rencontre ne dura qu'un seul quart d'heure mais ce fut une expérience si traumatisante qu'elle cause un effondrement physique; il en explique la cause à Karoline Just en ces termes:

Depuis longtemps mon imagination ne s'était trouvée dans un tel état d'agitation comme à la suite de notre voyage. Tant de ravissement, d'un seul coup, Sophie, son amitié absolument unique et la perspective infinie de ma vie et de ma destinée qui tout à coup s'offrit à mon regard, tout cela ébranla si soudainement mon imagination, sans cela déjà facile à émouvoir mais en repos depuis quelque temps, que cela finit par me rendre malade.<sup>16</sup>

Nous avons souligné les termes qui indiquent la soudaineté et l'intensité de l'émotion causée par cette rencontre si brève. A son frère et confidant Erasmus, il écrit aussi une longue lettre relatant l'expérience ineffable de ce quart d'heure qui détermina de sa vie. Malheureusement, il ne reste de cet échange épistolaire que la très longue réponse du frère et une phrase qu'il rapporte pour essayer de lui faire ressortir l'énormité de la chose: "Du schreibst

mir, eine Viertelstunde hätte Dich bestimmt"<sup>17</sup> (Tu m'écris qu'un quart d'heure aurait décidé de ta vie.) Avec beaucoup de tact, Erasme lui conseille de calmer cette "fougue juvénile." Ce qui nous intéresse le plus dans cette lettre c'est l'allusion faite à la nature extraordinaire du phénomène subi par Novalis. Erasme n'y est d'ailleurs pas du tout étonné puisqu'il dit que ce genre de chose ne l'étonne plus, qu'il en a pris l'habitude puisque les circonstances et les événements extraordinaires sont si courants dans leur vie. Les deux frères étaient extrêmement attachés l'un à l'autre depuis toujours puisqu'ils signaient quelquefois leurs lettres: "Dein Bruder nach Jahrtausenden noch" (Après des millénaires, toujours ton frère) N.S.,IV,158.

Dans une autre lettre de Novalis, la nature extraordinaire de cette expérience éprouvée lors de la rencontre est confirmée. C'est à son grand ami Frédéric Schlegel qu'il parle d'une métamorphose formidable qu'il a subie: "eine mächtige Verwandlung" et même il emploie le mot épichronisme: "Mein Schicksal hat einen grossen Epichronismus gemacht" (Mon destin a subi un épichronisme capital).<sup>18</sup> Ce mot très important place définitivement l'expérience dans le domaine transcendantal; pour lui, à partir de ce quart d'heure, le temps est resté pour ainsi dire figé dans l'éternité. Cette expérience a tout le caractère d'une révélation car il ajoute:

Mein Lieblingsstudium heisst im Grunde wie meine Braut.  
Sophie heisst sie. Philosophie ist die Seele meines  
Lebens und der Schlüssel zu meinem eigensten Selbst.

(N.S.IV,188) (Mon étude favorite au fond s'appelle comme ma fiancée. Son nom est Sophie. Philosophie est l'âme de ma vie et la clé de mon être le plus profond.)

Cet épichronisme est en somme une épiphanie, une révélation d'ordre philosophique et religieux qui offre une solution, une clé, au mystère de la vie. La mise en équation de Sophie-Philosophie est essentielle à la compréhension de l'épichronisme. C'est Sophie qui lui a fait toucher l'éternité et révélé ses mondes en nous: "le chemin du mystère va vers l'intérieur".

Comment expliquer en effet l'irrésistible attrait que Novalis éprouva pour la petite Sophie von Kühn s'il n'avait cru la reconnaître. C'est dans son oeuvre qu'il dévoilera la vérité. Le visage de Mathilde, entrevu dans la fleur bleue préfigurant l'être aimé "prédestiné" du rêve d'Henri d'Ofterdingen, est une transposition autobiographique. Le thème de la réincarnation est central à l'histoire d'Ofterdingen comme il l'était dans la réalité pour Novalis. Dans son journal intime Novalis fait un portrait de sa fiancée, encore loin de la maturité intellectuelle: elle ne semble pas encore devenue capable de réflexion personnelle. Il ajoute plus loin une remarque qui prouve que la conversation roulait sur le thème de la réincarnation: elle ne croit pas à la vie future, mais à la migration des âmes.<sup>19</sup>

Croyance bien étonnante car elle implique une contradiction; ceci peut s'expliquer si par "vie future" on entend une croyance à la vie éternelle de l'âme après la mort selon la

foi chrétienne; alors que la "migration des âmes" serait une croyance orientale en la perpétuation d'un principe spirituel beaucoup moins désincarné et dont la pérennité irait dans les deux sens. En tous cas, cette observation contredit ce qui précède car cela voudrait dire que Sophie avait tout de même atteint un certain degré de réflexion personnelle. Ce qui est beaucoup plus probable, à notre avis, c'est que cette annotation dans le journal de Novalis veut indiquer le manque de logique chez sa très jeune fiancée. C'est lui qui avait dû initier la conversation sur ces sujets hautement métaphysiques qui lui tenaient à coeur.

Le Château de Grüningen où demeurait Sophie s'appelle désormais "Paradis" ou "Elysée" car c'est là que séjourne son âme. Peu de temps après la première rencontre il note dans son journal intime son arrivée au "Paradis" après une chevauchée d'une dizaine de kilomètres depuis Tennstedt:

Peu avant dix heures moins le quart je traversai la rivière à cheval et me trouvai de corps et d'âme à Grüningen, ou plutôt mon corps y retrouvait mon âme déjà là.20

Friedrich Hiebel remarque à propos des rapports de Novalis avec Sophie que tout ce qui se passe dans sa vie à partir de cette rencontre fatidique va se dédoubler comme si les impressions se déroulaient sur deux plans d'existences parallèles: l'existence poétique (Dichtung) et l'existence réelle (Wahrheit). Or, nous retrouvons ce même phénomène chez Nerval avec la différence que, chez ce dernier,

se produit en outre une autre forme de dédoublement; celle-ci, à partir de la crise de 1841, a le caractère hallucinatoire du "Doppelgänger". On pourrait donc parler d'un double dédoublement dans le cas de Nerval. C'est ainsi qu'il décrit le phénomène dans la première partie d'Aurélia: "Tout prenait parfois un aspect double." (Oe.I,367); "il me semblait . . . que mon âme se dédoublait pour ainsi dire." (Oe.I,368).

Novalis nous donne une explication détaillée de son expérience extratemporelle avec Sophie dans la transposition autobiographique de Henri von Ofterdingen où Henri décrit son amour à Mathilde:

L'attrait irrésistible que je ressens pour toi et qui a éveillé en moi un désir éternel n'est pas de ce monde mais en dehors du temps. Si tu pouvais seulement de tes yeux contempler la merveilleuse image qui transparait à travers ta forme, si tu voyais comme tu m'apparais partout illuminée, tu ne craindrais point de vieillir. Ton enveloppe terrestre n'est que l'ombre de cette image. Les forces temporelles l'entourent et la serrent pour la retenir, mais la nature n'est pas encore assez mûre. C'est l'image originelle qui de toute éternité fait partie du monde sacré inconnu.<sup>21</sup>

Il s'agit indubitablement d'un corps astral ici "qui de toute éternité fait partie du monde sacré inconnu." Cette luminosité n'est pas sans rappeler le rêve ou plutôt l'état cataleptique de Gérard décrit dans les chapitres IV et V de la première partie d'Aurélia où il visite les retraites d'une "race heureuse", "habitants primitifs de la montagne".

Ces personnes étaient si belles, leurs traits si gracieux, et l'éclat de leur âme transparaissait si vivement à travers leurs formes délicates, qu'elles inspiraient toutes une sorte d'amour sans préférence et sans désir,

résumant tous les enivrements des passions vagues de la jeunesse . . . C'était comme une famille primitive et céleste, dont les yeux souriants cherchaient les miens avec une douce compassion. Je me mis à pleurer à chaudes larmes, comme au souvenir d'un paradis perdu. (Oe.I,375)

Nous croyons que la croyance à la réincarnation chez Novalis repose sur des expériences personnelles et, s'il restait encore un doute à ce sujet, nous citerions la réflexion de Novalis que l'on trouve plus d'une fois dans ses notes et fragments: "Wähl ich nicht alle meine Schicksale seit Ewigkeiten selbst?" (N'est-ce pas moi-même qui de toute éternité choisis toutes mes destinées?) Cette pensée serait incompréhensible autrement. C'est ce que pense aussi Armand Nivelles.<sup>22</sup>

Quant à Nerval, c'est lui-même qui note ses souvenirs d'existence antérieure dans les carnets de voyage et dans Aurélia, notamment le passage suivant: "Je me vis amené à me demander compte de ma vie, et même de mes existences antérieures" (Oe.I,408) Dans le Carnet de notes du Voyage en Orient il écrit à la troisième page: "Souvenir d'y avoir vécu" (Oe.II,706). Plus loin, il note: "Il me semblait que j'ai vécu dans cette ville" (Oe.II,717). S'agit-il du Caire, mentionné auparavant, ou d'Alexandrie traitée par la suite? Il serait difficile de le déterminer avec exactitude. Ce qui importe c'est l'expérience vécue d'un souvenir d'existence antérieure, ou plutôt de plusieurs existences antérieures dont il essaie de retrouver le fil. Il est probable que les mentions qui précèdent: "Je sens le

besoin de m'assimiler toute la nature (femmes étrangères)", comme les suivantes ("Nuit de Vienne") qui semblent n'avoir aucun rapport logique, en ont un dans l'esprit de Nerval. "Les femmes" qui précèdent la première mention, ainsi que "la nuit" qui la suit, doivent être reliées dans une série de "souvenirs" d'amours perdues et retrouvées à travers le temps et l'espace. Ceci devient plus apparent dans le paragraphe de la page 17.

A Nod. Les rêves et la folie. L'étoile rouge. Le désir de l'Orient. L'Europe s'élève. Le rêve se réalise. Les mers. Souvenirs débrouillés à travers . . . Les hommes m'ont fait souffrir. Climat où ma tête repose. Amours laissées dans un tombeau. Elle. Je l'avais fuie, je l'avais perdue. Je l'avais faite grande. Italie. Allemagne. Flandre. Vaisseau d'Orient. (Oe.II,718)

La phrase inachevée "souvenirs débrouillés à travers . . ." (l'espace et le temps? les diverses époques? mes rêves?) présente un intérêt tout spécial quelle que soit la manière de la compléter car elle reflète la préoccupation essentielle de Nerval qui est de se rechercher dans le passé. Tous ses voyages sont des "quêtes" ou "enquêtes" sur ses vies passées; enquête qui ne se limitait pas aux voyages mais qui se poursuivait avec des conséquences tragiques, dans les affaires du coeur. C'est ainsi que nous expliquons les bizarres notations que l'on trouve dans les lettres à Jenny Colon. Le passage qui termine la première lettre à Jenny laisse deviner la nature du drame nervalien: "Mon amour si long et si éprouvé me rendait injuste et exigeant envers vous, qui le connaissez à peine." (Oe.I,72) Comment cet amour

pourrait-il avoir été "si long" et "si éprouvé" quand l'objet aimé le connaît "à peine"? Le mystère s'éclaircit à la page suivante quand il s'écrie:

Oui, il y a dans ma tête un orage de pensées dont je suis ébloui et fatigué sans cesse: il y a des années de rêves, de projets, d'angoisses qui voudraient se presser dans une phrase, dans un mot. [puis un doute]. Ah! j'oublierai tout cela; car vous m'avez cruellement puni d'avoir voulu m'en prévaloir. Pourquoi vous ai-je dit une seule fois ce que j'avais souffert pour vous? pourquoi me suis-je vanté d'un passé, qui n'est plus, et auquel vous ne devez rien! (Oe.I,722)

A la fin de la huitième lettre à Jenny nous trouvons un autre éclaircissement sur la nature de ce "passé":

Je ne veux plus compromettre, en quelques heures, toutes les chances d'une destinée à laquelle vous avez paru prendre quelque intérêt et je me dis surtout que dans l'affection que je vous porte, il y a trop de passé pour qu'il n'y ait pas beaucoup d'avenir. (Oe.I,731)

Quand, dans un même souffle, on mentionne "quelque intérêt" manifesté par l'être aimé et "trop de passé" entre eux, il est évident qu'il ne peut être question d'un passé "actuel"; le passé dont il s'agit "n'est plus". Nerval ne parle pas du passé de leur existence "présente" mais du passé "surpassé" de toutes leurs existences passées; ce "passé qui n'est plus" n'existe que dans l'esprit du poète, ce que Nerval reconnaît justement quand il écrit: "Pourquoi me suis-je vanté d'un passé qui n'est plus, et auquel vous ne devez rien!"

L'erreur irréparable commise par Nerval a été de confier à Jenny le secret de son âme, cet "orage de pensées dont (il est) ébloui et fatigué sans cesse": "Pourquoi vous

ai-je dit une seule fois ce que j'avais souffert pour vous? pourquoi me suis-je vanté d'un passé, qui n'est plus, et auquel vous ne devez rien!"

On comprend et on excuse facilement la pauvre Jenny d'avoir "cruellement puni" Gérard de ces confessions ésotériques qu'elle ne pouvait ni ne voulait comprendre. Elle avait dû être si effrayée par l'abîme insondable de cet amour si profond qu'elle avait bien vite chassé ce fol amoureux jugé sans aucun doute "fou à lier."

De même que Novalis avait dû retrouver en la personne de Sophie le visage apparu en rêve dans la corolle de la fleur bleue, Nerval avait dû reconnaître Jenny, et tout comme Novalis transpose l'expérience vécue dans l'oeuvre, Nerval fait de même dans le Voyage en Orient, plus précisément dans l'histoire du Calife Hakem où Yousouf reconnaît la "femme semblable à celle de [son] rêve": "Dans quel monde nous étions-nous rencontrés? Quelle existence antérieure nous avait mis en rapport? C'est ce que je ne saurais dire" (Oe.II,366). Selon Michel Jeanneret d'ailleurs, l'histoire du Calife Hakem aurait été conçue par Nerval comme une allégorie de la sienne.<sup>23</sup>

Toutes les fois que Nerval parle du passé il faut se demander quelle profondeur il donne à ce mot. S'agit-il du passé "récent" qui ne remonte pas plus loin qu'à sa date de naissance ou bien est-il question d'un passé "révolu", même plusieurs fois révolu? On pourrait parler ici d'une

"mise en abîme" du passé nervalien. Nous croyons avoir un exemple de cette mise en abîme dans la confiance faite à son ami Alphonse Karr à son retour de "mission" à Vienne et quelques jours seulement avant la crise de 1841:

J'ai aimé le bleu autrefois mais maintenant il me gêne . . . le bleu a une excellente influence . . . donnez-moi quelque chose de bleu, je le mettrai dans ma poche, ne le voyant pas, je pourrai le garder . . . et . . . ça me fera du bien.<sup>24</sup>

Or, Novalis avait une prédilection pour le bleu et il avait dit à propos de Henri d'Ofterdingen: "Tout est bleu dans mon livre."<sup>25</sup> Notation qui se trouve dans les notes préparatoires à ce roman de l'azur poétique, "apothéose de la poésie." C'est au retour de Vienne qu'Alphonse Karr et d'autres témoins de la vie de Nerval commencent à remarquer chez lui de l'exaltation, du trouble et de la confusion dans ses idées. C'est à Vienne qu'il a dû avoir soit la révélation, soit la confirmation qu'il cherchait, d'une existence ou de plusieurs existences passées. Le bleu qu'il aimait tant "autrefois" n'a pas perdu son influence bénéfique, mais il ne peut plus le regarder parce qu'il le "gêne". Cette gêne viendrait, d'après nous, d'une comparaison désavantageuse à son égard. Orphée n'a retrouvé Eurydice que pour la reperdre précisément pour la même raison: avoir regardé "en arrière". L'erreur commise envers Jenny n'est-elle pas de s'être vanté d'un passé auquel elle ne devait rien? La première partie d'Aurélia se termine sur une scène de malédiction et de désespoir; le poète a offensé la divinité

en voulant percer son mystère. Sa punition est de perdre Aurélia non seulement dans le monde physique mais aussi, ce qui est bien pire, dans le monde métaphysique! C'est le destin d'Orphée, condamné à perdre Eurydice deux fois. Jacques Dhaenens cite un passage des Illuminés où Gérard écrit: "fuyant toujours, comme Eurydice, que le destin arrache aux bras du poète parjure." Puis, il le commente ainsi:

Le poète est parjure parce qu'il a transgressé l'ordre des dieux, il a scruté le mystère des Enfers. Cela rendra toute oeuvre, tout lien avec Eurydice impossible. 26

C'est sans doute pourquoi la deuxième partie d'Aurélia commence par l'appel d'Orphée en exergue et par une seule phrase détachée: "Une seconde fois perdue!" (Oe.I,389) Cette plongée dans les passés ou "descente aux Enfers" (pour parler comme les Anciens) doit être essentiellement incommunicable, sinon elle est punie par les dieux. La punition est généralement la folie. Or, il est intéressant que cette "gêne" (appelée de nos jours sentiment de culpabilité) précède chez Gérard la première crise de 1841, due, à notre avis, aux pouvoirs de l'autosuggestion.

Nous trouvons un exemple de cette punition dans le poème de Schiller, "Das verschleirte Bild zu Sais" où, le disciple impatient ayant soulevé le voile de la déesse malgré l'interdiction, la mélancolie s'empara de lui et ne l'abandonna plus jusqu'à sa mort prématurée. La malédiction semble être le prix d'une recherche sacrilège de la vérité.<sup>27</sup>

Toujours dans l'oeuvre de Schiller, on trouve la même idée dans un essai intitulé "Die Sendung Moses" (La Mission de Moïse) où un coffre ne peut être ouvert que par les prêtres du temple. Un disciple non-initié, ayant ouvert la boîte, devient fou.

Nerval a comparé son aventure à celle d'Orphée et l'on peut faire de même dans le cas de Novalis. Friedrich Hiebel intitule le septième chapitre de son livre sur Novalis: "Orphée et Eurydice" parce que, à partir de la mort de Sophie, la comparaison s'impose. Hiebel résume l'événement en ces mots: "Le corps de souffrance de Sophie fut mis en terre. Son corps idéal ressuscita dans sa poésie."<sup>28</sup> A peine avait-elle disparu qu'il commença à la chercher par les voies souterraines de son âme. Une fois en terre, Sophie reprit forme dans l'âme de Novalis où, tout comme Jenny chez Nerval, elle recommença une autre vie, mythique celle-là. Toutes deux deviennent Eurydice, une des figures mythiques de l'Eternel Féminin. Du reste, Nerval éprouve la même expérience que Novalis quand il exprime la pensée qu'Aurélia lui "appartenait bien plus dans sa mort que dans sa vie" (Oe.I,378). Lichtenberger exprime la même idée quand il écrit:

Dès les premiers instants de son deuil, Hardenberg voit dans cette épreuve un moyen pour l'amener à un degré supérieur de son développement. Il date sa "vie nouvelle", sa "vraie vie" de la mort de Sophie.<sup>29</sup>

On ne peut s'empêcher de penser à l'amour de Dante pour Béatrice mais ce n'est ni la première ni la dernière fois

que cette comparaison s'impose: "Tout être aimé est le centre d'un paradis" écrivait Novalis, et, selon Hiebel,<sup>30</sup> cela pouvait s'appliquer à Sophie, son soleil de la nuit, de même qu'à la Béatrice de Dante. Les parallèles entre Dante et Novalis sont si nombreux qu'on pourrait plutôt parler de coïncidences, écrit Hiebel. Tous deux avaient vingt-cinq ans quand ils perdirent leur bien-aimée et vingt-huit ans quand ils finirent de célébrer leur assomption, Dante dans ses sonnets de la "Vita nuova", Novalis dans ses Hymnes à la nuit. Pour tous deux, l'âme-soeur ou épouse spirituelle devient la reine du ciel qui les lie avec Jésus-Christ. Tous deux sont guidés par des visions tout en ne cessant d'appartenir au monde physique, aux exigences duquel ils n'échappent pas. Deux ans après la mort de Béatrice, Dante épousa Gemina Donati tout comme Novalis se fiança avec Julie von Charpentier deux ans après la mort de Sophie.

Or, dans Aurélia, nombreuses sont les références à la "Vita nuova" de Dante et les allusions à Béatrice. Tout comme Béatrice et Sophie, Aurélia parvient à l'apothéose finale et, reine du ciel, chevauche aux côtés de Jésus-Christ vers la Hiérosolyne éternelle. Elle aussi est la médiatrice, le lien entre Nerval et Jésus. Il est permis de croire que Nerval a consciemment utilisé Dante et Béatrice comme substituts de Novalis et de Sophie, puis choisi le nom d'Aurélia parce qu'il incorpore deux mots essentiels: "aura" (ou corps mystique) et "auréole" ou symbole de sainteté; mais aussi

parce qu'il évoque le nom de Laure, la Béatrix de Pétrarque, un autre Dante auquel Nerval aurait pu également s'identifier car il mentionne Laure même avant Béatrix: "J'ai pris au sérieux les inventions des poètes et je me suis fait une Laure ou une Béatrix d'une personne ordinaire de notre siècle." (Oe.I,364) Le nom de Laure est encore plus intéressant quand on sait que la belle Laure célébrée par Pétrarque était Laure de Sade, appelée couramment Laure de Noves d'après le village de Provence où elle était née. C'était sans doute pour Nerval une façon secrète de rattacher le personnage d'Aurélia à la fois à la "Vita nuova" et à Novalis, sans oublier que le nom fait aussi penser aux lauriers qui couronnent le poète. Grâce à cette pluralité de sens, nul autre nom n'aurait donc su mieux lui convenir.

Chez tous deux l'on trouve aussi la même combinaison étrange de l'amour, de la mort et de la religion en rapport étroit avec le thème de l'union éternelle. Nerval écrivit à Jenny dans la lettre XII: "Nous sommes fiancés dans la vie et dans la mort!" (Oe.I,734) Or, le premier hymne à la nuit de Novalis se termine ainsi: "Consumme mon corps de ta flamme spirituelle, et que réduit en une aérienne substance je me mêle à toi d'union plus intime, afin que dure pour l'éternité notre nuit de noces."<sup>31</sup> Novalis, le premier, établit une équivalence entre l'amour et la religion: "J'ai de la religion pour Sophie, pas

de l'amour. Un amour absolu, indépendant du coeur et fondé sur la foi est Religion."<sup>32</sup> Nerval écrit à Jenny Colon: "mon amour pour vous est ma religion" (Oe.I,734) Dans la Pandora, il fait la même réflexion: "Ne plaisantons pas avec l'amour ni avec la religion, car c'est la même chose, en vérité." (Oe.I,353)

Un autre rapprochement intéressant à faire est l'intérêt que tous deux portèrent aux drames indiens traduits du sanskrit. Dans leur correspondance avec Novalis, les deux frères Erasmus et Karl<sup>33</sup> également introduits à Grüningen peu après lui, s'entretenaient au sujet de cet "Elysée" et des êtres ensorceleurs de ce séjour féerique. L'enchanteresse qui régnait sur ce petit monde, était Sophie qu'ils avaient dénommée "Sakuntala", d'après la pièce de Kâlidasa traduite par Johann Georg Forster et parue en 1791. Or, Sacontala, issue d'un roi et d'une déesse, était "héroïne" dans tous les sens du mot. Confiée aux soins d'un saint précepteur, ermite dans une forêt devenue l'asile des animaux sauvages, Sacontala grandit dans la vertu et la noblesse et devient la protectrice du sanctuaire. Elle est donc à la fois sainte et fée et le rapport avec les Chimères de Nerval devient de plus en plus intéressant quand on apprend que le nom de Mélusine a été mentionné à propos des pièces de Kâlidâsa sur ce thème, car il en existe plusieurs versions.

Nous trouvons, de plus, un autre rapport avec Nerval dans l'intrigue de Sacotala où un anneau fatal et magique a "uni pour toujours" le roi Duchmanta à sa bien-aimée. Non seulement nous avons l'union éternelle dans la vie et dans la mort comme dans Aurélia mais aussi l'anneau fatal qui "saigne" quand Nerval le fait couper chez un bijoutier pour l'ajuster au doigt de Jenny-Aurélia.

Le personnage de Sacotala rappelle beaucoup celui d'un autre drame qui occupe l'esprit de Nerval. C'est "Die Tochter der Luft", un drame de Raupach paru au moment du voyage en Italie et qu'il veut se procurer à tout prix.<sup>34</sup> Or, cette fille de l'air, fille d'une déesse et d'un mortel, c'est Sémiramis, un autre avatar de Sacotala. Il est certain que Nerval connaissait cette pièce puisqu'il la mentionne dans l'introduction à son drame traduit aussi du sanskrit et paru sous le titre Le Chariot d'enfant. Sacotala ou l'anneau fatal publié en France dès 1803<sup>35</sup> avait dû y jouir, comme en Allemagne, d'un assez grand succès puisque cette oeuvre fut suivie d'autres traductions. En effet, ce n'est pas la traduction de Bruguière que Nerval mentionne mais une autre plus récente: "C'est en 1830 que M. de Chézy publia La Reconnaissance de Sacotala, du poète Calidasa."<sup>36</sup>

L'intrigue du Chariot d'enfant est très différente de celle de Sacotala mais il s'agit dans les deux drames

d'un amour extraordinaire. Vesantazena, riche et belle courtisane au grand coeur, s'éprend de Tcharoudata, ministre vertueux du roi dont le frère est jaloux et méchant. Ce vilain frère du roi veut assassiner Tcharoudata que Vesantazena essaie de sauver en prenant sa place; elle échappe miraculeusement à l'attentat prévu pour Tcharoudata et c'est grâce au bon larron Sarvilaka que le criminel se trouve découvert et arrêté. Voilà en peu de mots l'histoire de ce sacrifice par amour. Cependant, c'est dans une note de Nerval sur la pièce que nous trouvons un parallèle étonnant:

Les faits généraux du drame sont historiques. On peut surtout y considérer avec étonnement une donnée pour ainsi dire évangélique, qui a fait qu'un critique a comparé Tcharoudata au Christ, Vesantazena à la Madeleine et Sarvilaka au bon larron.<sup>37</sup>

Nous avons souligné "un critique" parce que ce critique est sans aucun doute Nerval lui-même ainsi que "avec étonnement" car en effet ce rapprochement si étonnant ne pouvait survenir dans nul autre esprit que celui de Nerval. Dans l'histoire de ce sacrifice par amour où ce n'est pas Jésus qui est le sacrifié mais Marie-Madeleine, la sainte pêcheuse qui n'a jamais commis de crime que par amour, nous croyons reconnaître une des incarnations de ce personnage nervalien, "la Sainte de l'abîme." Par ailleurs, quand on sait que pour Novalis, Sophie était une sainte qu'il avait rapprochée de Jésus-Christ dans le journal tenu après la mort de celle-ci

où l'on trouve cette formule laconique détachée du texte et mise en relief: "Xstus und Sophie"<sup>38</sup>, on ne s'étonne plus autant.

Il n'y a pas jusqu'à leur mort où l'on ne trouve sujet à comparaison. Après la mort de Sophie, Novalis décide de mourir l'année suivante par un simple acte de pure volonté. Une semaine après la mort de Sophie, le 24 mars 1797, il termine sa lettre à Karoline Just par une vision de sa mort à lui:

Wie glücklich war ich, wenn ich heute wüsste-  
heute übers Jahr bist du bei ihr. Schon der  
Gedanke macht mich sehr heiter. (N.S.IV, 210)  
(O combien je serais heureux si je savais dès  
aujourd'hui que d'ici un an exactement je serais  
auprès d'elle. La pensée seule me rend très  
joyeux.)

Trois semaines plus tard, cette vision devient résolution. Dans une lettre écrite de Tennstedt, le 14 avril 1797, à son ami Karl Woltmann il confie:

Ce n'est pas malade que je veux aller la retrouver  
mais en toute liberté -heureux comme un oiseau  
migrateur . . . Avec quel ravissement je lui racon-  
terai, à mon réveil dans l'antique patrie originelle  
en la trouvant à mon chevet, que: je t'avais rêvée,  
je t'avais aimée sur terre -tu te ressemblais aussi  
sous ta forme terrestre -tu mourus -puis il y eut  
encore un moment d'attente angoissée avant de te  
rejoindre."<sup>39</sup>

Or, nous constatons une même volonté de mourir chez Nerval à propos duquel on a dit qu'il était mort à force de désirer voyager, qu'il avait accroché sa dépouille terrestre parce qu'elle le gênait.<sup>40</sup> Aunos exprime la même opinion sur une mort qu'il juge "rituelle":

"Son esprit torturé crut sans doute que le plus haut degré d'initiation était la mort, mais une mort librement provoquée, preuve ultime et délibérée."<sup>41</sup> Il est encore plus étonnant que Nerval choisisse les mêmes mots que Novalis. Il est "gai comme un sansonnet" quand la mort vient sonner à sa porte; "il la pria d'attendre qu'il eût posé le point à son dernier sonnet"(Oe.I,73), ce "sonnet stupide" qui est son épitaphe. Chez Novalis, "heureux comme un oiseau migrateur" de la lettre à Woltmann devient dans le journal de la même époque: "gai comme un passereau", terme plus usuel que sansonnet pour désigner un moineau. Mais ce sansonnet est bien plus joli car il a des sens multiples; d'abord synonyme d'étourneau (ou jeune homme étourdi), "sans sonnet" évoque ensuite l'encre que, de son propre aveu, il laissait trop sécher dans l'encrier, ce qui est typique de l'humour nervalien, un peu noir sur les bords.

Le dernier point de comparaison dans leur expérience vécue que nous avons gardé pour la fin à cause de son importance, c'est celui des "sosies" et du mystère des ressemblances. Nerval et Novalis ont tous deux la même obsession à ce sujet.

Novalis avait très tôt témoigné de l'intérêt pour le livre de Plutarque: Les vies parallèles. Dès 1790, on trouve ce livre sur une liste de livres qu'il se fait envoyer à Iena.<sup>42</sup> Rappelons que, dans ce livre,

Plutarque raconte la vie de certains hommes illustres en insistant sur leurs similarités, tels Démosthène en Grèce et Cicéron à Rome, ou Jules César et Alexandre le grand. Cette notion est en étroit rapport avec celle de la simultanéité de l'être qui trouve son expression dans Henri d'Ofterdingen, d'abord à la fin du chapitre IV où Zulima évoque le souvenir de son frère, lui aussi poète, à la vue d'Henri.<sup>43</sup> En vérité, il s'agit d'une seule et même personne puisque dans la deuxième partie du roman, Henri est une autre incarnation du frère de Zulima; de même, Mathilde y est à la fois Zulima et Cyane.

Or, nous trouvons les mêmes notions dans l'oeuvre de Nerval, nulle part mieux que dans Sylvie où Gérard s'exclame: "Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice! et si c'était la même!" (Oe.I,271) Les personnages d'Adrienne, la religieuse, et d'Aurélie, l'actrice, se confondent et sont peut-être des manifestations simultanées du même être originel. Jean Richer a souligné ces particularités dans Expérience et Création: "[Son] point de vue . . . implique non seulement la croyance aux incarnations successives, mais aussi à la possibilité de vivre simultanément plusieurs vies dans le même temps."<sup>44</sup> En somme, le thème de la métempsychose se confond avec celui de la ressemblance. Chez tous les deux, la ressemblance physique va de pair avec la similarité "méta-physique". Il y a des âmes identiques tout comme il y a

des sosies. Nous pensons que Nerval a puisé ces notions sur l'être dans Novalis et nous croyons en avoir trouvé une preuve dans son oeuvre.

Dans les Autres Chimères de Nerval, poèmes posthumes dont le ton prophétique fait plutôt penser aux Centuries de Nostradamus, on trouve deux femmes, une princesse et une reine qui appartiennent à la même famille. Hélène de Mecklembourg, "la princesse saxonne", épouse en 1837 le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe; elle symbolise l'espoir des Français pour "les derniers Capets". Le sonnet intitulé "A Hélène de Mecklembourg" (Oe.I,40) semble avoir été écrit à l'occasion des noces car il est daté: Fontainebleau, mai 1837. L'autre femme appartient à l'illustre famille des grands-ducs de Saxe, c'est la reine Louise, née Louise de Mecklembourg-Strelitz, épouse du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III. Cette souveraine bonne et simple était admirée du peuple allemand de même que de Novalis, dont elle était la contemporaine. A notre avis, c'est à elle que s'adresse le septième sonnet des Autres Chimères, intitulé "A Louise d'Or., Reine", une autre version du sonnet Horus des Chimères. Dans ce sonnet, il est question d'Isis, la reine des cieux, mère d'Horus, l'enfant-sauveur du monde, c'est-à-dire Aurélia pour Nerval ou Sophie pour Novalis. Nous pensons que Nerval a toujours, à dessein, brouillé les pistes dès qu'il approchait de

"la salle du trésor"; nous en avons une première indication dans l'abréviation énigmatique "d'Or." qui donne l'apparence d'être pour "d'Orléans" mais en vérité est symbolique de l'or; celui de "la reine au coeur d'or" de même que celui de l'Age d'Or dont Isis serait la future souveraine sans oublier que l'or est le symbole alchimique de la noblesse et de la pureté de l'âme. Nous croyons que Nerval a établi un parallèle entre ces deux princesses en intervertissant leurs noms; Hélène de Mecklembourg, duchesse d'Orléans, étant dans l'esprit de Nerval une réincarnation de Louise de Mecklembourg, la reine au coeur d'or.

Dans le sonnet "A Louise d'Or.", Horus est remplacé par Napoléon et c'est là une deuxième indication car Louise avait soutenu son époux dans sa résistance à Napoléon. C'est ce que nous croyons comprendre par "Napoléon m'appelle" du neuvième vers (Oe.I,43); cette mention semble éliminer la possibilité que ce sonnet se soit adressé à Louise d'Orléans, reine des Belges, étant donné que cette dernière n'avait que trois ans lors de la défaite de Napoléon et dix ans lors de sa mort.

Un commentaire de Friedrich Hiebel à propos du thème de la simultanéité de l'être chez Novalis nous fournit les données d'un des parallèles les plus étonnants que nous puissions établir entre Nerval et Novalis. D'après lui, dans les pensées intitulées Glauben und Liebe

(Foi et amour) comme dans le poème "der Sterbende Genius" (le génie mourant) sont exprimés les sentiments de Novalis qui voyait dans la reine Louise (1774-1810) une autre incarnation de sa bien-aimée Sophie et dans le roi Frédéric-Guillaume III, son époux, un autre lui-même.<sup>45</sup> Paul Kluckhohn dans son introduction aux Oeuvres de Novalis avait déjà relevé ce fait étrange:

In dem Gedicht "Der Sterbende Genius" des Zyklus "Blumen", . . . hat sich die Verschmelzung der Königin mit seinem Schutzgeist Sophie vollzogen. (N.S.I,22) (Dans le poème "le génie mourant" du cycle "Fleurs", . . . s'est produit la fusion complète de la reine avec Sophie, son génie tutélaire.)

Nous croyons, pour notre part, que Nerval avait réussi à si bien s'identifier à Novalis que sous les traits de Jenny il voyait non seulement Isis mais aussi Sophie et la reine Louise comme manifestations successives et simultanées de la même divinité.

Ces notions étranges sont très importantes pour comprendre le système philosophique des deux poètes et nous allons les reprendre au cours d'un chapitre ultérieur traitant de leurs idées philosophiques et religieuses.

## NOTES

<sup>1</sup> Friedrich Hiebel, Novalis (Bern und München: Francke Verlag, 1972) pp. 10-11. Portrait de Novalis par Tieck, cf. N.S. IV, p. 558.

<sup>2</sup> Léon Cellier, Gérard de Nerval, Op. cit., pp. 6-7 (C'est nous qui soulignons.)

<sup>3</sup> W. Dilthey, Das Erlebnis und die Dichtung (Leipzig, Berlin: Teubner, 1916), p. 269. Nous donnons la traduction de Charles du Bos dans son introduction aux Fragments de Novalis, collection bilingue, p. 18.

<sup>4</sup> Eduardo Aúños, G. de Nerval et ses énigmes (Paris: Vidal, 1956), p. 95.

<sup>5</sup> Hiebel, Op.cit., p. 10. Heinrich Laube (1806-1884) est un dramaturge et romancier allemand, représentant de la "Jeune Allemagne." Voici l'original de notre traduction. Désormais, toutes les longues citations en allemand seront données en note et la traduction, qui est la nôtre sauf indication contraire, sera insérée dans le texte.  
"Heinrich Laube bezeichnete ihn als ein Paradiesvogel, der ohne Füße stets in der Schwebeliege hängt, und Grillparzer sprach von einer "Novalis-Vergötterung des Dilettantismus."

<sup>6</sup> Jean Richer, Nerval par les témoins de sa vie (Paris: Minard, 1970), p. 12.

<sup>7</sup> Ibid., pp. 16-17.

<sup>8</sup> Henri Lichtenberger, Novalis (Paris: Blond et Cie, 1912), p. 132.

<sup>9</sup> Oeuvres Complètes, Op.cit., I, p. 11. Cette remarque s'appuie du reste sur les témoignages des contemporains, notamment celui d'Alphonse Karr: "il avait dans ses poches . . . un nombre infini de petits chiffons de papier couverts, au crayon, d'une écriture assez grosse, mais très serrée: des notes qu'il prenait à la bibliothèque, sur les quais, . . . en rêvant." (Nerval et les témoins de sa vie, Op.cit., p. 100)

<sup>10</sup> Novalis Schriften, Op.cit., IV, p. 619.

- 11 Jean Richer, Op.cit., p. 130.
- 12 Novalis Schriften, IV, p. 568. Lettre non datée du Comte de Hardenberg à son frère Erasme.
- 13 Jean Richer, Expérience et création (Paris: Hachette, 1970), p. 181.
- 14 Blütenstaub, Numéro 16: "Wir träumen von Reisen durch das Weltall: Ist denn das Weltall nicht in uns? Die Tiefen unseres Geistes kennen wir nicht. Nach Innen geht der geheimnisvolle Weg. In uns oder nirgends ist die Ewigkeit mit ihren Welten, die Vergangenheit und Zukunft."
- 15 Pierre Gascar, Gérard de Nerval et son temps (Paris: Gallimard, 1981), pp. 76-77.
- 16 Lettre adressée à Karoline Just, nièce d'Auguste Just, chez qui il résidait à Tennstedt, vers la fin novembre 1794. Karoline avait accompagné son oncle et Novalis dans leur voyage d'affaires au cours duquel Novalis avait rencontré Sophie. Dans cette lettre, Novalis essaie d'expliquer son malaise par écrit. Peut-être Karoline s'était-elle inquiétée de son absence aux repas ou au salon? "Meine Fantasie war lange nicht so in lebhafter Bewegung als nach unserer Reise. So viel Entzückendes auf Einmal, Sophie, Ihre in der That einzige Freundschaft, und die unendliche Aussicht, die mir sich auf einmal so bestimmt für mein Leben und meine Bestimmung öffnete-dis alles bestürmte meine ohnediess reizbare Fantasie, die eine zeitlang müssig gelegen hatte, auf einmal so, dass ich am Ende dabey leiden musste."
- 17 Novalis Schriften, Op.cit., IV, 367. Très longue lettre écrite de Wermsdorf le 28 novembre 1794, c'est-à-dire une semaine après la "rencontre" où il n'est question que de cela. Erasme rappelle à son frère que Sophie n'a que quatorze ans et qu'une jolie fillette d'une adorable innocence peut devenir plus tard une femme insupportable. Erasme ne sait pas que Sophie n'a que douze ans et demi, ce que Novalis apparemment ignorait lui aussi, Sophie étant très précoce.
- 18 Novalis Schriften, IV, 187. Lettre écrite à Frédéric Schlegel datée du 8 juillet 1796. Après un long silence épistolaire, Novalis reprend contact et relate les événements survenus dans l'intervalle.

19 Journal de Novalis d'août ou septembre 1796, écrit à Weissenfels où il fait le portrait de Sophie intitulé "Klarisse" (N.S., IV,24,25): "Sie scheint noch nicht zu eigentlichen reflectiren gekommen zu sein." Et: "Sie glaubt an kein künftiges Leben--aber an die Seelen-wanderung."

20 "Noch vor 1/4 auf 10 Uhr ritt ich durchs Wasser und war mit Leib und Seele in-Grüningen. Mein Leib traf vielmehr meine Seele schon dort." N.S., Op.cit.,IV,22 (Tagebuchblatt Jeninstedt, Dezember 1794). C'est nous qui soulignons.

21 "Was mich so unzertrennlich zu dir zieht, was ein ewiges Verlangen in mir geweckt hat, das ist nicht aus dieser Zeit. Könntest du nur sehn, wie du mir erscheinst, welches wunderbare Bild deine Gestalt durchdringt und mir überall entgegen leuchtet, du würdest kein Alter fürchten. Deine irdische Gestalt ist nur ein Schatten dieses Bildes. Die irdischen Kräfte ringen und quellen um es festzuhalten, aber die Natur ist noch unreif; das Bild ist ein ewiges Urbild, ein Teil der unbekanntes heiligen Welt."(N.S.,I, 288) Il faut comparer ce passage à la lettre à Woltmann du 14 avril 1797 (N.S., IV, 222) que nous citons plus loin. Ceci prouverait que la réalité correspond à l'oeuvre ou vice-versa.

22 Armand Nivelles, Frühromantische Dichtungstheorie (Berlin: 1970); cité par Friedrich Hiebel, Op.cit.,p. 108.

23 Michel Jeanneret, La Lettre perdue (Paris: Flammarion, 1978), p. 128.

24 Jean Richer, Op.cit., p. 104. Autrefois est souligné par nous car c'est un mot-clé.

25 Novalis Schriften, Op.cit., I, 346.

26 Jacques Dhaenens, Le Destin d'Orphée (Paris: Minard, 1972), p. 71.

27 Schiller, Werke, Gedichte. Prosa Schriften II (Berlin: Tempel, 1956), p. 127: "Weh dem, der zu der Wahrheit geht durch Schuld! Sie wird ihm nimmermehr erfreulich sein."

28 Friedrich Hiebel, Op.cit., p. 56. C'est notre tra-

duction.

29 Henri Lichtenberger, Op.cit., pp. 54-55.

30 Cf. Friedrich Hiebel, Op.cit., p. 58.

31 Novalis, Hymnes à la nuit. Cantiques (Paris: Aubier, Collection bilingue, 1943), pp. 80-81: "Zehre mit Geisterglut meinen Leib, dass ich luftig mit dir inniger mich mische und dann ewig die Brautnacht währt."

32 Extrait d'un carnet: "Hemsterhuis Studien"; cité par Hiebel, Op.cit., p. 155: "Ich habe zu Söphchen Religion--nicht Liebe. Absolute Liebe, vom Herzen unabhängige, auf Glauben gegründet, ist Religion."

33 Friedrich von Hardenberg ou "Novalis" était le fils aîné d'une famille nombreuse, très chrétienne et très unie. Les cinq premiers enfants, tous nés en l'espace de huit ans, étaient surtout très proches. Novalis avait deux soeurs: Caroline, l'aînée, et Sidonie, la cadette, et deux frères: Erasmus, de deux ans plus jeune que lui et Karl qui en avait quatre de moins.

34 Dans une lettre écrite de Marseille le 6 novembre 1834 à Eugène Renduel; dans les Oeuvres Complètes, I, 761.

35 Kalidasa, Sacotala ou l'anneau fatal. Drame traduit de la langue sanskrit en anglais par William Jones et de l'anglais en français par A. Bruguière. Notes traduites de l'allemand par M. Forster (Paris: Treuttel et Würtz, 1803).

36 Joseph Méry et Gérard de Nerval, Le Chariot d'enfant (Paris: Giraud et Dagneau, 1850), Introduction, pp. VII et VIII. Drame en vers, en cinq actes et sept tableaux. Traduction du roi Soudraka par MM. Méry et Gérard de Nerval.

37 Le Chariot d'enfant, Ibid., p. 154.

38 Novalis Schriften, Op.cit., IV, p. 48. Dans le journal du 18 avril au 6 juillet 1797, notation détachée qui se trouve en conclusion du 29 juin, sans aucune explication.

39 "Krank will ich nicht zu ihr kommen--im vollem Gefühl der Freiheit--glücklich, wie ein Zugvogel seyn ... Wie entzückt werde ich ihr erzählen, wenn ich nun aufwache, und mich in der alten, längstbekanntesten Urwelt finde, und sie vor mir steht. Ich träumte von dir: ich hätte dich auf der Erde geliebt--du glichst dir auch in der irdischen Gestalt--du starbst - und da wahrte es noch ein ängstliches Weilchen, da folgte ich dir nach" (N.S., IV, 222)

40 Nerval par les témoins de sa vie, Op.cit., p. 165.

41 Eduardo Aunos, Op. cit., p. 59.

42 Novalis Schriften, Op.cit., IV, p. 694 (Lebensdokumente).

43 Novalis, Henri d'Otterdingen (Paris: Aubier, Collection bilingue, 1942), p. 163. La note du traducteur sur la Notice de Tieck est à la page 431, numéro 53.

44 Jean Richer, Op.cit., p. 49.

45 Friedrich Hiebel, Op.cit., p. 164.

### Chapitre 3

#### Parallèles dans l'oeuvre

## Parallèles dans l'Oeuvre

### 1. Echos littéraires.

La mythogénèse est un phénomène qui caractérise l'oeuvre de nos deux poètes et découle chez tous les deux, de leur expérience vécue. Ils sont, au même titre, créateurs de mythes et dans le cas de leur bien-aimée il s'agit exactement du même mythe: Sophie et Jenny sont consacrées reines du ciel dans leur oeuvre, une fois sorties de "la nuit du tombeau". La profondeur de l'expérience dans l'éternité à travers l'univers donne à l'oeuvre des deux poètes une dimension infinie. C'est ce que, dans le cas des Chimères de Nerval, Marie-Jeanne Durry appelle "extrême densité":

Il est bien possible que la plupart des interprétations qui ont été données pour chaque vers des Chimères soient valables à la fois. Dans le cerveau de Nerval tout ce qu'il a vécu, pensé, songé, inventé, s'agite, se presse, se succède, se juxtapose et se remplace.<sup>1</sup>

Nous trouvons remarquable le fait que les commentaires à propos de l'un et de l'autre sont interchangeables: ils se font écho à travers le temps et l'espace. Le terme de "mythogénèse" par exemple, employé par M.J. Durry à propos de la poésie de Nerval correspond à celui de "mythenbildend" que l'on trouve dans le commentaire de Friedrich Hiebel sur l'oeuvre poétique de Novalis: "mythenbildende schicksalsdichtung" (poésie

du destin génératrice de mythes).<sup>2</sup>

Chez tous deux, cette multiplicité de l'être qui donne naissance à l'être mythique est en étroit rapport avec le caractère intense de leur curiosité intellectuelle. Ce que M.J. Durry dit de Nerval pourrait s'appliquer à Novalis: "Rien ne peut l'enfermer à jamais. Il a une curiosité tout ensemble fixe et prodigieusement vagabonde."<sup>3</sup> De même, ce que Max Kommerell exprime à propos des Hymnes à la nuit de Novalis pourrait s'appliquer à l'hymne intitulé "Mémorables" (Oe.I,413) qui termine Aurélia:

Jamais personne auparavant n'avait entrepris de concevoir poétiquement l'univers à partir de l'intérieur dans un poème dont l'ensemble peut être embrassé d'un seul coup d'oeil et dont le genre et le ton sont ceux d'un hymne. Aussi n'y a-t-il guère de poètes qui ait récemment tenté une entreprise si démesurée.<sup>4</sup>

Encore bien plus important que tout cela, à notre avis, est le fait que certaines remarques poétiques de Novalis lui-même paraissent annoncer une conception poétique des Chimères:

Des récits, sans aucun rapport si ce n'est par association comme dans les rêves. Des poèmes -dont les paroles pleines de beauté ne sont que syllabes sonores toutefois toujours sans aucun sens ni rapport- tout au plus quelques strophes d'intelligibles par ci par là. Ils doivent être comme un assemblage de force morceaux composés des choses les plus diverses. La vraie poésie peut avoir dans l'ensemble un sens allégorique tout au plus et agir indirectement sur nous comme le fait la musique, etc. <sup>5</sup>

En lisant cela, on a nettement l'impression d'être tombé sur la recette alchimique de la poésie magique par excellence, la prescription des Chimères de Nerval. Comme par hasard, quelques lignes plus bas, on trouve aussi une autre association qui annonce Nerval: "Folie et ensorcellement se ressemblent beaucoup. Un sorcier est un artiste de la folie"<sup>6</sup>

La formule de magie poétique prescrite par Novalis: "Jedes Wort ist Beschwörung" (Chaque mot est incantation) fut portée à son comble dans les Chimères bien avant Rimbaud et Mallarmé qui, du reste, n'imitaient pas tant Novalis que Nerval. M.J. Durry, mieux que tout autre, exprime la dette des symbolistes envers lui:

Ingrats, ils seront tous ingrats envers Nerval, les poètes qui n'auront pour lui que quelques mots superficiels, ou le silence, comme s'ils ne voulaient pas avouer que ses poèmes étaient descendus en eux: Baudelaire, Rimbaud, dont on ne pourra se dispenser d'étudier un jour tout ce qu'il doit à Nerval . . . Mallarmé.<sup>7</sup>

Par ailleurs, il faut souligner le fait, non sans importance dans nos preuves de filiation, que Nerval emprunte un mot qui caractérise la philosophie de Novalis: "supranaturalismus"<sup>8</sup> quand il présente ses poèmes des Chimères à Alexandre Dumas dans l'introduction aux Filles du Feu: "Et puisque vous avez eu l'imprudence de citer un des sonnets composés dans cet état de rêverie super-naturaliste, comme diraient les Allemands,

il faut que vous les entendiez tous . . ." (Oe.I,182)  
 Pour notre part, nous croyons que Nerval pensait ici à Novalis et quand il emploie "comme diraient les Allemands", c'est pour ne pas être explicite, comme d'habitude quand on approche de la "salle du trésor".

De même, si nous examinons certains thèmes de leur oeuvre, nous trouvons d'étranges correspondances: l'attrait de la mort, chez tous deux, est en rapport étroit avec le thème de la nuit. Chez Nerval, c'est la formule laconique: "la nuit du tombeau" de "El Desdichado" qui, en les unissant inextricablement, semble être un condensé des Hymnes à la Nuit de Novalis. Un commentaire de Novalis lui-même sur les Hymnes à la Nuit correspond aux commentaires faits par J. Dhaenens à propos de "El Desdichado":

Un traité sur la lumière auquel je travaille est presque terminé. La lumière y est traitée en tant que foyer central à partir duquel je me disperse dans toutes sortes de directions.<sup>9</sup>

Frédéric Hiebel relève ce passage dans une lettre écrite à Frédéric Schlegel à la Noël 1797 et remarque qu'il n'existe rien de Novalis sous le titre de "traité sur la lumière"; il ajoute que ceci ayant été écrit à l'époque des Hymnes à la Nuit, c'est bien de cette oeuvre dont il doit être question.<sup>10</sup> En effet, cette oeuvre traite essentiellement de la lumière, les Hymnes à la Nuit étant la transposition artistique des

expériences paranormales éprouvées à Grüningen en mai 1797, lors des visites au tombeau de Sophie, notamment celle du 13 mai ainsi décrite dans le Journal:

La tombe s'envola en poussière sous mon souffle, les siècles réduits à des minutes défilèrent devant moi--elle devint si proche à mes sens que je la crus sur le point de paraître à tout moment.<sup>11</sup>

Neuf jours plus tard, le 22 mai, il note la lumière qui se fait en lui: "Le monde se fait de plus en plus étranger et plus les choses à l'entour perdent de leur importance, plus la clarté se fait en moi et autour de moi."<sup>12</sup> Cette expérience de transfiguration lumineuse produite par la nuit du désespoir soudain fait ressortir la clarté métaphysique des étoiles.

Or, voici les commentaires de J. Dhaenens à propos de "El Desdichado": "le chemin vers une lumière qui n'est plus la lumière d'avant la descente aux Enfers, mais une lumière riche de l'expérience de la nuit."<sup>13</sup> Deux pages plus loin, il élabore:

la solution de Nerval porte le sceau de la nuit, c'est contre le jour artificiel des Dieux, contre la littérature fondée sur l'acceptation d'un modèle que se révolte le nouveau héros de la Connaissance. Il lutte pour une lumière nouvelle, fondée sur l'expérience nocturne.

Il faut ajouter que, dans la même lettre de Novalis à Frédéric Schlegel, toujours à propos de ce traité sur la lumière, il lui dit qu'il y trouverait beaucoup de théosophie et d'alchimie.<sup>14</sup> Or, après la crise de 1841,

on pourrait dire que l'on trouve aussi beaucoup de théosophie et d'alchimie dans l'oeuvre de Nerval, en commençant par les contes du Voyage en Orient. "Il y a dans la vie de Nerval une coupure, qui coïncide avec la première crise de folie: un littérateur parisien se change en visionnaire" nous dit Léon Cellier dans son Gérard de Nerval,<sup>15</sup> et à propos de cet ésotérisme de Nerval on aime à citer J. Böhme, Lavater et d'autres sans mentionner le fait que ces derniers firent l'objet d'une étude approfondie chez Novalis dans les dernières années de sa vie. C'est peut-être à travers Novalis et à cause de lui que Gérard s'y intéressa, d'autant plus que dans la Physiognomie de Lavater se trouvait un autoportrait de Raphaël qui ressemblait à Sophie.

Les plus belles créatures humaines ont dû lui ressembler. Un portrait de Raphaël dans la Physiognomie lui ressemble de la façon la plus frappante que j'aie jamais pu trouver.<sup>16</sup>

Raphaël était très beau et, d'après Lavater, le plus parfait des mortels: "Quand je veux me remplir d'admiration pour la perfection des oeuvres de Dieu, je n'ai qu'à me rappeler la forme de Raphaël."<sup>17</sup>

De plus, toujours à propos des Contes du Voyage en Orient, Léon Cellier ne peut s'empêcher de citer Novalis comme si c'était un réflexe naturel de sa part plutôt qu'une comparaison proprement dite:

avec l'Histoire du Calife Hakem et l'Histoire de la Reine du matin, chefs d'oeuvre authentiques, où il réalise avec une maîtrise incomparable ce qu'on voudrait appeler le Märchen à la française. "C'est dans le Märchen que je crois pouvoir exprimer le mieux mes dispositions intimes", avouait Novalis. Selon le poète allemand, ce jeu de l'imagination est "semblable à un rêve, sans lien logique."<sup>18</sup>

## 2. Le Voyage en Orient

Il convient de remarquer, à propos du Voyage en Orient, qu'il s'agit là bien davantage d'un "Roman de formation" (Bildungsroman), au même titre que Wilhelm Meister de Goethe ou Henri d'Ofterdingen de Novalis,<sup>19</sup> plutôt que d'un simple récit de voyage.

Nerval a entrepris un pèlerinage aux sources sous le déguisement d'un simple récit de voyage et peut-être l'a-t-il fait uniquement pour retracer les pas d'un autre "lui-même" qu'il avait cru reconnaître sous les traits d'"Henri"-Novalis.

D'après Michel Jeanneret dans La Lettre perdue, l'histoire du Calife Hakem est allégorique de celle de Nerval:

Voilà pourquoi le thème central de la légende pourrait bien tenir dans la question: Qui suis-je? En quête de soi, le Calife est sollicité par des indices contradictoires, des messages qu'il déchiffre avec peine . . . Comme dans Pandora et dans Aurélia, le sujet incertain tente de se constituer une identité en interrogeant les signes ambiants . . . ."20

Nous irions plus loin que Michel Jeanneret en

émittant l'opinion que Nerval avait peut-être cru se reconnaître dans ce personnage ou celui de Yousouf, le double d'Hakem. Or, Hakem était pour la secte des Druses, la réincarnation du Messie, "le vrai".

Rappelons ici que la théomanie est l'un des mots employés par les psychiatres quand ils essayèrent de diagnostiquer la folie toute particulière de Gérard.

Dans son voyage au Liban, Nerval tombe amoureux de Saléma, une jeune Druse qu'il désire épouser. Pour cela, il faut prouver qu'il appartient à la race des élus, c'est-à-dire que ses ancêtres avaient été inclus dans la secte des Druses avant que le livre ne soit fermé à jamais. Il n'a pas trop de mal à le faire, grâce à sa connaissance des Francs-maçons que Nerval dit héritiers des Templiers. En vérité, les connaissances de Nerval doivent être toutes livresques et fondées sur des ouvrages d'érudition. Toutefois, ce qui importe ici, c'est que la religion des Druses est essentiellement basée sur la croyance en la réincarnation. Or, par son syncrétisme religieux, cette religion correspond profondément aux croyances religieuses de Nerval, ou, devrions-nous plutôt dire, à l'unique croyance de Nerval qui est celle en l'immortalité de l'âme et en la palingénésie.

Nerval nous donne un exposé de cette religion dans les entretiens avec le cheik druze, père de Saléma,

Akkal, et dans le catéchisme des Druses au troisième appendice du Voyage en Orient. Il est fort intéressant de trouver le nom de Pythagore parmi les différentes manifestations du Seigneur sous forme humaine, Hakem étant le dernier et le dixième, paru au onzième siècle de notre ère. "Deus absconditus" par excellence, il se cache toujours derrière un autre personnage, prophète ou messie, qui, lui, ne sert que d'écran: "du temps de Moïse il se nomma Chaïb, et de celui de Jésus il s'appelait le Messie véritable et aussi Lazare; du temps de Mahomet, son nom était Salman-el-Farzi." (Oe. II, 685)

En d'autres mots, cela revient à dire que Moïse, Jésus et Mahomet étaient trois imposteurs ...

Or, dans les notes préparatoires à la deuxième partie d'Henri d'Ofterdingen nous trouvons, mentionné dans un même souffle, l'empereur Frédéric II et le livre "De Tribus Impostoribus":

Henri se rend à la cour de Frédéric. Il fait la connaissance personnelle de l'empereur. La cour doit faire une impression de grande dignité; une assemblée des meilleurs esprits, des plus grands et des plus merveilleux qui soient dans le monde entier y sont représentés; à leur centre se trouve l'empereur lui-même . . . Henri s'entretient avec l'empereur au sujet du gouvernement, de l'empire, propos obscurs sur l'Amérique et les Indes orientales. Les sentiments et la manière de penser d'un souverain. Empereur mystique. Le livre "De Tribus Impostoribus".<sup>21</sup>

Dans L'étrange Croisade de l'Empereur Frédéric II, Pierre Boulle nous apprend que Frédéric II avait été accusé d'avoir écrit le traité "De Tribus Impostoribus", livre mal famé entre tous. Rien d'étonnant à cela car les trois fondateurs des trois grandes religions du monde "civilisé" étant mis en question, aucune d'entre elles ne s'en réclama, si bien que ce livre avait fini par tomber dans l'oubli et même par passer pour légendaire. Le titre véritable et complet de ce traité en latin est: "De Tribus Mundi Impostoribus breve Compendium. De Moyse, Christo et Mahumete". Ce pamphlet avait été également attribué à Averroès parce que ce dernier avait découvert dans Aristote des raisons de mettre en doute l'existence d'un dieu créateur. La thèse était associée à un niveau exceptionnel de la pensée et faisait preuve d'une audace intellectuelle inouïe. Que l'on ait attribué ce livre à Frédéric II n'est donc pas étonnant quand on sait qu'il était un prince éclairé, précurseur de la Renaissance, de deux ou trois siècles en avance sur son époque; sa "passion pour toute connaissance nouvelle" était un trait essentiel de son caractère, nous disent les biographes. Hors du commun de par la naissance, il l'était encore bien davantage de par son esprit. Passionné de philosophie grecque et de civilisation

arabe dont il parlait les langues, à la fois mathématicien, linguiste, poète et naturaliste, nul doute que le surnom de "Stupor Mundi" qu'on lui avait donné ne se trouvât entièrement justifié.

Or, ce souverain avait captivé l'imagination de Novalis et il devait figurer de façon prominente dans la deuxième partie du roman où devait s'accomplir la destinée d'Henri d'Ofterdingen. Frédéric II était une réincarnation du roi Arthur de la légende et il assumerait le rôle du Souverain de l'Âge d'Or à venir, annoncé par Novalis. Ludwig Tieck signale à ce sujet que Novalis s'était très tôt enthousiasmé pour ce souverain remarquable après avoir lu l'excellente biographie du Major Funk parue en 1792. En juin 1799 d'ailleurs, Novalis devait faire un long séjour à Artern chez l'historien ami de von Thielmann qui était le beau-frère de Julie von Charpentier, sa fiancée. C'est là, en plein coeur de la Thuringe, au pied du Kyffhäuser, dans la bibliothèque du Major Funk qu'il consulta les manuscrits qui sont à l'origine de son Henri d'Ofterdingen.

C'est malheureusement dans la deuxième partie du roman intitulée "die Erfüllung" (l'Accomplissement) et restée inachevée que devait paraître le personnage de Frédéric II "empereur mystique" dont Renan écrivit en

1866:

L'idée dominante de ce grand homme fut la civilisation dans le sens le plus moderne de ce mot, je veux dire le développement noble et libéral de la nature humaine . . . .<sup>22</sup>

En effet, l'empire que Frédéric voulait établir devait aboutir à la paix universelle: "Toute son action, même ses guerres, sont de vastes constructions pour la paix."<sup>23</sup> déclare Marcel Brion, qui, plus loin, émet son opinion sur le "De Tribus Impostoribus":

Il était absurde de lui attribuer, comme l'ont fait ses ennemis, la composition du fameux traité "Des Trois Imposteurs", dont tout le Moyen Age parle à voix basse, avec horreur, traité blasphématoire car "ces trois imposteurs" sont Moïse, Jésus et Mahomet, traité que personne n'a lu, et qui d'ailleurs n'existe pas, ou dont il n'existe que le titre, assez saisissant en lui-même. C'est une erreur de psychologie que d'en accuser Frédéric; cet homme était plutôt convaincu de l'équivalence des trois religions et de leur égale excellence relative que de leur fausseté. Frédéric II pensait certainement que Moïse, Jésus et Mahomet avaient été trois hommes d'un génie exceptionnel et peut-être égal.<sup>24</sup>

Nous nous sommes permis de souligner le passage niant l'existence de ce traité à cause de son imprudence intellectuelle car ce livre qui "n'existe pas" et qui "fait partie de la légende" a bel et bien existé, selon Pierre Boule. Nul autre ne savait mieux cela que Novalis lui-même puisque le manuscrit se trouvait dans la bibliothèque familiale des Hardenberg.(!) C'est grâce à un vieux professeur de Heidelberg qui publia ses mémoires en 1848 que nous avons pu glaner cette

trouvaille.

Lorsque Novalis mentionnait le "De Tribus Impostoribus" à la suite de son "empereur mystique", il devait savoir exactement de quoi il parlait. Ce livre ne devait pas entrer en contradiction avec le syncrétisme religieux de Frédéric II, mais devait même peut-être le corroborer. Etant donné que la religion druse incorpore les trois doctrines dans ce qu'elles ont d'essentiellement semblable et "vrai" tout en refusant de reconnaître leurs trois fondateurs, il nous faut conclure que le "De Tribus Impostoribus" devait être l'oeuvre d'un croisé ou d'un templier entré en contact avec les Druses, si ce n'était le produit même de l'étrange croisade de Frédéric II, entreprise dans le but de poursuivre une enquête philosophique sur la nature de l'âme. Essentiellement préoccupé de l'immortalité de l'âme, il avait dû être fasciné par la doctrine des Druses dont c'est la seule croyance fondamentale, d'après Nerval.

Mais ne nous égarons pas à la suite de Frédéric II dans sa fascinante croisade que nous traitons plus en détail dans un autre chapitre; revenons à notre vieux professeur de Heidelberg, ancien condisciple et ami de Novalis à l'université de Iena où ils avaient étudié ensemble la philosophie et l'histoire des Croisades enseignée par Frédéric Schiller. Nous citons le passage

de cette autobiographie qui relate les événements du séjour à Iena (1790-91):

Le séjour à Iena (à partir de l'automne 1790) fut pour moi particulièrement fructueux et stimulant, surtout grâce à la connaissance d'étudiants capables parmi lesquels figurait Hardenberg-Novalis, accompagné du philosophe C.C.E. Schmid,<sup>25</sup> quelque peu sarcastique quoique, au fond, très brave homme, qui par la suite, en route pour Giessen, fit une partie du voyage avec nous jusqu'à Marburg . . . Schmid, toujours la même année à Giessen, dut subir un désagrément qu'il s'était pourtant lui-même attiré. Dans la bibliothèque familiale de son élève Hardenberg (Novalis), parmi une foule de vieux livres . . . se trouvait aussi un manuscrit du traité mal famé "De Tribus Impostoribus". Schmid, l'ayant reçu en cadeau de v. Hardenberg, le fit imprimer à Giessen, en 1792, sous le nom fictif de Berolini. L'affaire cependant bientôt s'ébruita et Schmid, appelé à comparaître devant le Fisc de l'Empire, eut à subir plusieurs interrogatoires.<sup>26</sup>

Nous n'avons toujours pas nommé cet ancien condisciple de Novalis qui nous a fourni une preuve non controversable du lien Nerval-Novalis. Ce personnage n'est autre que Frédéric Creuzer (1771-1858), l'auteur de Symbolik und Mythologie der alten Völker (1810-1812) qui parut adaptée en français par Guigniault, sous le titre: Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques (10 volumes, 1825-1841).

Or, au cours de ses entretiens avec l'akkal druse (en vue d'une conversion ou plutôt d'une "réintégration" éventuelle) en pleine discussion sur la réincarnation, Nerval s'écrie: "On n'étonne pas facilement un garçon

qui a fait sa philosophie en Allemagne et qui a lu dans le texte original la Symbolique de Kreutzer. Je concédai volontiers au digne akkal sa doctrine de transmigration. . . ." (Oe.II,431)

Comme d'habitude, le nom propre est écorché. Nerval l'a écrit comme celui du violoniste alors célèbre; cela n'est peut-être pas intentionnellement pour brouiller les pistes mais tout simplement parce que les deux noms se prononcent exactement de même en allemand et que Nerval a très souvent écorché les noms propres (Lizst pour Liszt par exemple). Ce qui nous intéresse ici, cependant, c'est qu'il mentionne Creuzer, ancien condisciple de Novalis, mais surtout qu'il lance cette remarque non pas en tant que Nerval mais en tant que son "alter ego" Novalis qui, lui seul, pouvait dire qu'il avait "fait sa philosophie" à Iena en même temps que Creuzer et quand Nerval dit qu'il a lu la Symbo-lique "dans le texte original", c'est une façon cryptique de dire qu'il en connaissait l'auteur personnellement car il est fort peu probable que Nerval ait lu toute cette oeuvre volumineuse en allemand quand on pouvait plus facilement le faire en français.

Nous pensons à juste titre avoir trouvé ici une allusion directe à Novalis. Nous dirions même qu'il s'agit d'un phénomène d'identification totale avec son

"alter ego", d'autant plus qu'on trouve cela en pleine discussion sur la réincarnation et que, en outre, Saléma est une transposition française du nom de l'Orientale "Zulima", l'un des avatars de Sophie-Mathilde. En d'autres termes, en voulant épouser Saléma, il veut s'unir à une autre incarnation d'Aurélia ou de la Reine du Ciel, l'âme mythique à l'origine de toutes ses incarnations simultanées et successives.

## NOTES

<sup>1</sup> Marie-Jeanne Durry, Gérard de Nerval et le mythe (Paris: Flammarion, 1956), p. 168.

<sup>2</sup> Friedrich Hiebel, Novalis (Bern und München: Francke, 1972), p. 41.

<sup>3</sup> Durry, Ibid., p. 61.

<sup>4</sup> Max Kommerell, "Novalis: Hymnen an die Nacht" In: Novalis Beiträge zu Werk und Persönlichkeit Fr. von Hardenbergs (Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1970), p. 174. La traduction est de nous.

<sup>5</sup> Novalis, Gesammelte Werke. Letzte Fragmente, 1799-1800 (Gütersloh: Sigbert Mohn, 1967), p. 466. Le fragment numéro 413 a paru dans les éditions de Schlegel et de Tieck. La traduction est la nôtre comme c'est toujours le cas à moins d'indication contraire. Voici l'original: "Erzählungen, ohne Zusammenhang, jedoch mit Assoziation, wie Träume, Gedichte--bloss wohlklingend and voll schöner Worte--aber auch ohne allen Sinn und Zusammenhang höchstens einzelne Strophen verständlich. Sie müssen wie lauter Bruchstücke aus den verschiedenartigsten Dingen (sein). Höchstens kann wahre Poesie einen allegorischen Sinn im grossen haben und eine indirekte Wirkung wie Musik etc. ... tun."

<sup>6</sup> Gesammelte Werke, Ibid., p. 448: "Wahnsinn und Bezauberung haben viel Ähnlichkeit. Ein Zauberer ist ein Künstler des Wahnsinns."

<sup>7</sup> Durry, Op.cit., pp. 22-23.

<sup>8</sup> Le terme "Supranaturalismus" est utilisé pour dénommer une théorie philosophique et théologique qui fait peu de cas de la raison et de ses pouvoirs pour surenchérir ceux de l'imagination et du cœur.

<sup>9</sup> N.S. IV, p. 242: "Zu einem Traktat vom Licht ist vieles fertig. Das Licht wird nur der Mittelpunkt, von dem aus ich mich in mancherlei Richtungen zerstreue."

<sup>10</sup> Cité par Friedrich Hiebel dans son Novalis, Op.cit., p. 72.

- <sup>11</sup> N.S. IV, p.36: "Das Grab blies ich wie Staub, vor mir hin Jahrhunderte waren wie Momente - ihre Nähe war fühlbar ich glaubte sie solle immer vortreten."
- <sup>12</sup> N.S. IV, 41: "Die Welt wird immer fremder, die Dinge um mich her immer gleichgültiger. Desto heller wird es jetzt um mich und in mir."
- <sup>13</sup> J. Dhaenens, Le Destin d'Orphée, Op.cit., p. 89.
- <sup>14</sup> "Du würdest viel Theosophie und Alchimie finden." Cité par Hiebel, Op.cit., p. 72.
- <sup>15</sup> G. de Nerval, Op.cit., p. 204.
- <sup>16</sup> "Die schönsten Menschen müssen ihr ähnlich gewesen seyn. Ein Bild von Raphaël in der Physiognomik hat die treffendste Aehnlichkeit von ihr die ich noch fand" N.S. IV, 222 (lettre à Karl Woltmann du 14 avril 1797).
- <sup>17</sup> Jean Gaspard Lavater, Essai sur la physiognomonie (La Haye: 1781), tome II, p. 320.
- <sup>18</sup> Cellier, Op.cit., p. 214.
- <sup>19</sup> Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister, "Bildungsroman" de Goethe (paru en 1796) avait été le livre de chevet de Novalis et inspiré en partie Henri d'Ofterdingen, conçu à contrepied du précédent pour en critiquer le prosaïsme. Or, Le Voyage en Orient suit la même voie qui mène du récit réaliste de Goethe au supernaturalisme de Novalis. Rappelons la remarque de G.Rouger à propos du Voyage en Orient: "Le livre commence à la façon d'un récit de Sterne ou de Dumas, au tintement joyeux des grelots d'une diligence, et se clôt sur des visions supernaturalistes." (Cité par Cellier, Op.cit., p. 214.
- <sup>20</sup> Michel Jeanneret, La Lettre perdue (Paris: Flammarion, 1978), p. 128.
- <sup>21</sup> N.S. I, 366: "Heinrich begiebt sich an den Hof Friedrichs, er lernt den Kaiser persönlich kennen. Der Hof sollte eine sehr würdige Erscheinung machen, die

Darstellung der besten, grössten und wunderbarsten Menschen aus der ganzen Welt versammelt, deren Mittelpunkt der Kaiser selbst ist. . . . Heinrich spricht mit dem Kaiser über Regierung, über Kaisertum, dunkle Reden von Amerika und Ost. Indien. Die Gesinnungen eines Fürsten. Mystischer Kaiser. Das Buch "De Tribus Impositoribus."

22 Marcel Brion, Frédéric II de Hohenstaufen (Paris: Taillandier, 1948), p. 158.

23 Ibid., p. 160.

24 Ibid., p. 163.

25 Carl Christian Erhard Schmid fut chargé par deux fois de l'éducation de Novalis; d'abord en 1782 où il le prit en charge lors du premier séjour chez l'oncle de Novalis à Luklum, puis lors des études à Iena où le père de Novalis le chargea de diriger son fils. Membre du consistoire à Iena, chargé de cours à l'université de Marburg, l'incident ici relaté eut pour conséquence désagréable la suspension de ses fonctions pour trois mois.

26 C'est notre traduction de: Fr. Creuzer, "Aus dem Leben eines alten Professors", Deutsche Schriften, 5. Abt., I. Band (Leipzig-Darmstadt, 1848) S. 18 ff.

## Chapitre 4

Défriche la terre et déchiffre ses mystères

"Défriche la terre et  
déchiffre ses mystères"

Dans un passage de la Préface de Nerval aux Poètes du XVIème siècle parus en 1830, nous trouvons ce qui pourrait presque passer pour une paraphrase de la pensée de Novalis mise en exergue à son premier recueil de pensées intitulé Blütenstaub (que certains traduisent "Pollen" et d'autres "Poussière d'étamines", comme nous le préférons personnellement); "Amis, la terre est pauvre, aussi nous faut-il l'ensemencer pour obtenir du moins quelques récoltes."<sup>1</sup>

Ce premier recueil des pensées de Novalis contient les germes de sa philosophie et de son art et c'est aussi la première fois que Friedrich von Hardenberg signe son oeuvre de son nom de plume, Novalis, dont nous allons explorer plus loin l'étroit rapport avec l'idée contenue dans l'exergue ci-dessus.

Et voici le passage de Nerval qui contient, dans son essence, la même idée: "Mais il ne suffit pas que tout soit découvert; dans ce cas même, il faut cultiver, il faut perfectionner ce qui est resté inculte ou imparfait."<sup>2</sup>

Dès le départ donc, nos deux poètes avaient dressé le même programme à leur carrière poétique qui pourrait succinctement et poétiquement se formuler ainsi:

"Défriche la terre et déchiffre ses mystères."

Jean-Pierre Richard souligne cette caractéristique nervalienne dans Poésie et Profondeur: "Point de passion chez lui plus essentielle que celle qui le pousse à traverser écrans et trames, à marcher vers la profondeur défendue, à dévoiler l'être."<sup>3</sup> Commentaire qui peut tout aussi aisément s'appliquer à Novalis.

Dans le cas du passage de la préface aux Poètes du XVIème siècle, le rapprochement avec Novalis s'impose d'autant plus qu'il est suivi d'une longue citation de Frédéric Schlegel extraite de la traduction par William Duckett de son Histoire de la Littérature ancienne et moderne.<sup>4</sup> Nerval cite Schlegel une deuxième fois dans la même préface, quelques pages plus loin; cela prouve sans doute que Nerval venait de lire le livre de Schlegel qui avait dû produire une forte impression.

Or, Frédéric non seulement était le grand ami de Novalis mais aussi son éditeur (en collaboration avec Ludwig Tieck) et admirateur. Du reste, il fait l'éloge de Novalis au cours de cette Histoire littéraire, ce qui met en évidence le fait que Nerval avait pris connaissance de l'oeuvre de Novalis dès 1829.

Rappelons maintenant que cette préface contenant le même programme poétique que celui de Novalis parut en 1830 et que Gérard adopta son pseudonyme de Nerval, peu après, en 1831. Ce nom de Nerval qui désigne une

terre en friche appartenant à sa famille nous frappe par la similarité des consonances avec celui de Novalis. Or, une étude généalogique de Hardenberg<sup>5</sup> nous apprend que Friedrich avait adopté ce vieux nom d'une branche éteinte de sa famille précisément parce qu'il voulait dire "terres en friche" en latin; de plus, il faut ajouter que ce vieux nom de famille était plus précisément "de Novali" forme encore plus étrangement réminiscente du pseudonyme de Nerval. Nous savons d'autre part que Nerval avait dénommé sa terre ancestrale le "Nervalis campus"<sup>6</sup>. N'oublions pas non plus que Nerval "vit dans un univers de signes. Les noms propres jouissent pour lui d'un singulier prestige et la communauté ou la ressemblance de noms prend à ses yeux une valeur de preuve."<sup>7</sup>

Friedrich von Hardenberg avait adopté son pseudonyme parce qu'il était en accord avec son programme poétique qui était de cultiver ce qui était inculte: "weil er Brachland beackern wollte."<sup>8</sup> (parce qu'il voulait cultiver les terres en friche).

Nous pensons que Gérard adopta son pseudonyme pour les mêmes raisons. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse ici de simple coïncidence. A l'appui, nous avons la généalogie "fantastique" de Gérard qu'il fait remonter à des chevaliers allemands du 12ème siècle. Or, il s'agit là de la véritable généalogie de Hardenberg dont

les ancêtres remontent réellement à des chevaliers allemands du douzième siècle. La famille von Hardenberg remonte directement jusqu'à Didericus (Dietrich) de Hardenberg qui est mentionné pour la première fois dans une vieille chronique de Frédéric Ier datant de 1174 et une deuxième fois en 1220 à l'époque de Frédéric II. La famille compte du reste d'autres chevaliers de cette époque des Hohenstaufen parmi ses ancêtres: von Rosdorf, von Hanstein et zu Eltz entre autres. Le vieux château-fort des Hardenberg dont il ne reste plus que des ruines se trouvait sur la rive gauche du Rhin, non loin de Worms et de la route des Niebelungen. Didier (Didericus) de Hardenberg, héros légendaire de la chronique servit probablement de modèle à l'auteur anonyme de la légende des Niebelungen car il aurait, tout comme Siegfried, combattu un dragon. Un autre lien avec cette légende est le fait que le nom de Nibelung fut souvent porté par les Hardenberg et que certains membres de la famille adoptèrent le dragon pour leur blason.<sup>9</sup>

Il semble que Nerval se soit totalement identifié à Novalis au point d'imiter sa généalogie et d'adopter d'autres attributs; tel le dragon qui apparaît dans les Chimères ou bien son intérêt pour les Niebelungen et les bords du Rhin comme pour les Hohenstaufen, ces empereurs fabuleux que servaient les Hardenberg. Nerval

même s'assimila tellement à son "double" qu'il finit par devenir Novalis au point de dire qu'il rentrait chez lui quand il passait le Rhin. Lors de son dernier voyage pendant l'été 1854, il finit par se renier lui-même quand il écrivit au docteur Blanche ces paroles énigmatiques: "de l'autre bord du Rhin, je renie le sycophante qui m'avait pris mon nom et peut-être mon visage" (Oe.I,1882)

En retrouvant sa patrie perdue (dans l'espace comme dans le temps) le poète (Novalis) reprend des forces et renie le pâle fantôme (Nerval) qu'il était devenu. Le mot "sycophante" est pris dans le sens de mime (acteur qui imite) comme dans l'article sur "le Boulevard du Temple" où Gérard qualifie de sycophante l'acteur qui se moque de Napoléon en le mimant.<sup>10</sup> Il peut même avoir le sens de "trompeur" que lui donne La Fontaine dans la fable "Le Loup devenu berger".<sup>11</sup>

Nerval-Novalis méprise Nerval-Labrunie, ce pâle imitateur qui lui avait pris son nom et peut-être son visage. A propos de cette ressemblance physique, le "peut-être" suggère que Nerval n'est pas tout à fait sûr de ressembler à Novalis, mais qu'il avait dû, comme nous, relever des similarités dans les traits. Le portrait de Novalis que nous connaissons n'a paru qu'en 1846 avec la publication du troisième tome des Oeuvres

de Novalis et dans sa Préface, Tieck nous dit qu'il s'agissait d'un vieux portrait trouvé parmi des meubles oubliés dans un château et qu'il avait tout de suite reconnu son ami, quoique représenté vers l'âge de 16 ou 17 ans alors qu'il ne l'avait rencontré que onze ou douze ans plus tard; nous ne sommes pas en mesure de comparer Novalis adolescent au Nerval du même âge, ce que Nerval seul pouvait faire; toutefois, nous pouvons nous rapporter au profil en relief du Nerval "jeune France" sur le médaillon de Jean Duseigneur. Or, celui-ci nous frappe par sa ressemblance au Novalis tel qu'il est décrit dans la préface de Tieck à la troisième édition des Oeuvres parue en 1815:

Le contour et l'expression de son visage rappelaient fort ceux de St Jean l'Évangéliste, tel qu'il est représenté par A. Dürer sur le grand tableau magnifique préservé à Nuremberg et à Munich. 12

Il s'agit là du Novalis des deux dernières années de sa vie dont Frédéric Schlegel, dans une lettre à Schleiermacher écrite de Dresden vers la mi-juillet 1798, dit qu'il avait l'air d'un visionnaire. Il y décrit un Novalis métamorphosé dont la figure s'est allongée et qui est en train de se dématérialiser (N.S.IV,619). On ne peut s'empêcher de remarquer entre autres le front haut et les cheveux blonds arrangés de la même manière. Or, nous pensons que la vérification avec l'original était peut-être une des raisons



Reproductions-portraits

Saint Jean l'Evangéliste  
par  
Albrecht Dürer

en haut: Friedrich von Har-  
denberg (Novalis)  
portrait de jeunesse.  
en bas: Gérard de Nerval  
à 23 ans. Médailon  
de Jehan Duseigneur.

de son passage à Munich d'abord, puis à Nuremberg d'où il écrit à son père le 21 juin 1854: "Nuremberg est une ville charmante . . . c'est plein de monuments, d'églises et de maisons célèbres. C'est la maison d'Albert Dürer, dont on voit partout les portraits et les vues." (Oe.I,1093)

Ce n'est pas la première fois que se manifeste l'intérêt de Nerval pour A. Dürer; son nom est mentionné à plusieurs reprises, notamment son Ange de la Mélancolie qui figure dans le Voyage en Orient, puis dans Aurélia. Or, l'intérêt de Novalis pour Dürer n'était pas moindre. Le livre des gravures d'A. Dürer faisait partie de sa collection de livres. (N.S.IV,688) Il nous est permis de penser que Nerval avait pris connaissance de ces faits et que son intérêt pour Dürer et Nuremberg en découlait. Nous avons relevé dans le Voyage en Orient un passage qui confirme notre opinion. En passant au large de Pathmos, la petite île des Sporades où St Jean l'Évangéliste fut banni et écrivit l'Apocalypse, Nerval ne peut s'empêcher de le mentionner:

Je ne puis assez m'étonner des teintes roses qui revêtent le soir et le matin les hautes roches et les montagnes. C'est ainsi qu'hier j'avais vu Pathmos, l'île de St Jean, inondée de ces doux rayons. Voilà pourquoi, peut-être, l'Apocalypse a parfois des descriptions si attrayantes . . . le jour et la nuit l'apôtre rêvait de monstres, de destruction et de guerres; le soir et le matin, il annonçait sous des couleurs riantes les mer-

veilles du règne futur du Christ et de la nouvelle Jérusalem, étincelante de clartés. (Oe.II,440)

Pourquoi, de tous les souvenirs antiques qu'il aurait pu évoquer en remontant la côte de l'ancienne Ionie, de Beyrouth à Constantinople, mentionne-t-il seulement avec un petit commentaire, Hippocrate en longeant l'île de Cos et les noms de Troie et d'Homère sans commentaire, tout en consacrant deux paragraphes lyriques au souvenir de St Jean l'Évangéliste?

A notre avis, c'est à cet autre "lui" qu'il pensait, au prophète de l'âge d'or qu'était Novalis et qui avait été déclaré prophète, ou plus exactement "symprophète" de la "synconstruction" par le groupe d'amis de Dresde dont Frédéric Schlegel était le représentant.<sup>13</sup>

Par ailleurs, peut-être Nerval évoquait-il un fragment du journal de Novalis écrit en août 1797: "Le crépuscule est toujours l'heure de la mélancolie comme l'aurore est celle de l'attente pleine de joie."<sup>14</sup>

Ce qui est encore bien plus significatif pour nous, c'est que Novalis lui-même semble s'être comparé au prophète St Jean. Parmi les fragments écrits la dernière année se trouve un passage particulièrement étonnant qui est intitulé "Jo." (abrégé de "Johannes" en allemand) où Novalis fait parler St Jean à la première personne comme si c'était lui-même qui se

rappellerait quelque chose de personnellement vu et vécu:

"C'est alors que le ciel s'ouvre devant moi et l'esprit de Dieu descend sur moi.  
Le baptême.  
La vision." 15

Frédéric Hiebel cite le passage puis émet l'opinion que Novalis avait dû s'identifier à St Jean Baptiste. Certes, le baptême, l'Esprit Saint et la Vision semblent nettement y faire allusion.

Toutefois, dans l'esprit de Nerval, peu importe de quel Saint Jean il s'agit, puisque tous deux ont été prophètes, très proches de Jésus-Christ, l'un ayant été son cousin, l'autre son disciple favori et, de plus, le seul qui l'ait accompagné à son dernier supplice. C'est ainsi que Nerval, s'étant totalement identifié à son autre "lui", termine son pèlerinage aux sources par la chevauchée fantastique de la conclusion d'Aurélia, dans les Mémoires:

O Mort, où est ta victoire, puisque le Messie vainqueur chevauchait entre nous deux? . . .  
Quand sa houssine légère toucha la porte de nacre de la Jérusalem nouvelle, nous fûmes tous les trois inondés de lumière. C'est alors que je suis descendu parmi les hommes pour leur annoncer l'heureuse nouvelle. (Oe.I,414)

St Jean-Novalis-Nerval descend "parmi les hommes pour leur annoncer l'heureuse nouvelle": c'est là une définition de la fonction du prophète.

Quelle est cette heureuse nouvelle? Il s'agit de la nouvelle Bible que Novalis préparait, l'oeuvre du "symprophète" de la "synconstruction". Il ne s'agit pas tant d'une nouvelle religion que d'une synthèse philosophique de toutes les religions, un syncrétisme qui va abolir le dualisme d'une fausse antinomie. Nous allons explorer cela dans un chapitre ultérieur en même temps que les idées religieuses et philosophiques de nos deux poètes-prophètes.

Que Nerval se soit identifié à St Jean l'Évangéliste semble confirmé par l'étrange confiance faite à Madame Alexandre Dumas dans une lettre écrite le 9 novembre 1841, donc peu de temps après la première crise de folie: "la science a le droit d'escamoter ou de réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse dont je me flattais d'être l'un!" (Oe.I,866) De même, dans Aurélia, quand il déclare: "Mon rôle me semblait être de rétablir l'harmonie universelle par art cabalistique et de chercher une solution en évoquant les forces occultes des diverses religions." (Oe.I,406), il semble avoir voulu décrire le projet du "symprophète" de la "synconstruction".

Dans le Voyage en Orient, nous avons déjà vu figurer St Jean au large des Sporades, mais nous le retrouvons dans le catéchisme des Druses, appendice au

voyage, de façon tout à fait inopinée. Le nom est inséré dans une liste de prophètes druses donnée comme réponse à la question:

-Qu'est-ce que Doumassa?  
 -R. C'est Adam le premier; c'est Arkhnourh; c'est Hermès; c'est Edris; Jean; Esmail, fils de Mahomet-el-Taïmi; et au siècle de Mahomet, fils d'Abdallah, il s'appelait Elmokdad. (Oe.II,687)

Deux questions plus loin, on le retrouve mentionné encore une fois:

"D. Qu'est-ce que les pieds de la sagesse?  
 R. Ce sont les trois prédicateurs.  
 D. Qui sont-ils?  
 R. Jean, Marc et Mathieu." (Oe.II,687)

L'encyclopédie catholique fournit des détails intéressants sur St Jean l'Evangeliste. Avec son frère St Jacques, les deux fils de Zébédée étaient appelés "fils de la foudre" par Jésus à cause de leur facilité à s'enflammer (donc dignes fils du feu comme Adorinam et Nerval!). D'après certains, il aurait été le disciple de St Jean Baptiste avant de rencontrer Jésus dans la vallée du Jourdain; il aurait donc été présent au baptême de Jésus. Ce qui nous frappe surtout, c'est l'aigle, symbole iconographique de St Jean l'Evangeliste; aigle qui paraît dans le sonnet "Horus" et avant cela, sous sa première forme, dans le sonnet des Autres Chimères, "A Louise d'Or., Reine": "L'aigle a déjà passé: Napoléon m'appelle"

(Oe.I,43). Dans le Sonnet "A Hélène de Mecklembourg", c'est "un aiglon tout faible" qui "rapporte la foudre à son père Caesar" (Oe.I,41).

L'aigle serait Novalis qui, lui, est passé avant Napoléon et l'aiglon tout faible, Nerval, pâle imitation du premier, qui pourtant "rapporte la foudre".

Le rapprochement avec Novalis semble s'imposer d'autant plus que l'aigle et la foudre paraissent dans des sonnets dédiés à des princesses saxonnes, avatars de Sophie-Aurélia, comme nous l'avons déjà mentionné.

## NOTES

- <sup>1</sup> "Freunde, der Boden ist arm, wir müssen reichlichen Samen ausstreuen dass uns doch nur mässige Ernten gedeihen" N.S. II, 413.
- <sup>2</sup> Gérard de Nerval, Oeuvres complémentaires, Tome I, La Vie des Lettres (Paris: Minard, 1959), p. 291.
- <sup>3</sup> J.P. Richard, Poésie et profondeur (Paris: Seuil, 1955), p. 21.
- <sup>4</sup> Plus exactement, la citation se trouve aux pages 247-8 du chapitre XIV dans le deuxième tome, paru en 1829, donc un an plus tôt.
- <sup>5</sup> Richard Samuel, "Ahnentafel des Dichters", In: Novalis Beiträge, Schulz ed. (Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1970).
- <sup>6</sup> Aristide Marie, Gérard de Nerval (Paris: Hachette, 1914), p. 66.
- <sup>7</sup> Léon Cellier, Gérard de Nerval (Paris: Hatier, 1956), p. 177.
- <sup>8</sup> Richard Samuel, Op.cit., p. 113.
- <sup>9</sup> Le nom de "Nibelung" fut plus précisément porté sous sa forme archaïque de "Nivelungh" d'après Siebmacher's Waffenbuch II. Geschichte der Heraldik II, 2, p. 140.
- <sup>10</sup> Oeuvres complémentaires, tome VIII, pp. 75-76.
- <sup>11</sup> Fable III, Livre III:  
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,  
Guillot le sycophante approche doucement.  
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette  
Dormait alors profondément.
- <sup>12</sup> N.S. IV, p. 558. C'est notre traduction.

13 Lettre écrite à Schleiermacher de Iena le 3 juillet 1798: "Um aber doch etwas zu thun, haben wir Hardenberg zum Sympropheten citiert." (N.S. IV, 619-620)

14 "Die Abenddämmerung ist immer eine wehmütige, wie die Morgendämmerung eine freudige Erwartungsvolle Stunde." (N.S.IV, 50)

15 Cité par Friedrich Hiebel, Novalis (Bern und München: Francke, 1972), pp. 206-207. C'est notre traduction.

Chapitre 5

Idées philosophiques et religieuses

"Die Liebe ist der Endzweck  
der Weltgeschichte." (L'Amour  
est le but final de l'histoire  
mondiale.)  
Novalis. Gesammelte Werke.  
p. 500.

Quand on parle des croyances religieuses de Nerval, nul ne conteste le fait que le "syncrétisme religieux" est devenu la formule consacrée à leur égard. A ce propos, il convient de citer le mot de Nerval lui-même, rapporté par Théophile Gautier, l'un des plus authentiques témoins de sa vie car le plus intime et le plus vieux de ses amis. A un interlocuteur qui lui reprochait de n'avoir aucune religion, Nerval avait répondu en le toisant dédaigneusement: "Moi, pas de religion!- j'en ai dix-sept au moins!" Théophile conclue: "Une pareille profession de foi termina la discussion. Personne dans l'assemblée ne pouvait déployer un tel luxe de croyance."<sup>1</sup>

Or, il convient d'employer la même formule au sujet des croyances de Novalis. Dans la préface à la cinquième édition de ses oeuvres, celle de 1837, Ludwig Tieck, à propos de son ami défunt depuis un tiers de siècle, déclare qu'il n'avait voulu appartenir à aucune secte ni à aucun parti et qu'il aimait se prévaloir du mot de Schiller quand on lui posait la question sur ses croyances: "Quelle est ma religion! Aucune de celles

que tu me nommes! -Et pourquoi aucune? Par religion."<sup>2</sup>

En somme, cela revient à dire que sa religion était de n'en professer aucune car le fait même d'en professer une excluait les autres. Son esprit de religion était par dessus tout un esprit de synthèse religieuse ou bien une philosophie de la religion où le paganisme s'allie au christianisme. Novalis travaillait à la fin de sa vie à un projet de bible scientifique. Dans ses fragments philosophiques, il avait exprimé l'idée que la bible n'était pas un livre fermé avec un point final auquel il ne fallait rien ajouter. Son projet était de fonder un nouveau christianisme qui devait comprendre, d'un côté, le "noyau" du christianisme et, de l'autre, la divinité des Anciens. Par "noyau" il faut entendre ce qu'il y a d'essentiel dans le message de Jésus-Christ. Un fragment l'expose mieux que tout autre:

Le coeur est la clé du monde et de la vie. Nous vivons cette vie dans un état d'abandon pour aimer autrui et nous engager envers lui . . . C'est pourquoi Jésus-Christ de ce point de vue-là est véritablement la clé du monde. 3

Ce même projet est esquissé dans le journal tenu par Novalis après la mort de Sophie où il exprime la révélation de l'expérience mystique sur le tombeau de la Bien-Aimée par la formule elliptique: "Xstus und Sophie." (N.S.IV,48) Sophie est en italiques dans le texte, donc souligné par Novalis pour le double sens de

ce nom dans son esprit. Sophie, c'est la philosophie, la sagesse antique, c'est aussi la révélation de l'éternité et de la réincarnation qu'il a éprouvée à travers sa fiancée.

Xstus, c'est l'amour. Sauveur du monde, l'amour d'autrui dans son sens le plus spirituel. Sophie, c'est l'amour de l'autre "dans le sexe" ou "dans la race", donc "Xstus und Sophie" peut aussi représenter la réalité humaine indissolublement unie dans l'esprit et dans la matière.

Or, nous croyons trouver une allusion directe à cette bible scientifique ou à ce nouvel Evangile dans "Isis", un des récits des Filles du Feu:

Le christianisme primitif a invoqué la parole des sibylles et n'a point repoussé le témoignage des derniers oracles de Delphes. Une évolution nouvelle des dogmes pourrait faire concorder sur certains points les témoignages religieux des divers temps.  
(Oe.I,326)

Nous avons souligné certaines parties ainsi que le mot "primitif" dans le texte de Nerval, à cause de son importance. Dans l'esprit de nos deux poètes, les mots de "Christ", "chrétien", et de "christianisme" doivent toujours être compris dans leur sens "héroïque" le plus noble qu'il soit, c'est-à-dire avant que le mot ne fût utilisé pour cacher toutes sortes d'ignominies et de crimes.

Ce que nous trouvons également très intéressant,

c'est que, pour représenter son nouvel Evangile, Novalis a utilisé une analogie qui nous fait penser à un passage d'Aurélia: l'apothéose de ce monde meilleur à venir est représenté par un ange gigantesque flottant dans l'espace et dans le temps, soutenu par deux ailes maîtresses dont l'une est l'Amour-Sauveur du monde (Xstus) et l'autre la Sagesse des croyances antiques (Sophia).<sup>4</sup>

Dans Aurélia, l'ange du rêve de Nerval qui précède la crise de 1841 est "un être d'une grandeur démesurée", "coloré de teintes vermeilles" pour symboliser l'Age d'Or et dont "les ailes brillaient de mille reflets changeants. Vêtu d'une robe longue à plis antiques, il ressemblait à l'Ange de la Mélancolie d'Albrecht Dürer." (Oe.I,366) Cette ressemblance à l'Ange de la Mélancolie est significative, non seulement parce que Novalis admirait l'oeuvre de Dürer (le livre de ses gravures figurait dans l'inventaire de sa bibliothèque) mais aussi parce que Dürer y fait briller un soleil noir, symbole ésotérique qui figure aussi chez Novalis dans les notes préparatoires au conte de Klingsohr: "Das Land der Parzen - die "dunkle" schwarze Sonne." (N.S.I,338) (Chez les Parques - le "sombre" soleil noir.) Comme dans le plus célèbre sonnet des Chimères où brille "le Soleil noir de la Mélancolie." (Oe.I,33) De même, nous retrouvons des résonances novaliennes dans "Delfica":

Ils reviendront ces dieux que tu pleures toujours!  
 Le temps va ramener l'ordre des anciens jours;  
 La terre a tressailli d'un souffle prophétique.  
 (Oe.I,35)

A notre avis, Nerval s'adresse ici à son autre lui-même, au prophète qui a annoncé le retour des anciens jours: "die Herstellung des Altertums"<sup>5</sup> pour employer les mots de Novalis. Nous croyons aussi pouvoir dire que la fascination exercée par l'Hypnērotomachie sur Nerval est due à l'alliance du paganisme et du christianisme envisagée par Novalis. La définition de Polyphile et de Polia "païens par le génie, chrétiens par le coeur" (Oe.II,71) convient tout aussi bien à Novalis qu'à Nerval. Marie-Jeanne Durry souligne cet intérêt de Nerval pour cette synthèse à propos de l'histoire de Polyphile: "Ce qui le frappe est l'alliance du paganisme et du christianisme."<sup>6</sup>

D'après Novalis, le vrai poète est à la fois prêtre, voyant et prophète. L'âge d'Or envisagé par Novalis est en étroit rapport apocalyptique avec le retour de Jésus-Christ. L'âge d'Or est conçu "messianiquement" dans une conscience poétique qui comprendrait la foi, la recherche de la vérité, la prêtrise et la voyance. C'est dans la conscience et l'âme humaine que l'âge d'Or sera éprouvé quand les hommes auront appris à déchiffrer les mystères de la nature et des mythes antiques, puis reconnu dans les profondeurs de la conscience les vérités éternelles.

Ces poètes-prêtres sont appelés "Tiefgelehrten", c'est-à-dire en français des "Savants des profondeurs". Il est évident ici que Carl Jung et son "inconscient collectif" nous viennent à l'esprit.

Or, nous croyons que Nerval, ayant cru hériter de la mission novalienne<sup>7</sup>, avait voulu la poursuivre et l'annoncer car, dans Aurélia, au premier chapitre de la deuxième partie, nous relevons ce paragraphe:

Peut-être touchons-nous à l'époque prédite où la science, ayant accompli son cercle entier de synthèse et d'analyse, de croyance et de négation, pourra s'épurer elle-même et faire jaillir du désordre et des ruines la cité merveilleuse de l'avenir. (Oe.I,390)

Cette époque merveilleuse qui doit voir l'union de la science et de la religion, c'est exactement ce que Novalis avait prédit (nous soulignons le mot dans le texte). Ici de nouveau, il nous semble que Nerval a voulu faire allusion au projet conçu par Novalis dans les dernières années de sa vie, resté sous forme de fragments intitulés "das allgemeine Brouillon", déjà présenté plus haut sous le nom de "bible scientifique" et annoncé par Frédéric Schlegel dans une lettre à Schleiermacher, écrite fin juillet 1798: "Hardenberg est sur le point de pétrir ensemble la religion et la physique. Cela va faire un oeuf brouillé intéressant"<sup>8</sup>.

Que Nerval ait eu Novalis en tête nous paraît confirmé une page plus loin dans le même chapitre

d'Aurélia où Nerval amalgame le christianisme, la cabale et le pythagorisme:

C'est ainsi que je croyais percevoir les rapports du monde réel avec le monde des esprits. La terre, ses habitants et leur histoire étaient le théâtre où venaient s'accomplir les actions physiques qui préparaient l'existence et la situation des êtres immortels attachés à sa destinée. (Oe.I,391)

"La terre", c'est la matière ou le monde physique;

"le monde des esprits", c'est le monde métaphysique.

La matière et l'esprit ne sont pas séparés mais intrinsèquement unis de toute éternité. On ne peut pas dire que l'esprit ait précédé la matière ni que la matière ait précédé l'esprit car tous deux n'ont ni commencement ni fin--c'est l'éternité "a parte ante et parte post"--<sup>9</sup> L'éternité en sens unique est un non-sens. L'infini, c'est l'éternité dans l'espace tout comme l'éternité, c'est l'infini dans le temps: l'un ne se conçoit pas sans l'autre. Sans espace, le temps n'existerait pas. Il en va de même pour la matière et l'esprit.

Henri Lichtenberger, dans son étude sur Novalis, nous dit à ce propos:

L'Esprit et la Nature ou la Matière sont deux aspects complémentaires d'une seule et unique réalité. Cette réalité primordiale, Novalis la compare à une solution trouble. Lorsqu'une solution de ce genre se décompose on voit se déposer au fond du vase un précipité solide, tandis que, en même temps, le liquide qui subsiste devient plus clair: il se produit ainsi à la fois une précipitation et une clarification. On peut, d'une manière générale, dire que ces deux phénomènes sont corrélatifs. Or, de même qu'il n'y

a pas de précipitation sans clarification, ni de clarification sans précipitation il n'y a pas d'Esprit sans Matière ni de matière sans Esprit. 10

Pour Hardenberg, le dualisme est une illusion; l'idéalisme seul, tout comme le matérialisme seul, ne tient pas debout. L'ensemble de ses vues philosophiques se résume par la combinaison des deux qu'il faudrait appeler "Idéalrealismus" comme la philosophie de Plotin, ce néoplatonicien, disciple de Pythagore, que Novalis admirait et dont il disait qu'il était un philosophe "selon son coeur."

On a coutume de désigner ce système philosophique de Novalis par la formule "Idéalisme magique", ce qui est souvent à la source d'un malentendu, étant donné les idées préconçues que l'on a vis-à-vis de ces deux termes. Novalis emploie le mot "mage" dans le sens de "Sage". Le mage est un être humain parvenu à un haut degré de connaissance et capable de réintégrer l'unité originelle de notre être et de l'être universel; mais ici encore, il faut faire attention au sens du mot "connaissance" pour Novalis chez qui la connaissance prend le chemin du coeur (la clé du monde). Pour lui, l'amour est l'Amen de l'Univers et Dieu est l'âme du monde.

Or, Nerval, dans Aurélia, exprime la philosophie de Novalis à plusieurs reprises; dans le quatrième

chapitre de la première partie notamment :

. . . la terre est elle-même un corps matériel dont la somme des esprits est l'âme. La matière ne peut pas plus périr que l'esprit, mais elle peut se modifier selon le bien et selon le mal. Notre passé et notre avenir sont solidaires. (Oe.I,372)

Puis, à la fin de la première partie, où Nerval se croit puni pour avoir voulu soulever le voile d'Isis: "J'avais troublé l'harmonie de l'Univers magique où mon âme puisait la certitude d'une existence immortelle." (Oe.I,389)

Nous soulignons "l'harmonie de l'Univers magique" à cause de ses résonances novaliennes toutes spéciales.

Du reste, le mot "magique" revient souvent sous la plume de Gérard. On trouve cet "univers magique" dans le Carnet de Dolbreuse: "Je ne demande pas à Dieu de rien changer aux événements, mais de me changer relativement aux choses, de ratifier cette pensée, de créer autour de moi un univers magique, de me rendre sensible l'illusion."<sup>11</sup>

Notre opinion est qu'il faut l'entendre dans le sens que lui donne Novalis:

Magie ist: Kunst, die Sinnenwelt willkürlich zu gebrauchen." ("Magie" est l'art d'utiliser le monde des sens selon sa volonté). 12

Ce que Paul Kluckhohn interprète par: "devenir indépendant du monde des sens". Cela ne revient-il pas à dire que c'est l'art de diriger sa pensée indépendamment des phénomènes? Or, dans son carnet de notes sur Paradoxe et vérité, c'est précisément ce que Nerval désire pouvoir accomplir, comme dans la notation du "carnet de Dolbreuse"

que nous venons de citer. Il est intéressant de comparer les deux variantes de la même idée, car dans celle qui doit être publiée, Nerval supprime "l'univers magique" de Dolbreuse, "aveu trop clair" de son secret:

Je ne demande pas à Dieu de rien changer aux événements, mais de me changer relativement aux choses, de me laisser le pouvoir de créer autour de moi un univers qui m'appartienne, de diriger mon rêve éternel au lieu de le subir. Alors, il est vrai, je serais Dieu. (Oe.I,432)

Nous avons déjà cité plus haut le passage où Nerval présente la terre comme un théâtre où se jouent nos destinées. On pourrait dire qu'il conçoit la terre comme une pépinière où les âmes sont en germination et en continue évolution. A la fin du même paragraphe, il poursuit sa conception de l'Être-Dieu et de l'âme humaine en utilisant la même analogie que Novalis dans un de ses fragments philosophiques:

Ce [le soleil] n'était autre chose que le feu même qui, étant un composé d'âmes, formulait instinctivement la demeure commune. L'Esprit de l'Être-Dieu, reproduit et pour ainsi dire reflété sur la terre, devenait le type commun des âmes humaines dont chacune, par suite, était à la fois homme et Dieu. Tels furent les Eloïm. (Oe.I,391)

Or, voici le fragment de Novalis paru dans les éditions de Schlegel et de Tieck:

La lumière est le symbole de la réflexion à l'état pur (conscience de soi). Ainsi la lumière d'après l'analogie est l'action de la matière se touchant elle-même. Le jour représente donc la conscience de la planète, et tandis que le Soleil, tel Dieu, anime le centre dans sa spontanéité éternelle, une planète après l'autre ferme l'oeil pour plus ou moins

longtemps et se rafraîchit dans le sommeil pour se réveiller de nouveau à la vie et à la contemplation. Donc religion ici encore -car la vie des planètes est-elle autre chose que culte du soleil? Et là encore nous te retrouvons, antique et puérile religion des Parses et nous reconnaissons en toi la religion de l'Univers. 13

Ajoutons que ceci nous fait aussi penser à la religion de l'oncle de Nerval qui, questionné sur la nature de Dieu, répond: "Dieu, c'est le soleil" (Oe,I,398). On pourrait dire que le passage de Nerval est un condensé du fragment de Novalis, mais il y a un autre fragment de ce dernier qui résume le tout par une formule laconique: "Gott will Götter" (Dieu veut des dieux.)<sup>14</sup>

Cette idée chère à Novalis se retrouve dans la dernière strophe du poème "Es färberte sich die Wiese grün":

Kurz um, ich sah, dass jetzt auf Erden  
Die Menschen sollten Götter werden. (N.S.I,414)  
(Bref, je vis que dès lors sur terre  
les hommes devaient devenir des dieux.)

Le "alors, il est vrai, je serais Dieu" de Nerval, évoque la même idée.<sup>15</sup> Une autre note, restée inachevée, semble faire allusion à cette race déifiée de l'Age d'Or à venir, produit de l'évolution: "L'avenir nous présentera dans mille [ans] des races d'hommes supérieurs au sang purifié. Le sang . . ." (Oe.I,437)

Cette même idée est allégoriquement exprimée dans la quatrième note préparatoire aux "Lehrlinge zu Sais" (Les disciples à Saïs): "Quelqu'un réussit à soulever le voile de la déesse à Sais. Devinez ce qu'il vit?"

Il vit --ô merveille des merveilles--lui même."<sup>16</sup>

Cette note est directement suivie d'une autre qui commence par: "Jesus der Held"<sup>17</sup> (Jésus, le héros) ce qui veut dire que, dans l'esprit de Novalis, la personne qui avait réussi à percer le mystère de la nature n'était autre que Jésus, un héros dans tous les sens du mot. Dans le monde antique, le héros était un homme-dieu, issu de l'union d'un mortel et d'un immortel. Or, Jésus se disait le fils de l'homme et le fils de Dieu et c'est exactement ainsi que Novalis devait le concevoir. Jésus en tant que prototype de l'homme futur, héros venu en héraut annoncer la voie de la spiritualisation de l'homme, celle qui mène à "la cité merveilleuse de l'avenir."

Jésus devient le symbole par excellence de l'union sacrée de la matière et de l'esprit, du monde physique et du métaphysique, bref "le Verbe fait chair", à la fois "homme et Dieu".

Le fait est que cette cinquième note préparatoire aux "Disciples à Saïs" non seulement commence par "Jesus der Held" (Jésus le héros) mais aussi se termine par "Jesus in Saïs" (Jésus à Saïs) ce qui nous conduit à penser que, dans l'esprit de Novalis, Jésus était un disciple initié aux mystères d'Isis à Saïs. D'autres mentions cryptiques dans les notes préparatoires corroborent cette thèse: "Das Kind und sein Johannes"<sup>18</sup>

(L'enfant et son Saint-Jean); "Der Messias der Natur" (Le Messie de la Nature). Or, Jésus passa son enfance en Egypte. Nous présumons que si Novalis avait pu terminer "Les disciples à Saïs", il nous aurait offert un roman allégorique de la vie de Jésus et de sa "vraie religion", d'origine gréco-égyptienne.<sup>19</sup>

Il est intéressant maintenant de faire le rapprochement avec Le Voyage en Orient où Nerval ne manqua pas de visiter les lieux saints à Matarée, puis dans le Vieux Caire où Jésus passa son enfance dans la maison de Disma, le bon larron: "Il me tarde de retrouver à quelques pas d'Héliopolis des souvenirs plus grands de l'histoire biblique...." (Oe.II,248) Cette histoire de Jésus appartient à la tradition cophte et nous soupçonnons Nerval de s'y être intéressé précisément à cause de Novalis,<sup>20</sup> car deux pages plus loin, pour corroborer notre interprétation, Nerval ne peut s'empêcher de mentionner le temple d'Isis, à proximité de Semehoud, sur un des bras du Nil: "Les débris d'un temple immense, qui paraît être celui d'Isis, se rencontrent à deux heures de là." (Oe.II,251)

L'hymne VII des Cantiques de Novalis, appelé hymne eucharistique, illustre son "mysticisme organique" où la nature se transforme en matière noble; le sens est beaucoup plus évident dans les notes préparatoires à

cet hymne, notamment dans le passage suivant:

Ne pourrait-on pas concevoir que notre ami soit maintenant un être dont la chair serait le pain et le sang serait le vin? De même, quotidiennement, nous jouissons du génie de la nature et c'est ainsi que chaque repas devient commémoratif, un repas nourrissant l'âme comme le corps --mystérieux médiateur d'une transfiguration et d'une déification sur terre--un moyen d'entretenir des relations "mystiques" vivifiantes avec l'Absolu Vivant. Nous assimilons l'Inexprimable dans le sommeil. 21

Nous avons souligné les phrases où nous voyons un rapport avec Nerval, d'abord les "races d'hommes supérieurs au sang purifié" dans le passage cité plus haut, puis la dernière phrase où nous sommes restés en deça du sens allemand de "Namenlos" avec une majuscule qui pourrait aussi vouloir dire l'innommé ou l'innommable, c'est-à-dire Dieu. Cette phrase a un sens très profond qui voudrait dire qu'un lien existe entre le monde physique et le monde métaphysique dans le sommeil. Or, c'est exactement de ce lien dont Nerval parle à la fin d'Aurélia:

Après un engourdissement de quelques minutes une vie nouvelle commence, affranchie des conditions du temps et de l'espace, et pareille sans doute à celle qui nous attend après la mort. Qui sait s'il n'existe pas un lien entre ces deux existences et s'il n'est pas possible à l'âme de le nouer dès à présent? De ce moment, je m'appliquais à chercher le sens de mes rêves, et cette inquiétude influa sur mes réflexions de l'état de veille. Je crus comprendre qu'il existait entre le monde externe et le monde interne un lien; que l'inattention ou le désordre d'esprit en faussaient seuls les rapports apparents . . . (Oe.I,416-17)

Nous avons souligné certains passages ainsi que "je m'appliquais à chercher le sens de mes rêves" car Nerval ici accomplit précisément l'entreprise novallienne du "savant des profondeurs", poète-prêtre qui reconnaît dans les profondeurs de la conscience les vérités éternelles, comme nous l'avons déjà mentionné.

Nous revenons maintenant au passage sur "l'hymne eucharistique" de Novalis pour y relever l'équation qui paraît établie entre l'Absolu Vivant et l'Innommable; ce qui équivaut à un concept de Dieu en tant que principe de vie qui anime la matière, universellement perméable et permanent. "Affranchie des conditions du temps et de l'espace" dans le sommeil, l'âme entre en contact avec ce principe universel dont elle fait partie; elle est pour ainsi dire "réintégrée" dans la "patrie", c'est-à-dire "la Maison du Père". Et c'est dans ce sens qu'il faut interpréter la réponse cryptique de Cyane à la question d'Henri, devenu Pèlerin dans la deuxième partie du roman: "Wo gehen wir denn hin? -Immer nach Hause." (N.S.I,325) ("Dans quelle direction allons-nous donc?" -"Toujours vers la Maison")<sup>22</sup>

La Maison du Père ou patrie céleste à laquelle Nerval et Novalis aspirent est l'unique destination d'une âme dans "l'Accomplissement" de sa destinée,

d'où le titre de la deuxième partie du roman Henri d'Ofterdingen. Nous retrouvons, du reste, les mêmes concepts dans les Hymnes à la Nuit. Ainsi se termine le sixième intitulé "Sehnsucht nach dem Tode" (Aspiration à la mort ou bien Nostalgie de la mort):

Ein Traum bricht unsre Banden los  
 Und senkt uns in des Vaters Schoss. (N.S.I,152)  
 (Un rêve brise nos liens  
 et nous plonge au sein du Père.)

Nerval, tout comme Novalis, aspire à la mort, douce et belle, puisqu'elle libère du monde des contingences. Voici les paroles de Gérard sur la mort rapportées par Arsène Houssaye:

Gérard en arriva à s'ennuyer dans son enveloppe corporelle; il finit par dire avec Théo: "le désir le plus profond de l'âme est de sortir de l'enveloppe qui la tient prisonnière. Elle voudrait quitter ce globe terrané et voisiner un peu chez les autres astres". 23

Paroles qui semblent faire écho aux exclamations de douleur de Novalis:

Malheureux qui reçut en partage une telle destinée. Suis-je ce malheureux?--O jeunesse exaltée, joies des hauteurs--"Air des cieux, ô liberté, liberté! Le monde ici-bas est une prison!" 24

Nous avons aussi souligné le début de ce passage d'un fragment de Novalis parce qu'il évoque un autre passage d'Aurélia où Nerval se demande s'il est "la parcelle fatale destinée à subir, sous toutes ses transformations, les vengeances des êtres puissants":

En me prouvant que j'étais bon je me prouvai que j'avais dû toujours l'être . . . Cette pensée me rassura mais ne m'ôta pas la crainte d'être à jamais classé parmi les malheureux. (Oe.I,408)

En somme, Aurélia paraît être un tel condensé des écrits de Novalis: fragments, poésie, romans fondus ensemble, que l'on a quelquefois l'impression que Nerval le "rumine". C'est ainsi qu'il se trouve un passage, entre guillemets dans le texte, plus précisément celui de "la lettre perdue" qui a inspiré l'étude de Michel Jeanneret dont le contenu est si proche d'un fragment de Novalis qu'on pourrait presque se demander si c'est vraiment par hasard que Nerval met le passage suivant entre guillemets:

"Toutefois, me disais-je, il est sûr que ces sciences sont mélangées d'erreurs humaines. L'alphabet magique, l'hiéroglyphe mystérieux ne nous arrivent qu'incomplets et faussés soit par le temps, soit par ceux-là mêmes qui ont intérêt à notre ignorance; retrouvons la lettre perdue ou le signe effacé, recomposons la gamme dissonante, et nous prendrons force dans le monde des esprits." (Oe.I,391)

Et voici le passage de Novalis paru du vivant de Nerval puisqu'il se trouvait dans les recueils de fragments publiés par Schlegel et Tieck:

Toute expérience vécue est communication. Aussi le monde est-il de fait une communication, une révélation de l'Esprit, mais nous ne sommes plus à l'époque où l'esprit de Dieu était compréhensible. Le sens du monde s'est perdu. Nous en sommes restés à la lettre. Nous avons pris le Manifesté pour le Manifestant . . . Le sens de l'hiéroglyphe nous manque. 25

La densité philosophique de la phrase "wir haben das Erscheinende über der Erscheinung verloren" la rend difficile à traduire; littéralement cela veut dire: "nous avons perdu le Manifestant à travers le Manifesté". Pour Novalis, le monde réel tel que nous le percevons avec nos sens est le Manifesté (Erscheinung) mais le véritable monde, c'est le Manifestant (Erscheinendes) et par là il faut entendre l'Esprit, le monde des Esprits, la nature, enfin Dieu. L'homme d'avant la "chute", de l'Age d'Or d'autrefois, le savait instinctivement; il avait la connaissance infuse, le génie de la Nature ou l'Instinct de Dieu, mais cet homme-là était celui d'avant l'individuation. Cette idée-là est exprimée dans un fragment qui précède immédiatement celui que nous venons de citer:

L'être humain a commencé avec l'instinct et doit finir avec l'instinct. L'instinct est le "génie" au Paradis, avant la période de l'individuation. (Prise de connaissance de l'individualité.) 26

Dans le même passage, Novalis définit aussi ce qu'il entend par "Génie": "c'est en quelque sorte l'âme de l'âme; c'est un rapport entre l'âme et l'esprit." En d'autres mots, c'est l'âme originelle, une synthèse de toutes les âmes virtuelles. Un fragment, à la suite de tous ceux que nous venons de citer, élabore l'idée de cet état "général" de l'homme:

Une personne purement "synthétique" est une personne qui est à la fois plusieurs personnes, un "génie". Toute personne est le germe d'un génie infini. Même divisée en plusieurs personnes, elle peut bien vouloir aussi être seule et unique. 27

Dans ce dernier fragment, on peut reconnaître une formulation philosophique de sa croyance en la simultanéité de l'être: "Toute personne est le germe d'un génie infini" se trouve allégoriquement représenté dans "l'Accomplissement" d'Henri d'Otterdingen où plusieurs variantes d'un génie originel se synthétisent en une seule et même personne pour "réintégrer" la patrie perdue. En d'autres mots, retrouvent l'Age d'Or du paradis d'avant l'individuation. On ne peut s'empêcher de penser au nirvana des Bouddhistes où toutes les différences temporelles se dissolvent dans l'unité et l'harmonie de l'âme universelle.

En somme, les êtres humains sont des variantes d'un individu originel qui les contient tous dans son germe. L'analogie est parfaite dans le monde physique où Adam virtuellement contenait toute la race humaine "in potentia". Du reste, dans l'esprit de Novalis, le monde physique correspond au monde métaphysique. C'est ce que Nerval exprime dans le fameux passage des "Correspondances" au sixième chapitre de la deuxième partie d'Aurélia dont nous ne reproduisons que l'essentiel: "Tout se correspond" (Oe.I,407). Il

expose de même la théorie des variantes de Novalis dans le quatrième chapitre de la première partie d'Aurélia:

. . . la terre est elle-même un corps matériel dont la somme des esprits est l'âme. La matière ne peut pas plus périr que l'esprit, mais elle peut se modifier selon le bien et selon le mal. Notre passé et notre avenir sont solidaires. Nous vivons dans notre race, et notre race vit en nous.

Cette idée me devint aussitôt sensible, et . . . : il me semblait voir une chaîne non interrompue d'hommes et de femmes en qui j'étais et qui étaient moi-même; . . . Mon étonnement s'accrut en voyant que cette immense énumération se composait seulement des personnes qui se trouvaient dans la salle et dont j'avais vu les images se diviser et se combiner en mille aspects fugitifs. (Oe.I,372)

Nous avons souligné les passages qui mettent en évidence la comparaison avec la philosophie de Novalis sur la simultanéité de l'être et des variations ou accords joués sur la gamme de la création divine. Pour tous deux, le corps humain est un véhicule sacré: non seulement il est le véhicule de l'âme, parcelle divine du cosmos, mais il est aussi le véhicule du "germen", seul principe indestructible qui se perpétue dans la race par "propagation séminale", pour nous exprimer comme Rabelais, et qui ne trouve de limites à son immortalité que dans la folie humaine. (!) C'est ainsi qu'il faut comprendre ce fragment de Novalis:

Il n'y a qu'un seul temple au monde, et c'est le corps humain. Rien n'est plus sacré que cette forme auguste.... 28

C'est pourquoi l'Amour devient Religion, non seulement l'amour de l'être aimé, comme Novalis a de la religion pour Sophie ou Nerval pour Jenny, mais aussi l'amour du prochain qui doit unir les hommes pour la paix universelle de l'Age d'Or à venir. La formule "Xstus-Sophie" résume ce concept du prophète Novalis qui est essentiellement "altruisme".

L'altruisme n'est pas seulement un concept religieux (Xstus), c'est aussi l'unique solution de l'ultime Sagesse (Sophia).

Le but de l'âme en pèlerinage dans ces "vallées d'épreuves" est de parvenir à l'harmonie finale dont la représentation est magnifiquement orchestrée dans la finale d'Aurélia où le "choeur des astres" chante le "gloria" de l'hymne à la joie; Nerval y a "recomposé la gamme dissonante" après avoir "retrouvé le signe effacé":

"Le ciel s'est ouvert dans toute sa gloire, et j'y ai lu le mot pardon signé du sang de Jésus-Christ.

Une étoile a brillé tout à coup et m'a révéilé le secret du monde et des mondes:  
Hosannah! paix à la terre et gloire aux cieux!"  
(Oe.I,414)

Quel est ce mot "magique" par excellence qui permet à l'âme de se détacher des sphères terrestres

pour "voisiner un peu chez les autres astres"? C'est le mot qui brise le cercle vicieux du Mal, mal qui se perpétue et s'amplifie quand on se laisse gouverner par "l'esprit de vengeance".<sup>29</sup> C'est le mot de passe de la magie blanche qui brise la chaîne de la rétribution et annule les dettes dites "karmiques", le mot de la rédemption qu'il a lu "signé" du sang de Jésus-Christ: "Pardon!" C'est le mot qui lui "a révélé le secret du monde et des mondes." C'est le mot-clé de l'Amour-Sauveur du Monde annoncé par Novalis, le mot-clé qui ouvre les portes de la Nouvelle-Jérusalem où symboliquement, dans leur envolée triomphale, Nerval chevauche aux côtés d'Isis-nature, mère et matière, et de Jésus-Esprit, Amour-Sauveur du monde. Ce vol glorieux illustre l'union sacrée de la matière et de l'esprit telle que Novalis avait eu l'intention de le faire en conclusion des Disciples à Saïs, conclusion de la septième note préparatoire intitulée "Verwandlung des Tempels zu Saïs" (Métamorphose du Temple de Saïs) où Novalis, à dessein, avait souligné le mot "neues" pour lui donner le sens de deux fois nouveau:

Neues Testament- und Neue Natur-als Neues Jerusalem." (N.S.I,111) (Nouveau Testament- et nouvelle nature- comme Nouvelle Jérusalem.)

Nous avons là une formule, presque mathématique dans sa clarté, que l'on pourrait retranscrire en

équation:

Nouveau Testament = Xstus = Amour

Nouvelle nature = Sophie = Sagesse

Nouvelle Jérusalem = Hierosolyme = Age d'Or

Amour + Sagesse = Age d'Or

## NOTES

<sup>1</sup> Jean Richer, Nerval par les témoins de sa vie (Paris: Minard, 1970), p. 16.

<sup>2</sup> Novalis, Gesammelte Werke, ed. H. und W. Kohlschmidt (Gütersloh: S. Mohn, 1967), p. 666: "Welche Religion ich bekenne? Keine von allen die du mir nennst! - Und warum keine? Aus Religion."

<sup>3</sup> Ibid., p. 471: "Das Herz ist der Schlüssel der Welt und des Lebens. Man lebt in diesem hilflosen Zustande, um zu lieben und andern verpflichtet zu sein. . . So ist Christus, von diesem Gesichtspunkt aus, allerdings der Schlüssel der Welt."

<sup>4</sup> "Apotheose der der Zukunft dieser eigentlichen bessern Welt, dies ist der Kern der Geheisse des Christentums--und hiermit schliesst es sich an die Religion der Antiquare--die Göttlichkeit der Antike--die Herstellung der Altertums, als der zweite Hauptflügel an--beide halten das Universum, als den Körper des Engels, in ewigem Schweben in ewigem Genuss von Raum und Zeit." Cité par Hiebel, Op.cit., p. 104 et souligné par nous.

<sup>5</sup> Cf. citation dans note précédente.

<sup>6</sup> M.J. Durry, Gérard de Nerval et le mythe (Paris: Flammarion, 1956), p. 111.

<sup>7</sup> Cela fait partie de nos prémisses, établies dans notre introduction.

<sup>8</sup> "Hardenberg ist daran, die Religion und die Physik durcheinander zu kneten. Das wird ein interessantes Rührey werden." (N.S. IV, 620) Le ton railleur n'est pas péjoratif mais plutôt typique de l'humour de Schlegel.

<sup>9</sup> "Ewigkeit a parte ante et parte post", un des fragments philosophiques de Novalis.

<sup>10</sup> Henri Lichtenberger, Novalis (Paris: Blond, 1912), p. 140.

<sup>11</sup> No., 293, Fol., 84; page 70 dans l'édition de J. Richer.

<sup>12</sup> N.S. I, p. 24. Introduction de Paul Kluckhohn à l'oeuvre de Novalis.

<sup>13</sup> Gesammelte Werke, Op.cit., p. 436. C'est notre traduction.

<sup>14</sup> Ibid., p. 392.

<sup>15</sup> Ceci renvoie à la citation de Paradoxe et vérité déjà mentionnée.

<sup>16</sup> "Einem gelang es--er hob den Schleier der Göttin zu Sais--Aber was sah er? Er sah--Wunder des Wunders--sich selbst." (N.S. I, 110)

<sup>17</sup> Gesammelte Werke, Op.cit., p. 172. Cette cinquième note est omise dans l'édition de Kluckhohn.

<sup>18</sup> Nous traduisons "son Saint-Jean" car le "Saint" est sous-entendu en allemand.

<sup>19</sup> On retrouve l'idée de l'héritage gréco-égyptien de Jésus dans les Hymnes à la nuit où il est fait une étrange mention d'un chanteur grec au cinquième hymne.

<sup>20</sup> Cela renvoie toujours à nos prémisses de l'introduction.

<sup>21</sup> "Liesse sich nicht denken, dass unser Freund jetzt ein Wesen wäre dessen Fleisch Brot und dessen Blut Wein sein könnte? So geniessen wir den Genius der Natur alle Tage und so wird jedes Mahl zum Gedächtnismahl--zum Seelennährenden wie zum Körpererhaltenden Mahl--zum geheimnisvollen Mittel einer Verklärung und Vergötterung auf Erden--eines "mystischen" belebenden Umgangs mit dem Absolut Lebendigen. Den Namenlosen geniessen wie im Schlummer." (N.S.I, 179) Fragment écrit l'été 1798 et publié dans le troisième tome des Oeuvres de l'édition de 1846. Les Cantiques ont paru dès 1802, première édition des oeuvres.

22 Ce passage se trouve dans l'unique chapitre rédigé de la main de Novalis, de cette deuxième partie restée inachevée et intitulée "L'Accomplissement".

23 Nerval par les témoins de sa vie, Op.cit., p. 327.

24 "Unglücklicher, dem dies Schicksal zu Teil ward-- bin ich der Unglückliche? Höhere Jugend, höhere Freuden-- "Himmlische Luft, Freiheit, Freiheit! Die Welt hienieden ist ein Gefängnis!" (Gesammelte Werke, Op.cit., p. 334. La "prison" qu'est le monde fait bien écho à l'enveloppe qui tient l'âme "prisonnière" chez Nerval.

25 Ibid., p. 392: "Alles, was mir erfahren, ist eine Mitteilung. So ist die Welt in der Tat eine Mitteilung, Offenbarung des Geistes. Die Zeit ist nicht mehr, wo der Geist Gottes verständlich war. Der Sinn der Welt ist verloren gegangen. Wir sind beim Buchstaben stehen geblieben. Wir haben das Erscheinende über der Erscheinung verloren . . . Die Bedeutung der Hieroglyphe fehlt. . . ." Nous avons souligné dans notre traduction les passages faisant écho à Nerval.

26 Ibid., p. 392: "Mit Instinkt hat der Mensch angefangen, mit Instinkt soll der Mensch endigen. Instinkt ist das Genie im Paradieses, vor der Periode der Selbstabsonderung (Selbsterkenntnis)."

27 Ibid., p. 392: "Eine echt synthetische Person ist eine Person, die mehrere Personen zugleich ist, ein Genius. Jede Person ist der Keim zu einem unendlichen Genius. Sie vermag, in mehrere Personen zerteilt, doch auch Eine zu sein."

28 "Es gibt nur einen Tempel in der Welt und das ist der menschliche Körper. Nichts ist heiliger als diese hohe Gestalt. . . ." Novalis, Fragments (Paris: Aubier/bilingue, 1973), p. 215. Ceci semble contradictoire mais il y avait contradiction chez Novalis aussi. De plus, la question du suicide de Nerval reste entièrement ouverte. Nerval était sujet à des crises et à des sautes d'humeur. Nous avons tous des contradictions dans notre caractère.

29 Oeuvres I, 328. Fin du récit "Isis" dans lequel nous retrouvons l'alliance de la Sagesse antique à l'Amour-Sauveur du monde.

Chapitre 6

Henri d'Ofterdingen

"Wenn euer Auge fest am Himmel  
haftet, so werdet ihr nie den  
Weg zu eurer Heimat verlieren"  
(N.S.I,266) (Si vous gardez  
les yeux fixés au ciel, vous  
ne perdrez jamais la route de  
la patrie.)

Ce conseil que nous plaçons en exergue est donné par l'ermite, (alias Frédéric de Hohenzollern) à Henri et à ses compagnons à la fin du cinquième chapitre de Henri d'Ofterdingen. Il indique la direction générale à suivre pour parvenir à la patrie céleste, c'est-à-dire retrouver la patrie perdue. Il s'agit de hauteurs qu'il faut s'efforcer d'atteindre. Or, chez Gérard, rappelons que lors de la première crise de 1841, il s'obstinait à vouloir marcher vers l'Orient, les yeux fixés sur l'étoile qui devait l'y conduire<sup>1</sup>, enfin, dans les "Mémorables", le finale triomphal d'Aurélia qui vient terminer son oeuvre et sa vie, Gérard de Nerval parvient à ces hauteurs, guidé par son étoile. Dans le refrain de cet hymne final, la fleur bleue est née sous le regard de l'étoile:

Sur la cime d'un mont bleuâtre une petite fleur  
est née.--Ne m'oubliez pas!--Le regard chatoyant  
d'une étoile s'est fixé un instant sur elle, et  
une réponse s'est fait entendre dans un doux lan-  
gage étranger.--Myosotis! (Oe.I,414)

Or, nous trouvons l'étoile . . . et "le myosotis"

dans Henri d'Ofterdingen au début de la deuxième partie inachevée, intitulée "l'Accomplissement", seul chapitre que Novalis ait eu le temps d'écrire avant sa mort<sup>2</sup>. La fleur bleue<sup>3</sup>, jamais autrement nommée auparavant, prend forme et nom au moment où Henri, désespéré par la mort de Mathilde et devenu pèlerin, est accueilli par Sylvestre et Cyane, ermites . . . Pour consoler Henri, Sylvestre va cueillir un myosotis qu'il offre, attaché à un rameau de cyprès; au même instant apparaît l'étoile du soir dans toute sa gloire! Henri comprend ce message sans paroles (que la mort, symboliquement représentée par le cyprès, est nécessaire à la vie de l'âme, symbolisée par le myosotis); alors brille l'étoile d'amour de la patrie céleste.

Momentanément prostré par la douleur de la séparation, Henri avait oublié le conseil donné par l'ermite. Abandonné au désespoir, baissant les yeux, il avait cessé de voir l'étoile d'espoir et d'amour, symbole de la destination finale. Or, Sylvestre dans la deuxième partie et l'ermite dans la première, sont deux manifestations d'une seule et même personne; cette précieuse indication nous est donnée dans les notes préparatoires à la deuxième partie.

A la fin d'Aurélia, Nerval lui aussi a compris;

alors, il entonne l'hymne à la joie dont le refrain utilise les mêmes symboles novaliens: le myosotis est la fleur bleue de l'espoir et du souvenir; créée par reflet sur terre, elle correspond à l'étoile au ciel et symbolise la vie après la mort. "Myosotis" venant du grec "oreille de souris" et "myo" voulant dire aussi "muscle", on peut également présumer que Nerval entendait par là l'oreille de chair qui perçoit l'harmonie céleste. Non seulement Nerval choisit le myosotis pour sa couleur bleue mais aussi pour le nom en allemand "Vergissmeinnicht" qui veut dire "Ne m'oubliez pas". Pour notre part, cependant, nous croyons avoir trouvé une raison de son choix dans ce chapitre de "l'Accomplissement" où Henri-Novalis retrouve "la route de la patrie" en comprenant que toutes nos demeures temporelles sont essentiellement temporaires grâce aux symboles du myosotis et de l'étoile.

Pour véritablement comprendre Henri d'Ofterdingen, il faut se rappeler que pour Novalis, il n'y a pas de "vraie" poésie sans symbolisme. Novalis, lui-même, a laissé des indications importantes sur le sens de son roman dans sa correspondance. A propos du plan, il avait écrit à Tieck le 23 février 1800:

Das Ganze soll eine Apotheose der Poesie Sein.  
 (Le tout doit être une apothéose de la poésie.)  
 (N.S.IV,322)

Dans une autre lettre à Tieck, écrite de Weissenfels le 5 avril 1800, il met en évidence les deux plans de lecture pour Henri d'Ofterdingen: "Un nombre infini de choses vont nécessairement échapper au simple amateur qui, tout au plus, ne pourra vraiment juger que du caractère général de l'oeuvre."<sup>4</sup> Par ailleurs, Ludwig Tieck et Frédéric Schlegel, ses deux amis les plus proches, ont commenté son oeuvre. Dans une lettre très émouvante de Ludwig à Frédéric, écrite le 23 avril 1801, quatre semaines donc après la mort de Novalis, Ludwig fait part de la douleur ineffable qu'il éprouve de ne plus pouvoir communiquer avec lui et parle de la profondeur de son oeuvre dont le sens toujours nouveau ne cesse d'apparaître peu à peu. (N.S.IV,684)

Au début, même Frédéric Schlegel n'avait pas toujours compris le sens d'Henri d'Ofterdingen. En essayant de décrire l'objectif du roman à son ami Schleiermacher, dans une lettre écrite en mai 1800, il lui rapporte les paroles de Novalis, d'abord qu'il devait représenter une apothéose de la poésie et puis, que: "au centre se trouve le symbole de l'or, cependant bien des choses me sont complètement incompré-

hensibles, et en vérité tout, puisque tout se tient."<sup>5</sup>

Si Schlegel ne comprenait pas, c'était parce qu'il ne possédait pas les connaissances de Novalis sur l'alchimie. L'or est le métal pur, inaltérable, dont l'éclat et la couleur se comparent au soleil, source de lumière et de vie, donc source d'intelligence et de chaleur. C'est ce que Novalis nomme Poésie, car le vrai poète comprend le monde avec son esprit et son coeur, c'est-à-dire avec son âme.

Tout le roman est conçu comme une immense allégorie, elle-même tissu d'allégories; c'est un "Bildungsroman" au même titre que les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister, mais écrit à contrepied de ce célèbre roman de Goethe pour en critiquer le prosaïsme. C'est le roman de formation du vrai poète. La première partie, intitulée "l'Attente", décrit l'éveil à la poésie qui se manifeste d'abord dans les rêves, puis dans les récits; en premier lieu, ceux de l'Etranger (nom allégorique du poète en éternel exil sur terre); ensuite viennent les récits des marchands, des croisés, de l'Orientale et surtout des mineurs. Ce chapitre sur les mineurs est symboliquement placé au Centre de cette première partie car il y contient le trésor, l'or de la connaissance, la pierre philosophale de l'alchimiste (autre nom du

poète qui est l'alchimiste du Verbe).

Le mineur symbolise le chercheur des trésors intérieurs et c'est aussi pour cette raison que l'ermite, centré sur la vie intérieure, se trouve placé au même chapitre. Tous deux sont des Sages et des initiateurs qui symbolisent le monde intérieur et la contemplation du royaume de la nuit. Ils éveillent chez Henri de multiples échos (sentiments de "déjà vécu" et souvenirs de vies antérieures).

Novalis, de façon très significative, appelle le mineur un "fossoyeur de trésors" (Schatzgräber) tout comme la mine symbolise le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur . . . vers l'inconscient collectif. C'est avant la descente au sein de la montagne que la lune éclaire la nuit; symboliquement, elle préside à l'initiation:

. . . Selbst wie ein Traum der Sonne, lag er über der in sich gekehrten Traumwelt.... (N.S.I,252)  
(La lune), elle-même songe du soleil, règne sur le monde des songes replié en elle.)

Novalis a pour programme poétique de "défricher la terre pour déchiffrer ses mystères" et c'est une des raisons qui l'a attiré vers la géologie et la science des mines. C'est en nous que se trouve l'éternité et ses mondes; or, le géologue effectue dans la réalité, en étudiant les différentes époques de formation rocheuse dans leurs couches successives, ce

que Novalis accomplit dans son esprit en y découvrant le palimpseste de ses vies passées--pure correspondance du physique et du métaphysique ici encore. De même, le travail du mineur évoque celui de l'historien:

C'est comme si vous étiez des astrologues à l'envers . . . Pour ceux-là le ciel représente le livre de l'avenir, tandis que pour nous la terre vous montre les monuments de ses origines. 6

L'ermite et le vieux mineur jouent un rôle décisif sur le développement d'Henri:

Die Worte des Alten hatten eine versteckte Tapetentür in ihm geöffnet. (N.S.I,252) (Les paroles du vieillard avaient ouvert une porte secrète en lui,)

Chez Nerval, nous trouvons de nombreux passages d'un symbolisme similaire. Dans le Voyage en Orient, Adoniram descend au sein de la terre à la suite de Tubal-Kaïn, son ancêtre (Oe.II,556). Dans Aurélia, nous avons la traversée du globe comme dans "les veines qui serpentent parmi les lobes du cerveau" (Oe.I,370). La terre avec ses deux hémisphères se prête à la comparaison avec le cerveau dans lequel on descend à la recherche de nos origines. Nous y trouvons, de même, la descente chez les habitants de la montagne, "famille primitive et céleste" où "il [lui] semblait que [ses] pieds s'enfonçaient dans les couches successives des édifices de différents âges."

(Oe.I,374) Nerval a aussi laissé des indices de ses préoccupations et, en général, ils sont cachés par des symboles. Asselineau, un des témoins de sa vie, mentionne le fait que, lorsqu'on connaissait le sujet de ses études on avait beaucoup moins de mal à le comprendre:

Jusques aux derniers mois de sa dernière année, je n'ai jamais surpris dans la conversation de Gérard, d'excentricité qui ne pût s'expliquer par ses lectures ou par les occupations habituelles de son esprit.... 7

Or, Alphonse Karr, dans son témoignage sur le voyage à Vienne en 1840, nous rapporte les paroles de Gérard sur sa mission, une des plus énigmatiques qu'il soit:

Je ne sais quel ministre ami lui donna une mission: il s'agissait d'aller étudier en Allemagne "la question du sel". 8

Cette mission secrète, probablement d'intelligence diplomatique dans son essence, si toutefois il est vrai qu'il fût chargé d'une mission, est rapportée par d'autres sources comme "mission littéraire", notamment par Alexandre Weill:

Pendant l'hiver de 1840, nous nous trouvâmes ensemble à Vienne, lui chargé d'une mission littéraire, moi secrétaire intime de Charles de Bériot. 9

En effet, si Nerval pensait à Novalis comme nous le croyons, la "question du sel" était littéraire à tous les points de vue. Novalis, après ses études à

l'Académie des Mines de Freiberg, était devenu administrateur, puis assesseur à la direction des Salines. La "question du sel" était donc littéralement pour Novalis sa profession. De plus, le sel de la terre est, symboliquement parlant, l'équivalent de l'or pour les alchimistes et il est intéressant que Friedrich Hiebel ait relevé ce fait à propos d'une comparaison avec Goethe dans sa remarquable étude sur Novalis où il dit que Novalis est descendu dans les couches intérieures de la nature comme avec les mineurs à la recherche du sel de la vie.<sup>10</sup> Selon nous et, comme nous l'avons déjà mentionné dans l'introduction, au moment de son voyage à Vienne, Nerval se serait identifié à Novalis depuis quelque temps déjà et il aurait entrepris de reconnaître le grand poète qui se cachait derrière Henri d'Ofterdingen.

Ofterdingen ou Afterdingen est le nom d'un poète mentionné dans de vieilles chroniques que Novalis avait consultées à Artern au pied du Kyffhäuser chez le Major Funk, historien de l'empereur Frédéric II; sa remarquable biographie l'avait enthousiasmé pour ce souverain dès sa parution en 1792 et le hasard voulut que le beau-frère de Julie von Charpentier, sa fiancée, fût lié d'amitié avec le Major Funk.

Or, on ne sait pratiquement rien sur Ofterdingen

si ce n'est qu'il était bourgeois d'Eisenach, protégé par la femme du landgrave de Thuringe et qu'il faisait partie du groupe de Minnesinger représentés dans le célèbre tournoi poétique de la Wartburg ("Wartburgkrieg"). N'ayant rien laissé à la postérité, il peut facilement devenir personnage de légende et représenter le poète mythique par excellence, donc servir de déguisement au vrai prince des poètes, au rossignol du "Minnesang", Walther von der Vogelweide lui-même! D'après les indications données dans les notes préparatoires à Henri d'Ofterdingen nous croyons que la substitution serait devenue de plus en plus claire si Novalis avait pu terminer son roman<sup>11</sup>.

On sait également que Henri d'Ofterdingen naquit au coeur de la Thuringe, tout comme Novalis lui-même; par contre, on ignore le lieu de naissance de Walther; à ce sujet, l'on n'est sûr que d'une chose, c'est qu'il passa sa jeunesse à Vienne car c'est lui-même qui le dit. Nous croyons que c'est la raison pour laquelle Nerval ira y poursuivre une enquête qui, par la suite, le conduira vers l'Orient. C'est dans la deuxième partie de notre étude que nous allons approfondir cela.

Pour le moment, nous allons essayer de prouver que, sous les traits d'Henri, se dessinent ceux du

grand poète que l'Allemagne venait de redécouvrir, grâce au travail de Bodmer, un érudit de Zurich qui avait retranscrit le Manuscrit Manesse et publié le Recueil des Minnesinger en 1759. Ce dernier exerça une profonde influence sur les esprits poétiques de l'époque et c'est à Walther surtout que l'on attribua la magnifique renaissance de la poésie allemande à la fin du 18ème siècle dont Novalis était l'un des représentants marquants.

Or, au cours de la visite au sein de la montagne chez l'ermite, Sage des profondeurs, Henri, en feuilletant des manuscrits, tombe sur sa physionomie nettement reconnaissable parmi les figures représentées sur les enluminures qui illustrent un volume sans titre, écrit en provençal. Son étonnement devient stupéfaction quand il reconnaît aussi d'autres personnages de ses connaissances, dont l'ermite et le mineur, et plus loin, les personnages de son rêve qu'il n'a pas encore rencontrés. Ce "roman qui traite des merveilleuses aventures d'un poète" décrit sa vie et la prédit jusqu'à la fin qui manque. Or, la prédiction correspond à l'actualité de la vie de Walther telle que nous la connaissons:

Vers la fin du volume, il lui sembla qu'il était devenu plus grand et plus noble. La guitare était dans ses mains, et la femme du landgrave lui tendait une couronne. Il se vit successivement

à la cour de l'Empereur, puis sur un navire, ensuite tenant tendrement dans ses bras une aimable et svelte jeune fille, puis dans un combat avec des hommes à l'aspect sauvage, et encore en des conversations cordiales avec des Mores et des Sarrazins. Un homme au visage grave se montrait souvent en sa compagnie. Il éprouvait un profond respect pour cette grande figure, et il était heureux de se voir lui donner le bras. 12

Celui qui reçut la couronne de la femme du landgrave était Walther von der Vogelweide, reconnu prince des poètes au tournoi poétique de la Wartburg ("Wartburgkrieg"). C'est aussi Walther qui reçut d'insignes honneurs de la part de Frédéric II, l'empereur mystique; leurs rapports sont historiquement reconnus et certains sont attestés par les poèmes de Walther directement adressés à l'empereur.<sup>13</sup> Walther "éprouvait un profond respect pour cette grande figure" dont il soutenait les vues politiques et philosophiques. La conception mystique de l'Empire et le cosmopolitisme européen de Walther et de Frédéric II sont exprimés dans l'essai de Novalis "Die Christenheit und Europa" (La Chrétienté et l'Europe). Cet essai, écrit vers la fin 1799, longtemps incompris, compte de nos jours, comme une oeuvre maîtresse, selon Frédéric Hiebel.<sup>14</sup> En prédicateur de l'histoire, Novalis y préconise un retour au vieil ordre spirituel du gouvernement en accord avec le ciel, où l'esprit du christianisme, épuré, devient vivant. Novalis annonce

un siècle de tolérance et de fraternité d'un monde nouveau encore lointain.

Les "conversations cordiales avec des Mores et des Sarrazins" eurent effectivement lieu lors de la sixième croisade, dénommée "l'étrange croisade", parce que Frédéric II réussit à libérer Jérusalem dans un esprit de tolérance jusque-là inconnu, "sans que goutte de sang ne fût versée".<sup>15</sup>

Par ailleurs, dans le voyage d'Henri qui allégoriquement représente la marche ou le progrès du poète, Henri va de la maison du père à la maison de la mère, c'est-à-dire de la Thuringe à la Souabe, deux centres poétiques au siècle de Walther. La mère d'Henri est fille d'un poète qui porte le nom d'un des ancêtres des Hardenberg, Schwaning, --nom choisi à dessein, "Schwan" en allemand voulant dire "cygne". De plus, Augsbourg, ville maternelle et destination finale du voyage, était la ville des Fugger chez qui s'était trouvé pendant longtemps au Moyen-Age le manuscrit *Manesse* remis au jour par Bodmer, lequel contenait une centaine de poèmes de Walther.<sup>16</sup>

Parmi les fragments d'Aurélia qui ne paraissent pas dans la version définitive, nous avons trouvé une preuve que, pour Nerval, la Thuringe, patrie de Novalis, était le pays distingué entre tous; comme

toujours, quand on approche de "la salle du trésor", l'allusion reste cachée dans un rêve qui devait faire partie du manuscrit d'Aurélia et que Nerval avait dû supprimer, en fin de compte, après avoir jugé encore trop clair son langage crypté; dans ce passage, la Wartbourg, où dans la deuxième partie d'Henri d'Ofterdingen se célébrait l'apothéose du poète, devient le coeur du monde:

Partout . . . il semblait qu'une vigne immense étendît ses surgeons autour de la terre. Les dernières pousses s'arrêtèrent au pays d'Elisabeth de Hongrie. (Oe.I,423)

Elisabeth de Hongrie, fille du roi de Hongrie, épousa, très jeune, le landgrave de Thuringe et séjourna à la Wartbourg de 1211 à 1227, c'est-à-dire la plus grande partie de sa vie. On l'appelle aussi Elisabeth de Thuringe et c'est la même que la Sainte Elisabeth de la légende qui raconte comment le landgrave ayant trouvé un lépreux hébergé dans leur lit, eut sa colère soudain calmée par la vision du christ en croix à la place du malheureux. La légende de Sainte Elisabeth est aussi une des vieilles chroniques qui forment la base de Henri d'Ofterdingen, dans la deuxième partie duquel la Wartburg devait tenir une place importante.

Il nous paraît maintenant évident que, aux yeux de Nerval, la Wartburg était devenue le symbole du

centre poétique et spirituel par excellence, symbole de poésie, sagesse et amour toujours étroitement unis dans l'esprit de Novalis.

Nous osons dire que ce dernier indice nous paraît irréfutable et même, venant corroborer tous les autres, nous semble concluant. Si Nerval n'a jamais mentionné Novalis, ce n'était certes pas parce qu'il l'avait ignoré ou méconnu mais parce qu'il avait voulu cacher l'identité de son "double", ne voulant pas dévoiler le secret de son âme.

C'est au cours de son dernier voyage en Allemagne, en 1854, que Gérard eut une rechute grave, en pleine Thuringe, dans les lieux hantés par Novalis où il était allé malgré l'interdiction de son médecin. Sur la route de Leipzig à Weimar nous trouvons Iena et bien d'autres séjours novaliens . . . il suffit de regarder la carte. C'est dans la deuxième partie de notre étude que nous allons poursuivre notre investigation.



LEIPZIG au coeur du pays novalien.

## NOTES

<sup>1</sup> Jean Richer, Nerval par les témoins de sa vie (Paris: Minard, 1970), p. 142.

<sup>2</sup> Novalis avait commencé la rédaction de ce chapitre et avait réussi à en écrire une vingtaine de pages de sa propre main avant que l'affaiblissement ne l'empêchât de continuer.

<sup>3</sup> La fleur bleue est un symbole du sixième sens, du sens le plus élevé ("allerhöchster Sinn"). C'est l'oeil de l'esprit, organe de perception de l'âme. Autrement dit, c'est le sens qui perce le mystère de notre inconscient ou bien l'organe qui soulève le voile d'Isis.

<sup>4</sup> "Der blosser Liebhaber wird nothwendig unendlich viel übersehen, und nur das Gemüth des Werkes allenfalls richtig beurtheilen können." (N.S.IV, 328)

<sup>5</sup> ". . . das Centrum das Symbol des Goldes, manches mir aber durchaus unverständlich, und das alles so zusammen hängt, freylich alles." (N.S.IV, 655)

<sup>6</sup> "Ihr seid beinahe verkehrte Astrologen. . . Jenen ist der Himmel das Buch der Zukunft, während euch die Erde Denkmale der Urwelt zeigt." (N.S.I, 260)

<sup>7</sup> Nerval par les témoins de sa vie, Op.cit., p. 208.

<sup>8</sup> Ibid., p. 101. C'est nous qui soulignons.

<sup>9</sup> Ibid., p. 124.

<sup>10</sup> Cf. Hiebel, Op. cit., p. 186. A l'origine de l'alchimie se trouve la notion de l'identité de l'essence de choses apparemment différentes telles que le soleil et l'or. De même que le soleil est le symbole de la conscience pure et éternelle, le sel, une fois dissous dans l'eau, devient le symbole d'une conscience infinie et immanente car il peut être détecté dans n'importe quelle goutte de l'eau tout en ne pouvant être reconstitué dans son entièreté.

Cf. Alchemy de Titus Burckhardt et Theater and Alchemy de Bettina Knapp.

<sup>11</sup>N.S. I, pp. 335-348. Paralipomena zum "Heinrich von Ofterdingen." De plus, à la page 343, nous y trouvons un autre parallèle avec Aurélia ou l'expérience vécue de Nerval: "Heinrich kommt nach Loretto" (Henri va à Loretto). Or, pendant la crise de 1841, arrivé au carrefour de la rue Saint Lazare, de Notre Dame de la Lorette et de la rue des Martyrs, Gérard refusa d'avancer. (D'après Nerval par les témoins de sa vie, Op.cit., p. 141.

<sup>12</sup>Novalis, Henri d'Ofterdingen (Paris: Aubier/bilingue, 1942), pp. 227, 229.

<sup>13</sup>Ceci sera explicité dans notre deuxième partie sur Walter von der Vogelweide.

<sup>14</sup>Hiebel, Op.cit., p. 281.

<sup>15</sup>Ceci se réfère au chapitre de notre deuxième partie intitulé ainsi.

<sup>16</sup>Ceci se réfère au chapitre sur les manuscrits dans la deuxième partie.

Deuxième partie

Chapitre 1

Le Voyage d'Astolfe

### Le Voyage d'Astolfe

"....Et ce voyage --le dernier-- qui le ramenait vers une terre maternelle prenait le sens d'un pèlerinage aux sources...."  
(Jean, Raymond. Nerval par lui-même. Paris: Seuil, 1964, p.45)

Le dernier voyage de Nerval en Allemagne, comme la plupart des voyages nervaliens, est entrepris pour se "refaire", pour renouveler ses forces créatrices, amoindries par la maladie: "....Je n'écris que de fantaisie et d'enthousiasme, et il faut pour cela le grand air et la liberté." (Oe.I,1074), explique-t-il à son père. Le ton de la lettre envoyée quelques heures plus tard à George Bell est beaucoup moins réservé.. Il s'y exclame avec enthousiasme: "Un prodige! En touchant les bords du Rhin, j'ai retrouvé ma voix et mes moyens!" (Oe. I,1076)

Une analyse serrée de ce dernier voyage va nous fournir de nombreux indices qui vont nous servir à cerner de près ce fantôme germanique (l'autre?); peut-être même réussirons-nous à prendre dans nos filets ce papillon de nuit qui accomplit plusieurs

cercles autour d'une source de lumière magique, émise par une tour antique où il finit par s'écraser . . . Cette tour de la Wartburg<sup>1</sup> où aboutit son pèlerinage aux sources est elle-même un lieu de pèlerinage, la même tour que celle de Tannhäuser, l'opéra de Wagner qui exerce une fascination étrange sur notre pèlerin<sup>2</sup> parce qu'il représente la victoire de l'amour spirituel sur l'amour charnel, conflit bien fait pour fasciner Nerval. Il n'est pas difficile d'imaginer combien il avait dû être impressionné par cette histoire d'un poète maudit sauvé par l'amour d'une Sainte! A ce propos, il faut relever deux faits importants mentionnés par Friedrich Hiebel.<sup>3</sup> Tout d'abord, les vieilles chroniques de la famille des Hardenberg remontent jusqu'aux temps reculés des Hohenstaufen et du tournoi poétique de la Wartburg; c'est à Artern, chez son ami l'historien Funk, que Novalis consulte les chroniques à la base de son roman Henri d'Ofterdingen. Or, Artern se trouve au pied du Kyffhäuser, le mont où certains situent le "Venusberg" de la légende de Tannhäuser. En outre, Friedrich Hiebel ajoute que Richard Wagner s'est largement inspiré du personnage d'Ofterdingen dans sa création de celui de Tannhäuser, le héros de son opéra du même nom. Pour mieux établir ce rapport

étroit entre la Wartburg, Novalis et le Tannhäuser de Wagner, nous remarquons aussi que le lieu de naissance de Novalis, Oberwiederstedt, ne se trouve pas loin du Kyffhäuser non plus. Dans la correspondance du dernier voyage en Allemagne de Nerval nous croyons avoir trouvé une allusion au Kyffhäuser qui corrobore ce rapport également dans l'esprit de Nerval.

Rappelons pour cela que dans le Faust de Goethe "la tête tourna" aux buveurs de la taverne d'Auerbach, ensorcelés par Méphisto, juste avant le transport de Faust au sommet du Kyffhäuser, comme par magie. Lorsque de Francfort, le 15 juillet 1854, Nerval confesse sa désobéissance au docteur Blanche, c'est en ces termes qu'il le fait: "A Leipsick, seulement, la tête a tourné." (Oe.I,1108)

Il faudrait y voir une façon détournée, habituelle chez Nerval, d'avouer le fait qu'il s'était rendu sur les lieux interdits: Oberwiederstedt, Artern, Teunstedt et Grüningen, tous dans la même région, non loin du Kyffhäuser, et tous proches de Weimar.

La musique de Wagner était un excitant de premier ordre pour l'esprit de Nerval et il est évident que le docteur Blanche devait fort la craindre pour son malade et même peut-être lui défendre de retourner à

Weimar chez Liszt. L'Altenburg, princière demeure de ce dernier à Weimar était aussi un sanctuaire musical et déjà un musée wagnérien. Ce véritable musée contenait des reliques remarquables telles que le piano de Mozart ou le dernier piano sur lequel Beethoven avait composé ainsi qu'une nombreuse collection de partitions des compositeurs les plus célèbres. Parmi celles-ci se trouvaient toutes les œuvres réunies de Wagner, même celles qui n'avaient encore jamais été représentées; certaines des partitions de Wagner sont exposées sur des lutrins.

Citons le passage où culmine l'exposition:

Pour finir, nous parvenons au point culminant de cette collection avec les manuscrits des partitions de tous les opéras de Wagner. Là aussi se trouve déjà son "Or du Rhin" (Rheingold), la première partie de cette grande tétralogie "L'Anneau du Nibelung", magnifiquement relié: un trésor qui ne sera présenté au monde qu'après bien des années. <sup>5</sup>

L'enthousiasme de Pohl pour "l'Orphée de Weimar" ne se décrit que par des superlatifs; il avait, du reste, entrepris ce voyage à Weimar dans l'unique but de voir et d'entendre Liszt, ce qu'il eut amplement l'occasion de faire car Liszt était un hôte d'une amabilité extrême. Pohl est invité à plusieurs reprises à l'Altenburg pour y déjeuner en compagnie d'artistes et d'écrivains, allemands ou étrangers. La conversation y est des plus animées et des plus

intéressantes, conversations que malheureusement il ne relate pas car son intention, nous dit-il, n'est pas d'écrire des mémoires....

En ce qui nous concerne, toutefois, le fait le plus remarquable est qu'un critique musical, notoire comme l'était Richard Pohl à l'époque, soit allé à Weimar au printemps de 1854, donc peu de temps avant ces fêtes à la Wartburg dont parle Nerval dans sa correspondance, sans jamais mentionner une seule fois ce festival en l'honneur des ménestrels du tournoi poétique de la "Wartburg". Ceci est d'autant plus remarquable que ce même critique musical était en train d'écrire ou allait bientôt écrire un article sur les ménestrels. En examinant la correspondance de Liszt nous trouvons, en effet, une lettre adressée au début de novembre 1854 à son ami le docteur Franz Brendel, éditeur à Leipzig, dans laquelle Liszt recommande un article de Richard Pohl, intitulé "Lieder und Sprüche" et qui traite des "Minnesänger". Qu'un homme vivement intéressé par ce sujet ne fasse aucune allusion à ces fêtes de la Wartburg est vraiment bizarre. Cela contribue à nous convaincre que cette fête de la Wartburg était de nature privée et organisée par les amis musiciens de Liliencron et de Stade qui venaient de publier, grâce à l'intervention

de Liszt, leur recueil intitulé "Lieder und Sprüche". Une lettre de Liszt notamment, datée du 2 juillet 1854 et adressée à un de ses élèves à Londres, donne toutes sortes de nouvelles musicales dont la plus importante est le festival de musique à Rotterdam du 10 au 15 juillet où il compte se rendre, mais il ne souffle mot ni d'un festival à la Wartburg, ni du mauvais temps, ni même d'excursion à Eisenach, ville au pied de la Wartburg. Dans une lettre antérieure, (12 juin 1854, à Franz Brendel) il n'en parle pas non plus; cependant, il mentionne un petit voyage à Halle qu'il compte faire la semaine suivante pour y assister à une représentation du "Weltgericht" de Schneider<sup>6</sup>. Cette excursion à Halle eut en effet lieu le samedi 18 juin en compagnie de deux élèves de Liszt, de Rubinstein et de deux amis: Hoffmann von Fallersleben et sa femme Ida. C'est dans l'autobiographie de ce poète allemand, résidant alors à Weimar, que nous trouvons cette excursion relatée avec force détails. Ce témoignage important de l'époque qu'est Mein Leben de Hoffmann von Fallersleben lui non plus ne fait aucune allusion aux fêtes à la Wartburg qui, d'après Nerval, auraient dû avoir lieu au début juillet. Von Fallersleben dont l'installation à Weimar était récente, époux d'une musicienne, semble avoir été un

compagnon habituel de Liszt. Il ne tarit point d'éloges sur Liszt et les réceptions principales à l'Altenburg sont un de ses sujets constants de préoccupations. Il parle aussi de Richard Pohl, rencontré à ces nombreuses réceptions où l'on parle beaucoup de musique et où l'on en fait encore davantage. Cependant, il ne mentionne ni la Wartburg, ni les "Minnesänger" dans le courant de cette année 1854. Pourtant, en mars 1855 (c'est-à-dire huit à neuf mois après le passage de Nerval) il relate, avec force détails, une visite qu'il fait à des amis qui résident à la Wartburg. Il est intéressant de noter, à ce propos, que Hoffmann von Fallersleben a rencontré Nerval en juillet 1854. Plus exactement, nous devrions dire que Gérard lui a fait une visite dans la première moitié du mois de juillet 1854. Il est regrettable qu'il n'y ait pas de date plus précise; cela est dû au fait que Hoffmann s'est contenté de dresser une liste des nombreux visiteurs reçus chez lui à partir du mois de mai jusqu'en décembre 1854. Nous trouvons onze visiteurs pour le mois de juillet: "Gérard de Paris, premier traducteur français de Faust"<sup>7</sup> vient en troisième place, directement précédé par un Dr Heb, grand-rabbin d'Eisenach, et suivi de sept autres visites dont l'une est composée de deux

personnes marquées ensemble. Si sur onze visites, celle de Gérard vient la troisième, cela nous situe son passage "grosso modo" entre le 5 et le 10 du mois par un simple calcul des probabilités.

La même omission au sujet des fêtes à la Wartburg nous frappe dans la volumineuse correspondance de Liszt et de Wagner. Aucune mention n'y en est faite, ni même des "Minnesänger", quoique tous deux ne manquent pas de parler d'autres festivals qui doivent avoir lieu vers la même époque. Pour Wagner, c'est un festival à Sitten dans le Valais auquel il doit se rendre sans grand enthousiasme car il semble même plutôt éprouver quelque mépris à cet égard. Pour Liszt, il ne s'agit que d'un seul festival, celui de Rotterdam pour lequel il doit se mettre en route le 8 juillet. En vérité, dans une autre lettre écrite le 7 juillet à Brendel, nous apprenons qu'il part le soir même pour Rotterdam.<sup>8</sup> Nous trouvons une confirmation cependant dans les lettres inédites de Nerval à Liszt; une note des éditeurs à la fin de la lettre datée par Nerval: "de Nuremberg, ce 23 juin 1854."<sup>9</sup> Dans sa réponse, Liszt aurait pressé Gérard de venir car il allait partir pour Rotterdam le 7 juillet dans la nuit, ce qu'il annonce à Hans von Bülow le jour même.

Par ailleurs, nous trouvons Nerval mentionné une seule fois dans une lettre de Wagner à Liszt du 2 octobre 1850 à propos du compte rendu de Nerval sur "Lohengrin" dans le feuilleton de la Presse. Nerval venait d'assister aux fêtes de Weimar en l'honneur de Goethe et de Herder à la fin août 1850. A cette occasion avait eu lieu la première représentation de "Lohengrin" sous la direction de Liszt évidemment. Nous citons le passage dans la traduction anglaise de Hueffer:

How glad, on the other hand, was I to see your indication and hints worked up into an intelligent sketch by a Frenchman who is so much further removed from me. This has been done by Nerval, in the "feuilleton" of the Presse. Many mistakes occur, but that does not matter. The man has formed for himself from your utterances clearly and distinctly my intention. 10

Le docteur Blanche avait d'autres raisons de craindre un retour à la Wartburg car il devait être au courant de l'expérience extraordinaire éprouvée par Nerval en ces lieux. Nous avons découvert le rôle joué par la Wartburg chez Nerval dans un passage d'une extrême importance pour notre enquête. C'est dans un article du National, intitulé "La Censure-les Masques d'Arlequin" paru le 31 octobre et le 1<sup>er</sup> novembre 1850 que se situe ce passage tout à fait étonnant. Cet article est reproduit dans les Oeuvres complémentaires de Gérard de Nerval sous le

titre: "Sur Léo Burckart". Voici ce que Nerval dit à propos des répétitions de Léo Burckart:

Une seule décoration nouvelle était indispensable, celle d'un tableau représentant des ruines éclairées par la lune, à Eisenach, près du château de la Wartburg.

J'avais rêvé cette décoration, je l'ai vue en nature plus tard en quittant l'électorat de Hesse-Cassel pour me rendre à Leipsick. 11

La note No. 19 nous donne la variante du National qui dit: "je l'ai vu en nature, il y a un mois". Nerval avait en effet voyagé en Allemagne à la fin de l'été 1850; en route pour Weimar où devaient avoir lieu, à partir du 28 août, des fêtes en l'honneur de Goethe et de Herder, il s'était arrêté à Eisenach pour visiter la Wartburg et s'y était attardé plus longtemps que prévu car il avoue être arrivé en retard à Weimar. Il avait raté une partie des représentations. Nous comprenons maintenant la cause de ce retard car ce qu'il venait d'éprouver à la Wartburg était une expérience de "déjà-vu". Il avait rêvé l'endroit avant de le voir en nature, aventure bouleversante pour un être aussi impressionnable que Gérard! Il avait dû être chaviré par cette découverte et il devait en outre, comme il avait coutume de le faire, être devenu persuadé d'avoir vécu à Eisenach dans une vie antérieure.

Nous savons par les témoignages de ses contem-

porains que ce genre d'expérience avait dû se produire très tôt dans la vie de Gérard et nul autre mieux que lui-même ne peut en donner une description plus nette. Nous citons ici ce qu'il écrit en 1840 à propos de la réincarnation d'Hélène de Troie dans le Second Faust:

Est-ce le souvenir qui se refait présent ici? ou les mêmes faits qui se sont passés se reproduisent-ils une seconde fois dans les mêmes détails? C'est une de ces hallucinations effrayantes du rêve et même de certains instants de la vie, où il semble qu'on refait une action déjà faite et qu'on redit des paroles déjà dites, prévoyant, à mesure, les choses qui vont se passer. 12

"Ces hallucinations effrayantes du rêve", ce sont bien des expériences vécues dans l'intimité la plus incommunicable dont il s'agit. Cette expérience du "déjà-vu" se situe au coeur de l'obsession nervalienne avec la Wartburg et nous pouvons facilement deviner, dès lors, que le docteur Blanche voyait d'un mauvais oeil ce retour de son malade aux lieux hantés de son imagination, ce voyage si bien nommé par Nerval lui-même "le voyage d'Astolphe" dans sa lettre à Liszt envoyée de Passy le 10 octobre 1854.

Il convient ici d'apporter quelque éclaircissement à cette appellation. Astolphe, personnage du Roland furieux de l'Arioste, était allé rechercher dans la lune le flacon renfermant la raison égarée

du paladin Roland car c'est dans la lune que se trouvaient tous les objets perdus sur la terre. Or, Nerval, en passant le Rhin, accomplissait exactement le même voyage. Il devient de plus en plus évident que c'est à la Wartburg que se trouve une des patries perdues, ou du moins l'un des fantômes de la patrie perdue de Nerval.

Nerval avait, dans le but de guérir, entrepris d'écrire l'histoire de sa "folie" (qui n'a jamais été reconnue comme telle par lui, mais plutôt comme un état second à mi-chemin entre le rêve et la réalité de la vie). C'est le docteur Blanche qui l'avait mis sur cette voie, et nous imaginons qu'il dut s'en repentir quand son patient voulut se rendre sur les lieux-mêmes pour rédiger ce qu'il allait plus tard nommer "Aurélia".<sup>13</sup>

Examinons maintenant de nouveau cette correspondance du dernier voyage à la lumière de ce que nous venons d'apprendre.

### Le Passage du Styx

Parmi les lettres du dernier voyage en Allemagne, il s'en trouve une d'un intérêt tout spécial pour notre étude car Nerval y montre un état d'exaltation extrême. C'est la lettre adressée à George Bell, un de ses rares confidents, le 31 mai 1854 de Strasbourg, au moment de retraverser le Rhin.

Ce qu'il fait d'extraordinaire dans cette lettre c'est qu'il ne s'apprête à rien de moins qu'à descendre aux Enfers et il cite par deux fois "Orphée", l'opéra de Gluck: "Laissez-vous toucher par mes pleurs, Ombres, larves, spectres terribles!"<sup>14</sup> Voilà le Rhin transformé en Styx et avant de le retraverser, il prononce ces paroles invocatrices:

Dans une heure, je retraverse une seconde fois le pont du Rhin.

"Divinités du Styx, soyez-moi favorables!  
Pâles divinités!"<sup>15</sup>

Notons que dans sa lettre à George Bell il mentionne le fait qu'il retraverse le Rhin, ce qu'il cache au docteur Blanche. Pourquoi ces deux passages du Rhin? Accomplit-il un rituel? Est-il à la poursuite de deux fantômes, d'où les deux passages et les deux invocations aux divinités infernales? Nous ne pouvons nous empêcher de penser ici au fameux vers du sonnet "El Desdichado":

"Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron"  
 dont la variante est encore plus significative:  
 "et j'ai deux fois vivant traversé l'Achéron".  
 Quoiqu'il en soit, il se prépare à refranchir solennellement le Rhin.

Il paraît évident aussi dans cette lettre que George Bell doit connaître les pensées de Gérard car elle est remplie d'allusions qui semblent faire partie d'un langage connu des intimes seuls. Il nous semble à propos ici de rappeler le témoignage que Bell donna par la suite:

Il trouvait surtout des jouissances infinies à s'initier aux mystères des sciences occultes.... Avec des lambeaux de la Kabbale, des rêveries mystiques de Cazotte, de la théosophie de Saint-Martin, des oeuvres éparses de Swedenborg, qu'on connaissait à peine, il composait des théories à lui pour expliquer, tout ce qui aurait pu le surprendre . . . tous se rappellent l'avoir connu sans cesse préoccupé de quelque légende miraculeuse.... 16

Nous soulignons "pour expliquer tout ce qui aurait pu le surprendre" car cela prouve qu'il n'était pas si fou qu'on le croyait, aux yeux de ceux qui comprenaient ses élucubrations. George Bell faisait partie de ce groupe-là, tout comme Asselineau dont voici le témoignage:

Jusques aux derniers mois de sa dernière année, je n'ai jamais surpris, dans la conversation de Gérard, d'excentricité qui ne pût s'expliquer par ses lectures ou par les occupations habituelles de son esprit. 17

Par ailleurs, nous relevons dans la même lettre une allusion significative qui semble bien confirmer le fait qu'il est en train d'écrire Aurélia, c'est le myosotis cueilli sur les bords du Rhin qu'il envoie à la fille de Dumas, cette fleur du souvenir dont le nom allemand "Vergiss-mein-nicht" est traduit dans les "Memorabilia": "Ne m'oubliez pas"; il charge Bell de dire le nom de la fleur en allemand aux amis qu'il n'a pas revus avant le départ!

Nerval ne va pas repasser le Rhin ce jour-là comme il l'avait annoncé et il semble avoir remis son départ au lendemain ou à plus tard. Le fait est qu'en allant mettre sa lettre à la poste il est bouleversé à la vue de sa biographie et de son portrait à l'étalage d'un libraire.<sup>18</sup> Il en oublie même d'aller poster sa lettre car il ajoute un post-scriptum daté du 1<sup>er</sup> juin pour expliquer le délai.

Sa première lettre au docteur Blanche porte aussi la date du 1<sup>er</sup> juin mais elle est envoyée de Baden et elle donne une version tout à fait différente du voyage. Il a bien garde de souffler mot d'un premier voyage à Baden et explique son retard par une "mésaventure" qui nous semble un peu tirée par les cheveux. Jusqu'à quel point Blanche était-il dupe? Il est permis de se le demander! Son

itinéraire change aussi: "J'ai fait hier une promenade charmante à Lichtenthal. Demain, je pars pour Rastadt." (Oe.I, 1082) Sans erreur de date, cela semble bien impossible; ou bien se pourrait-il qu'il eût chargé quelqu'un de poster la lettre pour Blanche à Baden? Si l'on change l'itinéraire, pourquoi ne changerait-on pas aussi le lieu de l'expédition? Qu'à cela ne tienne! Il lui annonce aussi une éventualité de passage à Weimar sans vraiment rien nommer:

Au moment de m'enfoncer dans la verte Allemagne, je sens qu'il me manque un habit sérieux pour me présenter dans les cours, si l'on m'invite ou si je me laisse inviter. (Oe.I,1082)

Il ne parle pas encore de la Wartburg ni des fêtes qui doivent soi-disant y avoir lieu ni de l'invitation de Liszt qui arrivera juste à point au moment où il se décide.

Mais ce qui est plutôt étonnant, c'est que la lettre qu'il écrit à son père le 4 juin(!) est aussi envoyée de Strasbourg. Il commence ainsi: "Je t'écris de Strasbourg, où je suis revenu depuis mon excursion à Bade." (Oe.I,1083) Il ne mentionne qu'un seul voyage à Baden, celui au cours duquel il expédia sa première lettre à son père, datée du 31 mai. Y eut-il une autre excursion à Baden-Baden au cours de laquelle il expédia sa lettre au docteur

Blanche? Nous tendons à croire que non et nous soupçonnons Gérard de tenir deux journaux de bord comme un bateau en contrebande!

Une chose est certaine cependant, c'est que l'exaltation témoignée dans la lettre à Bell et l'émotion provoquée par la découverte du portrait de la biographie de Mirecourt sont bien plus graves qu'on ne penserait car il s'ingénie à rassurer son père sur son état. Aurait-il peur que certains amis ou connaissances ne lui en fassent part? Il semble vouloir le prévenir de ces nouvelles et en atténuer le coup:

Le mal, c'est-à-dire l'exaltation, est revenu parfois, c'est-à-dire dans de certaines heures. Je dois passer ici pour un prophète (un faux prophète), avec mon langage parfois mystique et mes fréquentes distractions. (Oe.I,1083)

Il essaie ensuite d'attribuer ces distractions à sa vue basse, voire même à l'imagination des autres:

Il y a déjà deux ou trois Gérard à Strasbourg, car on me dit parfois: On vous a vu passer là ou là--où je n'étais pas. Je vous ai parlé, vous ne m'avez pas répondu. (Oe.I,1083)

Plus loin il ajoute;

Pourtant je vais dix fois mieux, quoi qu'on puisse te dire ou t'écrire. Crois-le bien. La preuve, ~~du reste,~~ c'est que je vis à ma tête, et que je t'écris, comme tu vois, avec assez de logique et de facilité. (Oe.I,1084)

"Qui s'excuse, s'accuse," pourrions-nous penser si nous étions le père, et l'on a le droit de se

demander si le père était dupe du "jeu" que jouait son fils; il nous faut néanmoins admirer la lucidité avec laquelle il mène le jeu ou bien se plie au "jeu" des autres.

Un mois plus tard, il écrit une autre lettre à Bell, une lettre bien sage, pleine de descriptions pittoresques et de détails humoristiques. Il mentionne, au début, sa lettre écrite de Strasbourg et l'on sent que, sans vraiment vouloir s'en excuser, il essaie néanmoins de l'expliquer:

Je vous ai écrit de Strasbourg où les réceptions et les invitations m'avaient encore un peu agité. Pour éviter ces occasions, j'ai vu fort peu de monde depuis, et j'ai pris de la force dans la réflexion et la solitude. (Oe.I,1096)

Nous commençons à trouver Weimar directement mentionné dans sa correspondance à partir de la lettre à son père commencée à Donauwerth le 20 juin 1854 puis terminée et envoyée de Nuremberg le lendemain:

Je me suis décidé tout à fait; je vais passer quelques jours à Dresde et à Leipzick. J'irai à Weimar, si mon ami Liszt s'y trouve en ce moment. (Oe.I,1093)

Nous avons vu plus haut dans sa lettre de Baden au docteur Blanche qu'il parlait d'une éventualité de passage dans les "cours" (la cour de Weimar est celle qu'il connaît le mieux, grâce à Liszt). Maintenant, il mentionne Weimar avec des "si", il ne parle pas

encore d'un festival à la Wartburg.

Il est curieux de noter son ton apologétique quand il annonce sa décision d'aller à Leipzig, Dresde puis Weimar, comme s'il avait besoin de donner des raisons pour se justifier, car il enchaîne de cette manière:

J'ai besoin de travailler un peu, puisque je me trouve en parfaite santé et disposition. De plus, à Leipzig, j'ai l'avantage de pouvoir gagner Paris en quelques heures si quelque affaire m'y rappelait. (Oe.I,1093)

Nous trouvons ce Paris-Leipzig en quelques heures admirable; à l'entendre, on se croirait soudain transporté au vingtième siècle! Soit sa notion des distances est pour le moins ahurissante, soit son désir de rassurer son père dépasse les bornes de la vraisemblance! Vient un passage sur Nuremberg puis, inopinément, le voilà qui de nouveau remet Leipzig sur le tapis pour répéter quasiment la même chose, comme s'il avait besoin de se convaincre lui-même de la nécessité de ce voyage:

Je suis bien content maintenant d'avoir pris une détermination, car Leipzig est un centre si bien situé que je puis, en trois ou quatre heures, cinq ou six peut-être, aller soit à Prague, soit à Berlin. (Oe.I,1093)

Connaissant la "rapidité" des locomotives de l'époque, nous pouvons facilement multiplier ces distances par deux et rester encore en deça de la vérité, car s'il

est exact que Leipzig ait déjà été au centre d'un réseau ferroviaire fort développé pour l'époque, il n'en reste pas moins vrai que Prague se trouve au moins à 250 kms de Leipzig, et ceci à vol d'oiseau.<sup>19</sup>

C'est dans une autre lettre à son père, datée du 29 juin de Leipzig qu'il mentionne enfin pour la première fois ces "fameuses" fêtes à la Wartburg qui ne se trouvent pas mentionnées dans la correspondance de Liszt et qui devaient être d'une nature privée, comme nous allons le voir plus loin:

Je ne veux point tarder un instant à t'apprendre l'honneur que l'on me fait ici en m'invitant à des fêtes qui vont avoir lieu à la Wartburg.  
(Oe.I,1098)

Nous soulignons le mot "honneur" qui semble être là uniquement pour rassurer le père comme ce qui suit, du reste, tout spécialement l'affirmation qu'il est: "en très bonne santé et en état de paraître convenablement." Que de précautions pour annoncer un simple voyage! Ne devrions-nous pas nous demander pourquoi? Dès qu'il commence d'approcher de la région de Weimar et d'Eisenach, il enveloppe son voyage de papiers de soie comme on le ferait pour un objet fragile inestimablement précieux; ou serait-ce parce qu'il approche d'un pays défendu? Peut-être bien pour les deux raisons à la fois!

La lettre écrite à Sartorius le jour suivant, c'est-à-dire le 30 juin, toujours de Leipzig, ne contient pas moins de détails remarquables. Il ne s'agit plus d'honneur qu'on lui fait, mais plutôt d'un affront qu'il ne peut pas faire à Liszt:

J'ai écrit à Listz (sic) que je ne voulais pas aller à Weimar n'étant pas en état de supporter la société, les réceptions, il m'a écrit que je ne lui ferais sans doute pas l'affront de venir à Leipzig sans aller le voir. J'aurais mieux aimé le rencontrer à Leipzig où il vient souvent. Enfin je me suis décidé; il y a des fêtes à la Wartburg, des réminiscences musicales de l'époque des Maîtres Chanteurs (sic).<sup>20</sup>  
Je crois que cela m'intéressera. (Oe.I,1101)

Quelle désinvolture! Et surtout, quel changement de ton! Il veut donner l'impression que cela n'a pas beaucoup d'importance pour lui et qu'en fin de compte il est forcé d'aller à ces fêtes à cause de Liszt! Mais quelques lignes plus bas, nous tombons sur un passage qui l'emporte sur tous les autres par son incongruité:

Il faut au moins que j'achète un chapeau et des gants. J'ai bien envie d'un macintosh car s'il pleut dans les cérémonies . . . C'est toujours moins bête qu'un parapluie. (Oe.I,1011)

Le passage que nous avons souligné ici est très important pour nous: il n'est pas question ici que le mauvais temps éventuel puisse déranger les fêtes de la Wartburg en quoi que ce soit; car, de mémoire d'homme, une représentation organisée avec des

artistes (musiciens et chanteurs sans doute) n'a jamais été annulée pour raison de pluie ni d'orage . . . On prévoit toujours, en cas de représentation en plein air, une salle ou un local abrité de la pluie. Or, pour Nerval, c'est exactement ce qui va se passer....

Dans sa lettre au docteur Blanche écrite de Weimar et non datée, voici ce qu'il dit:

Votre dernière lettre a été pour moi un reproche bien sensible et m'a troublé au moment où j'étais beaucoup de plaisir de mon voyage à Weimar, d'autant que je l'ai ouverte en présence de Listz (sic) qui m'avait accompagné à la poste. De plus, le temps s'est mis de la partie et la fête d'Eisenach n'a pu avoir lieu, ce qui nous a tous attristés. Cependant, j'ai pu profiter de l'hospitalité offerte, mais seulement deux jours, car Listz a dû partir pour le Nord. (Oe.I,1103-4)

Cette lettre est beaucoup plus révélatrice qu'on ne le croirait au premier abord. Cette lettre de Blanche adressée à Weimar est en réponse à sa lettre envoyée de Leipzig le 30 juin annonçant de but en blanc son départ pour Weimar et Eisenach. Notons ici qu'il l'annonce au moment du départ comme un fait accompli:

Adressez-moi cela (la valeur de cent florins) à Weimar chez Listz . . . J'ai fini par me décider à y aller . . . Du reste, c'est fort simple: ce sont des fêtes musicales qui ont lieu à la Wartburg en souvenir des maîtres chanteurs. Dites à Antony que cela m'intéressera surtout à cause de lui et je tâcherai de définir Wagner de façon à ce qu'il n'ait rien à dire.... (Oe.I,1102)

Nous remarquons ici la même désinvolture manifestée dans la lettre à Sartorius: il prétend n'y aller que pour faire plaisir à Antony! Il est apparent que Blanche n'en est pas dupe et qu'il lui répond immédiatement pour lui reprocher de lui avoir caché jusqu'au dernier moment son passage à la Wartburg (lieux interdits par Blanche et pour cause!). "De plus, la fête d'Eisenach n'a pu avoir lieu" viendrait inopportunément s'il n'était placé à la suite de ce "reproche" démontrant le fait que Nerval voulait minimiser sa faute (désobéissance aux ordres du médecin). En d'autres mots, il veut amadouer Blanche et c'est comme s'il lui disait: "Rassurez-vous, il n'y a aucun mal de fait puisqu'en fin de compte le mauvais temps m'a empêché d'aller à Eisenach."

Evidemment, le mal a été fait et nous devinons qu'il a dû aller dans la région du Kyffhäuser<sup>21</sup> directement de Leipzig où "la tête a tourné" pour arriver à Weimar cinq jours plus tard, avant le départ de Liszt pour le festival de Rotterdam: "Cependant j'ai pu profiter de l'hospitalité offerte, mais seulement deux jours, car Liszt a dû partir pour le Nord." (Oe.I,1104). Comme nous savons par la correspondance de Liszt qu'il était parti le 7 juillet

au soir pour le festival de Rotterdam, cela veut dire que Nerval a dû arriver là 5 juillet chez Liszt. Il n'y a donc entre Leipzig et Weimar qu'un espace de 4 ou 5 jours--des jours bouleversants car, de son propre aveu, il arrive dans un triste état chez Liszt. Le 10 octobre, il lui écrit:

Remerciez pour moi les deux personnes qui ont bien voulu être si indulgentes chez vous pour un voyageur assez triste dans ce moment-là. J'ai encore souffert, moralement, plus de deux mois. (Oe.I,1116)

C'est la lettre déjà citée qui se termine par l'assurance que son prochain voyage à Weimar "ne sera plus le voyage d'Astolfe" (c'est-à-dire un voyage dans la lune, pays imaginaire où se trouvent les fantômes de lui-même, c'est-à-dire la patrie perdue), puis il ajoute directement après "le voyage d'Astolphe":

et vous m'excuserez de ce moi éternel qui dans ma bouche a été de plusieurs syllabes . . . Et j'étais si modeste à Vienne, vous l'avez bien vu!

Le "moi" (écrit en italiques dans le texte) devait donc être souligné dans la lettre . . . nous soulignons également "de plusieurs syllabes" car cela suggère, à notre avis, le fait que Nerval s'est trouvé devant plusieurs "moi", ou du moins deux personnages, les deux poètes allemands qu'il est parvenu à faire sortir des Enfers, découverte bouleversante qui explique son accès de tristesse.

La fin fait allusion à leur rencontre à Vienne de l'hiver 1839-40 et la mention de sa modestie d'alors veut dire que son "moi" était unique, non encore dédoublé. Nous pensons que c'est à Vienne qu'il a dû lire ou relire l'oeuvre de Novalis et de Walther, qu'il a dû soudain éprouver le besoin de trouver une confirmation sur les lieux-mêmes, ce qui explique son départ précipité de Vienne, sa longue randonnée à pied à travers la campagne allemande et une période d'exaltation qui culmine avec la fameuse crise de février 1841. Un fait intéressant qui semble coïncider avec cela, c'est son travail à la traduction du Second Faust. Son expérience personnelle lui ouvre les portes de la signification profonde de l'oeuvre de Goethe.<sup>22</sup>

D'après cette lettre à Liszt, il est évident que Liszt avait reçu les confidences de Gérard. "Les deux personnes . . . si indulgentes" elles aussi devaient être au courant. Du moins, la plus âgée d'entre elles, la "princesse polonaise" compagne de Liszt dont il parle à son père dans la lettre du 29 juin où il annonce son départ pour Weimar:

Je reverrai l'excellente princesse polonaise  
 qui m'avait déjà donné des nouvelles de la dame  
 qui t'a sauvé et recueilli autrefois à Wilna.  
 (Oe.I,1098)

Nous trouvons des renseignements sur les deux dames  
 de l'Altenbourg dans l'autobiographie de Hoffmann  
 von Fallersleben. L'hôtesse de Nerval, maîtresse  
 de l'Altenburg était: Fürstin Caroline Elisabeth  
 von Sayn-Wittgenstein, née von Iwanowska, en 1819,  
 divorcée seulement en 1855. Sa fille Maria  
 (Prinzessin Maria von Wittgenstein) née en 1837,  
 était à l'époque de la visite de Nerval, une jeune  
 fille de 17 ans. Etant donné le fait que Liszt  
 était parti sans elles pour Rotterdam et que Nerval,  
 de son côté, le charge de remercier les deux hôtes-  
 ses qui ont été si indulgentes pour lui, nous sommes  
 amenés à croire que Nerval s'était attardé à l'Alten-  
 burg après le départ de Liszt en dépit de ce qu'il  
 en dit au docteur Blanche dans sa lettre de Cassel  
 du 11 juillet 1854:

Je pouvais rester à Weimar en son absence et il  
 avait mis des chambres à ma disposition, mais,  
 resté seul dans une petite ville et cela par  
 un temps de pluie, cela ne m'aurait servi à  
 rien. J'ai pris la route de Gotha où je me suis  
 arrêté hier et je suis à Cassel. (Oe.I,1104)

Cependant, comme nous l'avons déjà vu, il ne faut  
 pas toujours se fier à la "version Blanche" des évé-  
 nements. Nous nous livrons donc à un petit calcul

de déduction. La lettre de Cassel étant datée du 11 juillet, "je me suis arrêté hier" à Gotha veut donc dire le 10 juillet. Or, Gotha n'est pas loin de Weimar (à une cinquantaine de kilomètres à peine, et, de plus, sur la ligne de chemin de fer qui relie Weimar à Eisenach.) Sachant que Liszt était parti le 7 juillet au soir, nous nous trouvons avec un "décompte" de deux journées entières: le 8 et le 9 juillet. Nous choisissons donc de croire qu'il a dû accepter l'invitation de Liszt et rester en compagnie des deux dames de l'Altenburg. Nous l'imaginons fort bien errant de salon en salon, feuilletant les manuscrits de Wagner ou consultant peut-être une oeuvre qui vient de paraître par les soins de l'archiduc, grâce à la faveur de Liszt, oeuvre intitulée "Lieder und Sprüche"<sup>23</sup> qui est le résultat d'un travail de collaboration entre un germaniste et musicologue distingué, Rochus Wilhelm von Liliencron, professeur à l'université de Iena, et Wilhelm Stade, directeur musical et chef d'orchestre à la même université. Cette oeuvre est en vérité une anthologie qui consiste en un déchiffrement linguistique et musical de vingt des plus beaux chants des ménestrels dont quelques-uns sont de Walther von der Vogelweide.

Nous allons terminer notre examen de la correspondance du dernier voyage par la lettre du 15 juillet au docteur Blanche, expédiée de Francfort, qui contient des indications importantes sur "le mal" de Nerval:

Le mal est plus grand que vous ne pensez; cependant je n'ai rien fait qu'on puisse me reprocher et n'ai fait de tort qu'à moi-même . . . Peut-être ce que j'ai éprouvé de bizarre n'existe-t-il que pour moi, dont le cerveau s'est abondamment nourri de visions et qui ai de la peine à séparer la vie réelle de celle du rêve. (Oe.I,1107)

Son mal provient de ne pas vouloir dissocier la réalité (sa vie actuelle) de cette vie passée (ou vies passées entrevues par le rêve et par le phénomène du déjà-vu). Plus loin, il nous donne indirectement une autre indication sur le moment précis où "le mal" a recommencé. Après avoir assuré que ses projets de travail sont sérieux, il ajoute:

Je n'ai pas cessé dans tout mon voyage de recueillir de quoi le faire--à Leipzig seulement la tête a tourné.... (Oe.I,1108)

"La tête a tourné" quand il a décidé de désobéir au docteur Blanche et de retourner sur les lieux interdits où il avait auparavant éprouvé ces visions bizarres. Dans cette lettre de contrition, du reste, il avoue franchement sa désobéissance quand il lui dit qu'il est "un pauvre malade qui a tout fait pour échapper à [ses] conseils" (Oe.I,1108). Les souf-

frances morales dont il parle sont provoquées non seulement par son enquête dans ses vies passées mais aussi par le remords qu'il éprouve à l'égard de ceux qui veulent l'aider.

## NOTES

<sup>1</sup> Cf. chapitre sur Henri d'Ofterdingen où nous parlons de Walther et de la tour antique de la Wartburg.

<sup>2</sup> Rappelons brièvement le sujet de Tannhäuser: Tannhäuser, un ménestrel du début du treizième siècle, personnage historique de la région de Franconie et de Bavière en Allemagne, est aussi le héros d'une légende dite du "Venusberg" ou de Tannhäuser.

Près d'Eisenach se trouve cette montagne où Tannhäuser aurait été retenu prisonnier des charmes de Vénus durant quelques années. Enfin "désenchanté" il est libéré de ce démon érotique par son invocation à la Vierge Marie. Il retrouve Elisabeth princesse de Thuringe, fille de l'archiduc Louis, toujours amoureuse de lui malgré cette longue séparation. Ici, Wagner, pour les besoins du mélodrame, fait subir une sérieuse entorse à la vérité historique car Elisabeth était la femme très sainte et très fidèle de l'archiduc Louis. Le deuxième acte de l'opéra représente l'illustre bataille oratoire des ménestrels appelée "Minnesängerkrieg" en allemand ou "Wartburgkrieg" parce qu'elle eut soi-disant lieu à la Wartburg, la forteresse féodale qui depuis le douzième siècle se dresse toujours aux environs d'Eisenach. Les fameux troubadours de l'époque, Walter, Wolfram, Henri prennent part à ce concours poétique où ils chantent l'amour courtois; or, Tannhäuser, qui n'est pas complètement désensorcelé, se met à faire l'éloge de l'amour charnel! Bien mal lui en prit car le voilà banni! Pour se sortir de ce mauvais pas, il entreprend un pèlerinage à Rome dans le but d'obtenir un pardon du pape; celui-ci, horrifié par l'histoire de Vénus le lui refuse . . . Il ajoute que ce pardon du ciel est aussi improbable que le bourgeonnement de sa crosse. Or, c'est exactement le miracle qui se produit par l'intercession d'Elisabeth la Sainte qui meurt en demandant le pardon de Tannhäuser.

<sup>3</sup> Friedrich Hiebel, Op.cit., p. 305.

<sup>4</sup> Nous apprenons ceci dans un volume consacré à Liszt parmi les écrits sur la musique et les musiciens (Gesammelte Schriften über Musik und Musiker),

oeuvre de Richard Pohl, critique musical de renom, contemporain de Liszt et de Wagner. Il nous y fait une description détaillée de l'Altenburg qu'il appelle pompeusement L'Olympe musical du dix-neuvième siècle. Les nombreuses visites qu'il nous relate sont d'autant plus intéressantes pour notre étude qu'elles datent précisément de la même année que le dernier voyage de Nerval outre-Rhin (d'après nos calculs, elles précèdent le passage de ce dernier de quelques semaines seulement).

<sup>5</sup> Pohl, Richard, Gesammelte Schriften über Musik und Musiker (Leipzig: B. Schlicke, 1883), vol. II, pp. 61-62. C'est notre traduction de l'allemand.

<sup>6</sup> Oeuvre et compositeur tombés dans l'oubli.

<sup>7</sup> Notre traduction de: "Gerard von Paris, erster französischer Übersetzer des Faust." Signalons deux erreurs à la note no. 2 de la lettre 338, sur la page 1403 des Oeuvres Complètes, tome I de l'édition Béguin-Richer. Tout d'abord la référence ne se trouve pas à la p. 21 du sixième volume de Mein Leben (Hannover: Rümpler, 1868) mais à la page 24. Ensuite, ce n'est pas en août mais en juillet que se situe la visite de Gérard à Hoffmann von Fallersleben.

<sup>8</sup> Correspondence of Wagner and Liszt, traduite par Hueffer (New York: Vienna House, 1973), vol. I, p. 115.

<sup>9</sup> Nerval, Lettres à Franz Liszt. Textes inédits présentés et publiés par Jean Guillaume, sj. et Claude Pichois (Namur: Presses Universitaires, 1972), p. 35.

<sup>10</sup> Correspondence of Wagner and Liszt, Op.cit., p. 115.

<sup>11</sup> Nerval, Oeuvres Complémentaires, t. VIII; Variétés et Fantaisies (Paris: Minard, 1963)

<sup>12</sup> Oeuvres Complémentaires, t. I: La Vie des Lettres, "Préface de Faust suivi du Second Faust, Op.cit., vol. 1, p. 20.

13 Nerval l'appelle lucidement un "mille-pattes romantique" dans sa lettre à Liszt du 23 juin 1954 (Lettres inédites de Nerval à Liszt, p. 34)

14 Oeuvres complètes, Op.cit., I, p. 1078

15 Ibidem, p. 1080

16 Jean Richer, Nerval par les témoins de sa vie, Op.cit., pp. 37-38.

17 Ibidem, p. 208.

18 Il s'agit d'un petit fascicule d'Eugène de Mirecourt sur Gérard, qui faisait partie de la série: "Nos contemporains".

19 A la Direction du Transport de la S.N.C.F., le plus ancien indicateur conservé date de 1856, époque à laquelle il fallait 30 heures pour aller de Leipzig à Paris (Note 20, p. 10; Lettres inédites de Nerval à Liszt)

20 Nerval appelle les ménestrels de la Wartburg des Maîtres-chanteurs, ce qui porte à faux car ceux-ci ne paraissent que plus tard. Maîtres-chanteurs est sa traduction de "Meistersinger".

21 Le Kyffhäuser, comme déjà mentionné au début de ce chapitre, est un lien entre Faust, Novalis et le Tannhäuser de Wagner et c'est le pays novalien par excellence, celui où est né Novalis, où Sophie a vécu, où Henri d'Ofterdingen a ses sources.

22 Cf. la citation de la Préface de Faust suivi du Second Faust, écrite par Nerval et parue en 1840.

23 Titre mentionné plus haut, à propos d'un article de Richard Pohl; en vérité, un compte-rendu de l'oeuvre de Liliencron et Stade.

Chapitre 2

L'oiseau rare

"....Les faits extérieurs, les épisodes autobiographiques, les échappées vers l'anecdote ne sont autre chose que des rideaux qu'il tire devant le lecteur pour lui cacher le secret indéchiffrable de son âme, la "salle du trésor", comme les gnostiques nommaient les vérités inaccessibles...."  
Eduardo Aúnos, Gérard de Nerval et ses énigmes  
(Paris: G. Vidal, 1956, p. 14)

Dans son oeuvre sur Nerval et l'Allemagne, d'un grand intérêt pour nous, Charles Dédeyan cite un passage de la "Notice sur les Poètes allemands" où Gérard parle des "Minnesänger" en ces termes:  
"[Cette poésie] n'a fait briller aucun nom et n'a laissé aucun monument digne du souvenir"<sup>1</sup>. Dédeyan ajoute alors ce commentaire:

....N'est-ce pas oublier Reinmar von Hagenau . . . et surtout le plus grand de tous Walther von der Vogelweide, le poète errant et besogneux parcourant l'Autriche, l'Allemagne, la France, l'Italie, chanteur de la "hohe Minne", comme de la "nieder Minne". Combien Gérard aurait pu se reconnaître en lui! Quelle rencontre manquée! 2

C'est nous qui soulignons, mais c'est Dédeyan qui met les points d'exclamation, et il faut le bénir d'avoir poussé de tels soupirs de regret pour déplorer le fait que cette rencontre de Nerval et de Walther n'eût jamais eu lieu. Personne n'aurait pu s'exclamer

avec plus de conviction en comparant les deux poètes ou plutôt ce que nous savons d'eux. Pierre Moreau, dans Sylvie et ses soeurs nervaliennes, fait preuve de la même intuition, sans toutefois nommer personne, quand il écrit:

en [Gérard] survivent à la fois beaucoup de poésie du Moyen Age et beaucoup de poésie du XVIème siècle, fondues l'une dans l'autre; un pasticheur de la Pléïade, à côté d'un chanteur tout populaire, tout ingénu, presque primitif. <sup>3</sup>

Plus récemment, dans Gérard de Nerval et son temps, livre plein de détails historiques d'un grand intérêt, Pierre Gascar nous offre une indication importante qui établirait un lien entre Gérard et Walther:

Ainsi, il ignorera toute sa vie que la maison où il est né, au 96 de la rue Saint-Martin, qui deviendra plus tard le 168, s'élève sur l'emplacement d'une chapelle démolie pendant la Révolution, Saint-Julien-des-Ménétriers. Construite au Moyen-Age, elle était contiguë à un hospice servant de foyer, de refuge aux ménestrels (ou ménétriers) de passage à Paris. S'il le savait, Gérard, qui croit aux signes, ne manquerait pas de se sentir placé sous la tutelle de ces poètes musiciens ambulants, le plus souvent faméliques, qui l'ont précédé sur le lieu même de sa naissance le vouant, il ne va pas tarder à le découvrir, à une existence assez semblable à la leur. <sup>4</sup>

On ignore bien des choses sur la vie de Walther; cependant, l'un des faits notoires est qu'il avait poussé jusqu'à Paris dans ses pérégrinations . . . Or, l'hospice de Saint-Julien-des-Ménétriers avait dû

l'héberger. Tout contrairement à l'opinion de Gascar, nous croyons que Gérard devait être au courant de ces faits qu'il avait dû soigneusement cacher comme faisant partie de la "salle des trésors".

En relisant le passage de "la Notice sur les Poètes allemands" cité par Dédeyan, on ne tarde pas à s'apercevoir en effet, comme on pouvait s'en douter, que les connaissances de Gérard sur la poésie des "Minnesänger" sont, en apparence, inexistantes à l'époque où cette Notice fut écrite, c'est-à-dire en 1840. Rappelons ici un fait important, c'est qu'il s'agit d'une deuxième notice, la première ayant paru en 1830. Gérard y appelle les Minnesänger des Maîtres chanteurs. Le seul nom mentionné est celui de Hans Sachs, le cordonnier de Nüremberg, véritable Maître chanteur. Ce représentant de la poésie bourgeoise de la fin du Moyen Age et de la Réforme n'est pas séparé des poètes courtois du treizième siècle--une différence de trois siècles environ (!). Il y avait donc, apparemment, confusion à ce sujet dans l'esprit de Nerval. S'il avait sans doute lu Hans Sachs, il paraît probable qu'il n'avait, alors, encore jamais lu les précédents; ce qui est bien pardonnable quand on sait que la langue de Hans Sachs était déjà le

"neuhochdeutsch", compréhensible de nos jours, alors que celle de Walther et de ses contemporains était le "mittelhochdeutsch", langue vieillie, dont l'orthographe, la prononciation et le vocabulaire étaient très différents, donc peu accessible à un germaniste dilettante, comme l'était Gérard. De plus, pour essayer de justifier cette apparente ignorance, on pourrait rappeler que l'intérêt suscité par cette littérature féodale était relativement récent de même que les études philologiques de cette langue.

Cependant, tous ces arguments s'effondrent dès qu'on relit la première Notice, celle parue en 1830 lors de la première édition des Poésies allemandes. C'est alors qu'il nous faut envisager la possibilité d'un brouillage des pistes, phénomène essentiellement nervalien dû au mutisme volontairement adopté dès qu'il aborde le véritable domaine de ses divers "moi" perdus. Nous renvoyons ici le lecteur à la citation d'Eduardo Aúnos, en exergue à ce chapitre, qui souligne ce phénomène. Jean Richer, avant Aúnos, avait déjà noté que: "Parfois même il s'est ingénié à brouiller les pistes...."<sup>5</sup> En effet, après avoir comparé la Notice de 1840 à celle de 1830, on ne peut s'empêcher de remarquer de nombreux changements dans le passage sur la poésie médiévale dont le plus fla-

grant, pour nous le plus important, est le fait que Nerval, dans cette première Notice, ne confond pas du tout la poésie des Meistersinger, qu'il appelle "troubadours bourgeois" avec celle des Minnesaenger qu'il appelle poésie chevaleresque. Il est très important de noter à propos de cette première Notice de 1830 que Nerval emploie le mot "Chevaliers" dans le sens de "Minnesinger". Il y établit une équivalence entre les "chevaliers" et les Minnesinger:

Ensuite vinrent les maîtres chanteurs, ou "Meistersinger", troubadours bourgeois qui s'emparèrent de la poésie quand les chevaliers, qui jusque-là l'avaient seuls cultivée, n'en voulurent plus, parce que, dans ces temps de troubles et de guerres, ils avaient à faire autre chose, et que du reste la mode en était passée. <sup>6</sup>

Pourquoi alors, dans la deuxième Notice, dix ans plus tard, écrit-il, mélangeant tout:

Les Minnesaenger ou maîtres chanteurs perfectionnèrent la poésie chevaleresque, et parvinrent même à la populariser autant que possible, par les ressources et les efforts de leur institution semi-religieuse, semi-féodale.... <sup>7</sup>

Serait-ce là une erreur de négligence ou bien une erreur voulue? Pourquoi voulut-il soudain créer l'illusion que ses connaissances sur le "Minnesang" étaient des plus floues? La conjecture d'un camouflage semble donc tout à fait justifiable, car, par ailleurs, toujours dans ces deux précieuses notices, notre "petit Poucet rêveur" a "égrené dans [sa]

course" d'autres miettes de son secret profond. Il s'agit d'un passage où Nerval passe sommairement en revue les quelques siècles qui ont précédé, en Allemagne, la **magnifique** éclosion littéraire de la fin du XVIIIème siècle. Au premier abord, cela semble ne rien recéler car il faut auparavant avoir fait quelques études sur les Minnesinger pour pouvoir détecter un fait assez étrange dans les passages suivants.

Voici d'abord celui de la Notice de 1830:

A Klopstock! à Goethe! à Schiller! car cette revue est fatigante: dussions-nous faire quelque injustice à Opitz, à Gottsched, à Bodmer, poètes du XVIIème siècle et du commencement du XVIIIème, qui trouveraient une place brillante dans une histoire détaillée de la littérature allemande.<sup>8</sup>

Dans la Notice de 1840, le passage se modifie en se raccourcissant singulièrement sans toutefois omettre le personnage qui fait l'objet de notre étonnement:

"Opitz, Gottsched et Bodmer brillèrent aussi dans cette école semi-française du dix-huitième siècle."<sup>9</sup>

Si Opitz, au XVIIème siècle, et Gottsched, au XVIIIème, se sont rendus célèbres à leur époque et sont restés notoires pour leurs plates imitations de la littérature classique française, par contre il est rare de trouver le nom de Bodmer mentionné parmi les poètes allemands. Johann Jakob Bodmer, né en 1698 à Greifensee près de Zurich, n'a jamais acquis de notoriété en tant que poète en dehors de la Suisse; il

était surtout renommé comme critique littéraire dont l'érudition valut aux Allemands la publication du recueil des Minnesinger en 1748. C'est grâce à lui que sortit de l'ombre, après un long sommeil, cet illustre et rare monument de la littérature courtoise du treizième siècle: le manuscrit Manesse où se trouvent l'oeuvre et le portrait de Walther von der Vogelweide. Le seul fait que Bodmer soit mentionné dans les deux Notices semble être une indication que l'intérêt de Nerval pour Walther remonte à longue date.

#### Le Manuscrit Manesse

L'histoire du manuscrit Manesse est en elle-même pleine d'intérêt car elle peut expliquer, en partie, comment et pourquoi la rencontre Nerval-Walther dut avoir lieu.

Le fait que ce manuscrit doit son nom à Bodmer lui-même est, au premier abord, ce qu'il y a de plus intéressant. Dans un article paru dans la revue GRAPHIS, G.F. Hartlaub<sup>10</sup> écrit que Rüdiger Manesse, mécène zurichois mort en 1304, était un grand collectionneur de manuscrits selon le rapport de son compa-

triotte, le ménestrel Johannes Hadlaub, contemporain du fils.

A l'époque de la Renaissance le manuscrit Manesse se trouvait dans la possession des Fugger, une riche famille de commerçants d'Augsbourg, anoblie par les Habsbourg. En 1571, les Fugger en firent don à l'Electeur palatin; à partir de ce moment-là, le manuscrit se trouva à Heidelberg jusqu'à 1620, date à laquelle Frédéric V, "roi d'un seul hiver", dut prendre la fuite pour avoir coiffé la couronne de Bohême.<sup>11</sup>

Quelques dizaines d'années plus tard, il reparut à Paris lors d'une vente et devint la propriété du roi dans la bibliothèque duquel il se trouvait au XVIIIème siècle. C'est alors que notre érudit suisse, le "fameux" Bodmer, entra en scène.

Dans la préface à son édition des *Minnesinger*, Bodmer raconte comment, grâce à des amis haut-placés dont le bibliothécaire du roi lui-même, il obtint l'insigne privilège (Lettre de Cachet de Louis XV) de recevoir chez lui, à Zurich, pour la durée de son étude, cet infiniment précieux objet de ses recherches. C'est un privilège bien étonnant, en effet, de confier ainsi, à l'étranger, un livre si rare dont il n'existait alors aucune reproduction! Il faut croire que

Louis XV était incapable d'en apprécier la vraie valeur ...

Ce n'est qu'en 1888, après une longue absence, que le manuscrit fut finalement réintégré à la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg en échange de quelques vieux manuscrits français.

En fin de compte, le grand intérêt de cette histoire est mis en évidence. Durant toute la vie de Gérard, l'illustre manuscrit se trouvait être la propriété de la Bibliothèque Nationale à Paris ... où de nombreux érudits et artistes allemands venaient le consulter!

L'un d'entre eux, Friedrich Heinrich von der Hagen fit paraître, en 1838, à Leipzig, une nouvelle édition des Minnesinger dont le titre complet "Deutsche Liederdichter des 12<sup>ten</sup>, 13<sup>ten</sup> und 14<sup>ten</sup> Jahrhunderts" avait pour sous-titre "Manessische Sammlung aus der Pariser Urschrift", c'est-à-dire en français "collection Manesse du manuscrit original à Paris". Etant donné que, dans sa préface, von der Hagen dit avoir obtenu en 1823 la permission de consulter le manuscrit pour le comparer à l'édition de Bodmer en vue de la compléter, et que cette volumineuse édition en cinq tomes ne parut que quinze ans plus tard, nous pouvons facilement en déduire que

notre grand érudit dut peiner à la copie, de longues heures durant penché sur un si beau livre ... Or, Gérard était un habitué des bibliothèques, grand amateur de livres rares et de manuscrits qui, très tôt, eut déjà ses grandes et petites entrées dans les savants sanctuaires. Emettre la conjecture d'une rencontre de ces deux habitués des bibliothèques est dans le domaine du possible.

Dans la même préface, par ailleurs, von der Hagen rend compte aussi d'un voyage à Paris de Kugler en 1830 dans le but de reproduire les enluminures du manuscrit Manesse pour l'Académie d'Art de Berlin. Kugler devait être un artiste bien connu à son époque en Allemagne car von der Hagen le nomme tout simplement "Kugler" comme on parlerait d'une célébrité qui se passe de toute introduction.

Il est intéressant de remarquer, à ce propos, que la visite de Kugler en 1830 non seulement coïncide avec la parution des Poésies allemandes traduites par Nerval, mais aussi correspond à l'époque où Gérard circulait dans le milieu bohème où il connaissait beaucoup de peintres; il fréquentait alors Célestin Nanteuil, peintre, dessinateur et lithographe comme Kugler devait l'être aussi lui-même pour que l'Académie d'Art de Berlin lui eût confié ce genre

de travail. De tous ces lieux de rencontre possibles, c'est celui-ci, par l'intermédiaire de Nanteuil, qui semble le plus probable.

A Strasbourg, en 1854, au moment où Nerval tombe sur la gravure stylisée qui accompagne "sa biographie" dans le livre d'Eugène de Mirecourt<sup>12</sup> et qu'il crayonne en marge, dans son exaltation, un oiseau en cage à côté de ces annotations cryptiques: "cigne allemand" et "feu G-rare" il devient désormais difficile de douter que la rencontre ait été manquée quand on a déjà pris connaissance de l'enluminure qui représente Walther dans le manuscrit Manesse (Voir les deux reproductions).<sup>13</sup>

Nerval, si sensible à toute coïncidence, en tombant sur cette gravure fantaisiste (qui certes n'a rien à voir avec le portrait de Nadar, d'un réalisme saisissant, lui) dut être frappé par la similitude de la pose, l'attitude du penseur, le regard perdu au loin, la jeunesse éternelle du "poseur" ... Certes, Nerval, pas plus que Walther, n'a jamais posé pour Gervais, le graveur de ce portrait; il s'agit d'un Gérard idéalisé et stylisé de la même manière que l'enlumineur du Moyen-Age le fit pour Walther von der Vogelweide. Bref, en voyant ce portrait, Gérard bascula de l'autre côté. Dans un état proche de



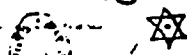
Agne allemand.

few. Grare



GÉRARD DE NEURAL

2. Je suis l'autre -



Portrait extrait de *L'Age du Romantisme*.

« Dites partout que c'est mon portrait, mais posthume. »

(Lettre à G. Bell, Juin 1854.)

l'écriture automatique, il écrit: "cigne allemand" jeu de mots sur signalement emprunté aux calembours de Robert Houdin<sup>14</sup> à la seule différence que Nerval écrit signe avec un "c" car pour lui seul il a le sens de poète allemand<sup>15</sup>. Puis, à côté de l'emblème de Walther, l'oiseau en cage, symbole de l'âme prisonnière du corps qui convient si bien à Gérard, il ajoute "feu G-rare", charade de son prénom. Walther, cet "oiseau rare" est maintenant depuis longtemps défunt car, pour "retrouver [ses] moyens" il lui faut désormais repasser le Rhin ... Et c'est pour cela qu'il écrit à George Bell: "Dites partout que c'est mon portrait ressemblant, mais posthume."(Oe.I,1079).

L'emblème proclame l'identité de ce portrait "posthume" bien que la cage soit représentée dans le goût du temps de Gérard. Il est évident que Gérard n'avait pas l'enluminure sous les yeux quand il crayonna ce cryptogramme, mais sa réminiscence suffisait pour ce qui est de la pose, du style et de l'emblème.

Le processus d'identification avec Walther avait dû se faire bien auparavant car le "G" de la charade représente bien en effet un geai dans l'esprit de Gérard. Pour cela, reportons-nous à la reproduction de l'enluminure qui représente Walther d'après son

célèbre poème: "Ich sass auf einem Steine" dont les cinq premiers vers ont inspiré la pose à l'artiste; en voici notre traduction:

Assis sur un rocher,  
 une jambe sur l'autre repliée  
 et le coude contre le genou appuyé,  
 c'est ainsi que dans ma main  
 reposaient mon menton et une de mes joues.

Notre reproduction de l'enluminure est un tracé exact dont les dimensions correspondent trait pour trait à celles du manuscrit.<sup>16</sup> On peut voir qu'il ne s'agit pas d'une miniature puisque le portrait de Walther occupe toute une page du manuscrit. Il est impossible d'en reproduire les couleurs dont le nombre, du reste, était très limité; les mêmes couleurs se répétant pour les 138 enluminures du manuscrit, leur signification s'en trouve par conséquent très diminuée. Toutefois, il est intéressant de noter que l'enlumineur a représenté Walther avec des cheveux blonds et une courte barbe blonde, autre similarité à laquelle Gérard dut être sensible. Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est l'oiseau, représenté comme un gros oiseau au large bec plutôt recourbé et aux grosses pattes; bref, comparé aussi pour les ailes, la queue et la taille aux autres oiseaux de ces régions, il ressemble nettement à un oiseau de la famille des corvidés. Il pourrait donc fort bien passer pour

un geai--association que Gérard avait dû faire--de même qu'avec le corbeau, sous le signe duquel il ira se placer pour accomplir son dernier passage à la rue de la Vieille Lanterne.<sup>17</sup> A la lumière de Walther, le mystère qui entoure la mort de Gérard s'éclaire. Rioux de Maillon, dans son témoignage sur la mort de Nerval, parla des signes qui entourèrent ce "pèlérinage magnétique"<sup>18</sup>, notamment d'un vol de corbeaux en direction de la rue de la Vieille Lanterne où se trouvait l'autre corbeau, l'augure. Nerval alla même au rendez-vous ... en habit d'oiseau--l'habit à queue noir comme le corbeau avec des pantalons gris-verts. Cette couleur sans signification apparente pour tout autre que Nerval, semble corroborer l'identification avec Walther, car l'enlumineur du manuscrit avait peint l'oiseau d'un gris-vert uni, choix tout fortuit du reste de la part du peintre car c'est une des couleurs que l'on retrouve dans le cadre du portrait.

Par ailleurs, ce qui semble encore confirmer cette identification, c'est l'itinéraire que Gérard va adopter une fois outre-Rhin où il nous paraît déterminé à rechercher d'autres confirmations, à la poursuite de tous les manuscrits de Walther et sans doute aussi des érudits qui peuvent l'éclairer à ce sujet.

### La Route des Manuscrits

Retraçons encore une fois les pas de Gérard lors de ce dernier voyage en nous reportant de nouveau à la correspondance. Reprenons Gérard à Strasbourg, au moment où ce portrait fut ainsi annoté, sur le point d'accomplir ce rite de passage dans l'autre monde à la recherche des disparus; c'est-à-dire, relisons cette lettre à Georges Bell, véritable Sésame qui s'ouvre sur les trésors cachés de l'univers nervalien. Dans son exaltation, il fait une confidence à Bell qu'il ne renouvellera plus dans aucune autre lettre:

Quoi qu'il en soit, je vais reprendre quelques leçons de rapière à l'Académie d'Heidelberg. J'y arriverai ce soir. (Oe.I,1078)

Nous soulignons le mot "rapière" car nous y voyons une allusion à l'épée qui figure sur la miniature aux côtés du chevalier-poète Walther; de même, nous soulignons le fait qu'il se dirige vers Heidelberg dont il n'est pas loin puisqu'il mentionne le fait qu'il y arrivera "ce soir". Qu'allait-il faire à Heidelberg et pourquoi après cela, ne mentionne-t-il plus son passage dans cette célèbre ville universitaire?

A la bibliothèque de l'Université on pouvait encore y consulter quelques vieux manuscrits du Moyen

Age bien que "notre" manuscrit Manesse ne s'y trouvât plus depuis deux siècles. C'est toujours à von der Hagen que nous devons ces précieux renseignements sur les manuscrits des Minnesinger. C'est lui qui mentionne, dans sa volumineuse édition de 1838, la grande collection à Heidelberg dont fait partie un recueil de poèmes et récits sur la Vierge Marie parmi lesquels se trouve notamment celui de Walther. Notons en passant que, de nos jours, depuis sa réintégration en 1888, on a coutume d'appeler le manuscrit Manesse "die grosse Heidelberger Liederhandschrift", c'est-à-dire le grand manuscrit de Heidelberg par opposition à cet autre recueil de "Lieder" qui est moins important. C'est à Heidelberg que Nerval aura l'espoir de vérifier ses souvenirs. Cependant, après les excès de Strasbourg, il aura soin de ne pas mentionner son passage dans une autre ville universitaire; de plus, célébrée par les Romantiques allemands où de nombreux écrivains et érudits y élisent leur séjour, celle-ci est une ville qui présente de multiples attraits pour Nerval mais qui, par contre, ne manque pas de représenter pour le docteur Blanche une occasion à de multiples écarts. Ce lieu révélé à George Bell dans un moment d'exaltation se trouve soigneusement voilé par la suite car il lui faut donner une

apparence de stabilité rassurante (!).

Nerval donc "[s']enfonce dans la verte Allemagne" sans plus d'indication précise quant à son itinéraire ni au docteur Blanche ni à son père. Il termine ainsi la lettre à son père expédiée le 4 juin de Strasbourg sans plus de détails: "Je pars aujourd'hui par un beau soleil et avec une bonne disposition." (Oe.I, 1084) Ensuite, jusqu'au 11 juin plus rien qu'un long silence, si ce n'est un petit mot adressé à Alfred Busquet, mot sans date et dont la provenance est une conjecture: est-ce de Bruchsal? Une note indique que ce fragment fut publié par Busquet (Le Temps, 10 août 1881) qui donna comme provenance "Ems ou Wiesbaden" et nous allons voir pourquoi. Relisons d'abord ce petit mot dans son entièreté:

Décidément, mon bon ami, je n'ai pas besoin de manteau. Je m'étais figuré que l'air du Taunus était vif et qu'un vêtement chaud me serait nécessaire dans la montagne. Je vois que je puis m'en passer. Il vaudrait mieux payer Villedeuil. (Oe.I, 1084-5)

Le Taunus est un massif montagneux situé entre Bad Ems, au nord, et Wiesbaden, au sud; toutes deux villes thermales qui sembleraient un choix normal pour un estivant. Donc, c'est de la part de Busquet une supposition logique déduite de la seule mention du Taunus dans le petit mot.

Le Taunus est pourtant une indication d'importance

car il se trouve directement au nord de Heidelberg. Topographie restée floue, à dessein, toutes les fois que Gérard s'occupe de ce qui lui tient vraiment à coeur, c'est-à-dire de ses recherches sur ses vies passées; le mutisme, une de ses défenses, devient alors de rigueur. Phénomène bien vu par Pierre Moreau qui parle très justement de ce:

vague volontaire où il laisse les lieux . . .  
 les indications topographiques contradictoires  
 que le poète nous donne comme pour nous  
 dérouter.... 19

Si le Taunus au nord, est à proximité de Heidelberg, Bruchsal l'est encore bien davantage, mais au sud, à une trentaine de kilomètres seulement. En outre, il faut relever le fait que Bruchsal se trouve sur la ligne de chemin de fer qui relie Heidelberg à Stuttgart. Quand, le 11 juin, il se décide enfin à briser le silence, en route pour Stuttgart, il écrit au docteur Blanche:

Aujourd'hui, je suis à Bruchsal, me dirigeant vers Stuttgart. J'ai séjourné cinq jours à Karlsruhe qui est un centre de littérature et d'art germanique qu'il ne faut pas trop dédaigner. (Oe.I,1085)

Etant passé par Karlsruhe l'été 1838 pour aller rejoindre Dumas à Francfort, il connaissait déjà la ville. Il y a une académie des Beaux-Arts et un conservatoire de musique à Karlsruhe, mais où sont les

bibliothèques et les livres rares qui attirent généralement notre poète? Karlsruhe est un port sur le Rhin, un centre commercial, une capitale de l'ancien pays de Bade mais ce n'est pas une ville universitaire et ce "qu'il ne faut pas trop dédaigner" semble avoir été mis là par Nerval pour se convaincre lui-même. Non satisfait de cette litote, il continue sa lettre pour essayer de pacifier le docteur en faisant ce qu'on pourrait vraiment appeler du remplissage:

Pour moi c'était un repos, comme le dit son nom, et j'y ai beaucoup travaillé à ma manière, m'interrompant pour voir le musée, le théâtre et même les curiosités de la foire. (Oe.I,1085)

Les occupations, tout comme l'itinéraire, sont d'un vague parfait! Nerval semble avoir choisi Karlsruhe pour son itinéraire version Blanche précisément parce que le nom veut dire "repos de Charles" et qu'il a aussi l'occasion de rassurer le docteur: "Vous voyez comme je me suis bien reposé . . . Que peut-on faire d'autre à Karlsruhe?" semble-t-il lui dire. Par ailleurs, on peut se poser la question que notre perspicace docteur Blanche avait dû se poser: "S'il s'y est tant reposé, pourquoi est-il resté tout ce temps-là sans écrire?"

Dans la lettre à son père, envoyée le lendemain 12 juin, il ne se résoud pas si facilement

au mensonge et il passe tout simplement sous silence l'itinéraire depuis Strasbourg de cette manière:

Stuttgart a moins d'intérêt artistique que les villes que je viens de parcourir, mais on y est plus tranquille. (Oe.I,1086)

Voilà bien une contradiction flagrante avec le repos de Karlsruhe où il prétend avoir été, dans sa lettre à Emile Blanche! Mais ce n'est pas tout, et là nous touchons à la vérité quand nous lisons deux lignes plus haut une autre variante qui, elle, contredit encore davantage le prétendu calme de Karlsruhe:

Ici [c'est-à-dire à Stuttgart] je me sens très bien; l'activité m'a donné des forces et je ne suis plus dans le feu de l'exploration. (Oe.I, 1086)

Quel feu? Quelle exploration? De quoi s'agit-il si ce n'est le feu de l'exploration où l'a plongé son portrait à la pose du penseur gravé par Gervais, ce qui l'a fait basculer de l'autre côté quand il s'est posé de nouveau la question: "? je suis l'autre."

Enfin, pour en finir avec Karlsruhe et le faire passer une fois pour toutes dans l'itinéraire fantaisiste de la version Blanche, rappelons que pour aller de Heidelberg à Stuttgart on passe par Bruchsal qui se trouve sur la route directe du chemin de fer. Par contre, pour aller de Karlsruhe à Stuttgart, passer par Bruchsal serait faire un détour par le nord.

Avant de poursuivre ce pèlerinage sur la route

des manuscrits et de parvenir à cet autre haut lieu du Minnesang qu'était Stuttgart pour les érudits, rapportons le fait qu'à Strasbourg se trouvait "die Strassburger Erzählungenhandschrift", un manuscrit mentionné par von der Hagen; de ce fait, Strasbourg représente bien la première étape sur cette route.

C'était à Stuttgart, en effet, que se trouvait depuis 1810 un autre document d'importance primordiale: c'est le manuscrit de Weingarten qui, à côté des deux recueils de Heidelberg et de celui de Iena, représente une des collections les plus importantes du Minnesang. Le manuscrit de Weingarten, longtemps resté à l'ombre du grand manuscrit Manesse, n'avait pas été apprécié à sa juste valeur, au XVIIIème siècle, par le grand Bodmer qui l'avait pourtant mentionné. C'est grâce à von der Hagen qu'il fut remis en valeur dans son "Précis d'histoire littéraire sur la Poésie allemande" (Literarischer Grundriss zur Geschichte der Deutschen Poesie, paru à Berlin en 1812). Après la sécularisation du monastère de Weingarten, près de Ravensburg, en 1810, ce livre précieux avait été transporté à la bibliothèque régionale de Stuttgart pour y être conservé.

Ce qui en fait d'autant plus l'intérêt, c'est que ce manuscrit est le seul, après le manuscrit

Manesse, où l'on trouve une enluminure représentant Walther. Il n'y a du reste que 25 enluminures en tout et pour tout, ce qui donne, par comparaison, une idée du manuscrit Manesse qui, lui, en contient cinq fois plus. Cette enluminure, elle aussi, couvre toute une page<sup>20</sup>, mais les dimensions du recueil étant à peu près deux fois moindres que celles du manuscrit Manesse, le portrait s'en trouve singulièrement simplifié. Bien que la position soit exactement la même, le parchemin tenu de la main droite, l'écusson et le cimier n'y figurent plus, de là plus d'oiseau; il en est de même pour les fleurs sur le rocher. Les cheveux de Walther sont toujours blonds quoique plus courts, mais sa légère barbe blonde a disparu. Bref, dans l'ensemble, l'exécution en est plus grossière, mais contrairement à ce que nous attendrions, c'est, paraît-il, à cause de leur dureté et de leur simplicité extrêmes que ces enluminures de Weingarten sont placées, de nos jours, au-dessus des enluminures du manuscrit de Heidelberg.

Lequel de ces deux enlumineurs précéda l'autre? On ne saurait le dire car on donne aux deux manuscrits des lieux d'origine et des dates extrêmement proches, le lieu d'origine attribué au manuscrit de Weingarten étant Constance et la date, les environs de 1300.

Dans une des oeuvres critiques et bibliographiques les plus récentes sur Walther, Kurt Herbert Halbach<sup>21</sup> dresse une liste des manuscrits qui contiennent une partie ou des fragments de l'oeuvre de Walther von der Vogelweide et il les alphabétise pour faciliter les références. Presque toute l'oeuvre de Walther (du moins, celle qui nous est parvenue) se trouve contenue dans les manuscrits A, B et C. A, c'est le petit manuscrit de Heidelberg; B, c'est le manuscrit de Weingarten à Stuttgart; C, lui, est le grand manuscrit de Heidelberg ou le Manesse. Outre ces trois-là, nous trouvons aussi le D, le troisième manuscrit de Heidelberg qui n'est que fragmentaire (il ne contient que dix-huit poèmes de Walther), puis le E dont la collection est plus impressionnante et que l'on doit à un chanoine de Würzburg, Michel de Leone (zum Löwen); celui-ci ne date plus du treizième siècle comme les précédents, mais du milieu du quatorzième (environ 1350 pour origine).

Or, ce dernier manuscrit est bien mentionné par von der Hagen dans sa préface; mais ce qui est surprenant, c'est qu'il se trouvait alors à Munich; voici ce qu'il dit à ce propos:

J'ai pu me procurer par l'intermédiaire du haut clergé ici le manuscrit de Würzburg, actuellement à Munich. J'ai épuisé autant que possible ce manuscrit qui contient les chansons de Reimar l'Ancien et de Walther von der Vogelweide. <sup>22</sup>

D'après nous, ce n'était pas là pure coïncidence que ce manuscrit, cinquième de la liste, se trouvât exactement à l'endroit de la prochaine étape dans le voyage de Nerval. Von der Hagen mentionne aussi l'existence d'un autre manuscrit à Munich et c'était peut-être aussi celui qu'on appelle "die Nagler'sche Handschrift" (en vérité, un fragment de manuscrit). Georg Kaspar Nagler (1801-1866) historien de l'art et collectionneur d'antiquités, avait édité une encyclopédie de l'art en vingt-deux volumes de 1835 à 1852; or, cet érudit résidait à Munich. Il nous est permis de nous demander si Gérard n'aurait pas rendu visite à ce personnage fort intéressant.

A Munich, également dans le nouveau château, les chambres de la reine de Bavière étaient décorées de fresques, exécutées par Gassen, qui représentaient des scènes de la vie de Walther, dont la victoire à la Wartburg, la visite en Terre Sainte, entre autres; une autre peinture était inspirée par le portrait des enluminures où il est représenté tenant un parchemin (mais il est représenté par Gassen tenant un luth); enfin, le tombeau de Walther dans

un cloître de Würzburg.

C'est dans une sorte d'inventaire iconographique sur Walther, dressé par von der Hagen, que nous trouvons ces renseignements. Il s'agit d'un supplément<sup>23</sup> aux quatre premiers tomes des Minnesinger parus en 1838; il contient, en outre, un autre renseignement d'importance pour notre étude, c'est la mention d'un livre sur l'histoire de l'art allemand contemporain par un certain comte polonais, Athanase Raczyński. Cet écrivain, aujourd'hui tombé dans un oubli total, devait alors jouir d'une grande estime car von der Hagen lui-même l'a traduit du français; en effet, son oeuvre avait paru à Paris entre les années 1836 et 1841.<sup>24</sup> C'est le deuxième tome qui nous intéresse tout spécialement. D'après les dates données, il avait dû paraître vers 1838-39), car il s'y trouvait deux gravures de Gassen représentant Walther. Un autre détail intéressant à noter ici aussi est le fait que l'itinéraire adopté par Nerval semble avoir suivi de près l'itinéraire de Raczyński dans ce deuxième volume.

Toujours dans ce même inventaire iconographique sur Walther, un autre détail attire notre attention: un buste de Walther, don du roi Louis de Bavière, se trouvait à la Walhalla, le panthéon germanique. Or,

ce temple dédié aux grands hommes de l'Allemagne, édifié entre 1830 et 1842, se dresse sur une rive du Danube, à Donaustauf, tout près de Ratisbonne (Raczynski en parle aussi).

Nous voilà de nouveau tombés sur une étape qui, nous allons le voir, aurait pu être la prochaine du pèlerinage nervalien. Reportons-nous de nouveau à la correspondance. Dans une lettre à Francis Wey, datée le 18 juin de Munich, il annonce: "Je me suis à peu près décidé à aller voir Ratisbonne et Nuremberg. (Oe.I,1089) Cependant, à Donauwerth, au moment de prendre le bateau à vapeur pour descendre le Danube, il hésite devant les neuf heures de ce voyage un peu lent. Y serait-il allé tout de même? C'est encore fort possible car il y a une lacune dans la correspondance entre le 18 et le 21 juin. La lettre à Francis Wey commencée à Munich et datée "ce 18 juin" à la fin de la lettre, n'a été envoyée que le 21 juin de Nuremberg. Le post-scriptum commence par trois lignes barrées où l'on ne distingue que "Ratisbonne"; la suite du post-scriptum annonce qu'il est à Nuremberg. Or, cette lettre à Francis Wey était expédiée dans la lettre à son père datée d'abord de Donauwerth le 20 juin, puis rouverte à Nuremberg le 21 juin pour lui annoncer qu'il a enfin

décidé d'aller à Leipzig, puis à Weimar. C'est à ce moment-là qu'il ajoute un post-scriptum à Francis Wey où il commence à lui parler de Ratisbonne. Il n'écrit que trois lignes puis se reprend et barre soigneusement le tout . . . Avait-il commencé une confidence sans penser que son père, à qui il demande de plier la lettre et de la mettre à la poste, pourrait la lire? C'est une question qu'il est permis de se poser.

Les voies fluviales ayant été les seules grandes voies de communication au Moyen-Age, il est certain que Walther au cours de ses nombreuses pérégrinations avait dû mainte fois descendre ou remonter le Danube. Ratisbonne était alors une ville aussi importante que Vienne, depuis le 10ème siècle capitale de l'ancien duché de Bavière et siège d'un évêché depuis l'an 739. Cela expliquerait l'intérêt de ce voyage pour Nerval, mais il est probable qu'il l'avait déjà fait lors de son retour de Vienne en 1840. La Walhalla, en cours de construction depuis 1830, était alors presque terminée.

Les autres manuscrits mentionnés par Halbach sont à Leipzig et à Weimar. Celui de Weimar, le "F", étant l'un des plus récents car il date des débuts de l'imprimerie est en papier et ce n'est plus un

parchemin comme les autres. Mais, exactement située à mi-chemin entre ces deux étapes-là sur notre route des manuscrits, il nous faudra en inscrire une autre omise de l'itinéraire nervalien, celle de Iena.

### Le Manuscrit de Iena

Ce manuscrit aux dimensions énormes (ouvert, il recouvre approximativement une surface d'un mètre carré), autrefois dans la bibliothèque des princes de Saxe à Wittenberg, se trouvait depuis 1548 à la bibliothèque de l'université de Iena qui, à sa fondation, l'avait reçu en don de ces princes. Une de ses caractéristiques essentielles est le fait qu'il contient la notation musicale de bien des chants et une longue version de la célèbre lutte des chanteurs à la Wartburg (Wartburgkrieg) où les contestants sont: Henri d'Ofterdingen, Walther von der Vogelweide, Reimar l'Ancien, Wolfram von Eschenbach et Tannhäuser.

Bodmer, dans son deuxième tome sur les "Minnesinger" en 1759, avait donné son interprétation de la "Wartburgkrieg" contenue dans le manuscrit de Iena et exprimé le désir de le voir, un jour, imprimé dans son entièreté, mais il fallut attendre 1838, avec

Frédéric von der Hagen, pour voir ce souhait enfin réalisé. En effet, ce dernier, dans son importante édition des Minnesinger de 1838, déjà mainte fois jusqu'ici mentionné, avait fait paraître tout le contenu du manuscrit, y compris la notation de certains chants sur des planches séparées. Par la suite, une partie des poèmes avec la musique avaient été adaptés pour chœur mixte à quatre voix par Rochus von Liliencron et Wilhelm Stade, publiés sous le titre de Lieder und Sprüche à Weimar en 1854.

Rochus von Liliencron (1820-1912), germaniste et critique musical, enseignait à l'université de Iena depuis 1852. Une coïncidence heureuse voulut qu'il écrivît ses mémoires et que, publiées en partie après sa mort dans la revue "Deutsche Rundschau" en 1913, il nous procurât, indirectement et à son insu, la preuve que les "fêtes à la Wartburg" dont parle Nerval, avaient été occasionnées par son travail.

Rochus raconte en détail la naissance de cet opus qui, de nos jours, est introuvable. Ce qui en fait l'intérêt, ce n'est pas seulement l'enthousiasme du chercheur pour son sujet mais aussi les rapports étroits qui existaient dans ce milieu musical et intellectuel, apparemment dispersé à travers l'Allemagne.

Nous traduisons et résumons le début du passage des mémoires de Liliencron<sup>25</sup> qui suscite notre intérêt. Après avoir raconté ses débuts de professeur germaniste à l'université de Iena au printemps de 1852, il passe à l'heureuse rencontre qui fut la cause d'une petite publication qui, sous sa première forme, n'était qu'à moitié scientifique mais qui bien plus tard eut pour [lui] des répercussions de toute sorte. Déjà très tôt à Kiel, lors de [ses] études sur le lyrisme du 13<sup>ème</sup> siècle [son] intérêt s'était naturellement éveillé pour les cent et quelques mélodies des manuscrits du Minnesang que von der Hagen avait fait paraître dans sa volumineuse édition. Son intérêt pour la musique l'avait très tôt conduit à faire la connaissance de Wilhelm Stade, alors directeur académique de musique dont il admire les connaissances en histoire et littérature, outre la musique. Il plaça ces vieilles notations sous les yeux de son nouvel ami et lui fit comprendre quel intérêt extraordinaire cela pourrait avoir si, en trouvant la clef qui convenait, on réussissait à faire chanter après un si long sommeil les compositions des poètes chanteurs du XIII<sup>ème</sup> siècle de l'école de Walther von der Vogelweide. Avec l'instinct d'un musicien accompli, Stade avait

découvert que le rythme musical et la mesure se trouvaient dans la métrique du texte lui-même. Après avoir choisi vingt des plus beaux chants, Stade les transposa pour un choeur mixte à quatre voix. Liliencron traduisit les textes et rédigea une préface maintenant en partie dépassée:

Mais l'éditeur auquel nous nous adressâmes avait des hésitations d'un ordre financier. C'est alors que nous vint une aide inattendue, et en vérité pas moindre que celle de Liszt lui-même avec lequel j'étais entré entretemps en rapports amicaux. Son regard génial reconnut aussitôt l'intérêt de la chose, se tourna vers son bienfaiteur princier, le grand-duc Charles Alexandre, et nous surprit de la manière la plus complète par la joyeuse nouvelle que le grand-duc accepterait la dédicace des chants et souscrirait aux cinquante exemplaires requis par Böhlau, l'éditeur. C'est alors que s'ouvrirent les portes de Sésame et l'on entendit retentir à la Wartburg le chant magnifique du véritable Tannhäuser. Notre édition des Lieder und Sprüche parut en 1854.

Notons bien que Liliencron dans son exclamation enthousiaste (passage souligné) ne dit pas que le véritable Taunhäuser a été représenté à la Wartburg mais qu'en fait, théoriquement et par l'imagination, il pourrait l'être; le "véritable" Tannhäuser s'oppose ici de manière implicite au "faux" Tannhäuser, celui de Wagner. Les "portes de Sésame" donnent leur véritable dimension à la déclaration de Liliencron et c'est là que nous trouvons l'origine des "fêtes à la Wartburg" mentionnées par Nerval.

En cours de voyage, il avait dû entrer en contact avec Liliencron ou son oeuvre, probablement à travers Richard Pohl qui était en train d'écrire un article sur l'opus de Liliencron et de Stade. La filière n'est pas trop difficile à reconstituer grâce à la correspondance de Liszt. D'abord une lettre en français adressée à R. Pohl le 5 novembre 1853 contribue le détail important de l'état des connaissances linguistiques de R. Pohl. Pour que Liszt qui avait une connaissance parfaite des deux langues eût choisi de communiquer avec Pohl en français plutôt qu'en allemand il fallait que ce dernier eût une connaissance exceptionnelle de la langue et de la culture françaises. Ceci facilite l'établissement d'un contact avec Nerval. D'un autre côté, nous savons que R. Pohl se trouvait à Weimar en tant que critique musical en août 1850 lors des représentations à l'occasion des fêtes en l'honneur de Goethe et de Herder en même temps que Nerval.<sup>26</sup> Il est fort possible qu'ils se soient rencontrés à ce moment-là si, toutefois, ils ne se connaissaient pas encore.

La lettre de Liszt qui nous apprend le travail de Richard Pohl sur "Lieder und Sprüche" est adressée en novembre 1854 à l'éditeur Franz Brendel de Leipzig pour lui recommander l'article de Pohl et lui demander

de le publier dans le prochain numéro de sa revue.

En voici des extraits qui nous intéressent :

L'article de Pohl sur Lieder und Sprüche etc. me paraît être d'un intérêt général pour le public . . . En ce qui concerne les réserves de Raff, je pense que vous devriez également accorder place à ses éclaircissements critiques sur les Minnesinger. C'est un sujet qui présente beaucoup d'attrait et d'intérêt, et au cas où une assez chaude polémique en résulterait plus tard entre Raff et Pohl, le terrain du Minnesang est, de loin, le plus agréable pour nos deux contestants, de même que le plus divertissant pour vos lecteurs. Alors, faites donc paraître cet article de Pohl dans votre prochain numéro. Raff pourra par la suite, tout à son gré, faire sauter ses mines en l'honneur du Minnesang; ce qui nous fournira un bon amusement tout à fait innocent et, qui sait, Liliencron lui-même pourrait finir par se mettre de la partie et donner ainsi à la chose des proportions académiques. <sup>27</sup>

Au ton amusant de cette lettre, où Liszt montre une propension au calembour, on devine aisément qu'il trouvait cette polémique musicale tout à fait comique. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le fait que cet opuscule de Liliencron et de Stade, de nos jours complètement ignoré, a autrefois fait couler beaucoup d'encre et, pour que la polémique soit devenue déjà si échauffée en novembre 1854 il fallait que l'oeuvre fût au moins parue au printemps de la même année, c'est-à-dire avant le passage de Nerval en Allemagne et, au plus tard, durant son séjour. Il est donc fort possible que Nerval soit allé rendre visite à Richard Pohl au moment précis où il commen-

çait à rédiger son article sur Lieder und Sprüche. Nerval était peut-être en correspondance avec lui et peut-être aussi avait-il feuilleté l'oeuvre musicale de Liliencron et de Stade en cours de voyage. Avait-il alors décidé d'aller à Leipzig et à Weimar à ce moment-là? Certes nous ne saurions nullement l'affirmer. Cependant, il paraît de plus en plus évident que Nerval a dû aller à Iena, et ce n'est peut-être pas à Leipzig que "la tête lui tourna" mais à Iena, en route de Leipzig à Weimar . . . Quoi de plus bouleversant pour un exalté essayant de retracer les pas d'une de ses vies passées de se trouver soudain sur des traces fraîchement ressorties de la poussière de plusieurs siècles au moment précis de son passage, comme si c'était pour mieux le convaincre! Le fantôme avait soudain retrouvé sa voix et nul doute que Gérard, si sensible aux coïncidences, n'eût pris ce "signe" comme une confirmation de son identification. Liliencron et Stade lui procurèrent peut-être le plaisir d'entendre ces voix du passé et nous pouvons aller jusqu'à imaginer les frissons ressentis par notre poète . . . Pouvons-nous alors douter que la tête lui en eût tourné?

## NOTES

- 1 Gérard de Nerval, Oeuvres Complémentaires, v.1: La Vie des lettres (Paris: Minard, 1959), p. 59.
- 2 Charles Dédeyan, Gérard de Nerval et l'Allemagne (Paris: Société d'éditions d'Enseignement supérieur, 1959) tome II, p. 274.
- 3 Pierre Moreau, Sylvie et ses soeurs nervaliennes (Paris: Soc. d'Ed. d'Ens. sup., 1966), p. 30
- 4 Pierre Gascar, Gérard de Nerval et son temps, Op. cit., p. 21.
- 5 Jean Richer, Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques (Paris: Ed. du Griffon d'or, 1947), p. XI
- 6 Gérard de Nerval, Oeuvres Complémentaires, Op. cit., p. 47.
- 7 Ibid., p. 59.
- 8 Ibid., pp. 47-48.
- 9 Ibid., p. 59.
- 10 G.F. Hartlaub, "Le Manuscrit Manesse", Graphis, No 42 (1952), pp. 306-17: "Bodmer, l'érudit suisse du 18ème siècle l'a ainsi rattaché à ce nom de patricien", ajoute Hartlaub.
- 11 Il y avait donc cumul d'Electorats; en devenant roi de Bohême, l'Electeur palatin pouvait pratiquement élire pour empereur qui il voulait.
- 12 Eugène de Mirecourt, Gérard de Nerval, Série: Les Contemporains (Paris: Roret et Cie, 1854)
- 13 Les deux reproductions sont insérées ici pour faciliter la comparaison.
- 14 Oeuvres Complémentaires de G. de Nerval, tome VIII,

Variétés et fantaisies, "Robert Houdin", pp. 206-8.

<sup>15</sup> Nous allons explorer dans un autre chapitre les réverbérations de ce "cigne".

<sup>16</sup> Friedrich H. von der Hagen, "Handschriften Gemälde und andere bildliche Denkmale der Deutschen Liederdichter des 12ten-14ten Jahrhunderts" (Berlin: Kön. Preuss. Akademie der Wissenschaften, 1852) 4<sup>o</sup>, pp. 137-58. Remarquons en passant que cette reproduction de l'enluminure représentant Walther avait paru en 1852 et que Gérard aurait pu la voir dans un cabinet de lecture.

<sup>17</sup> Jean Richer, Nerval par les témoins de sa vie, Op. cit., pp. 304-7.

<sup>18</sup> Ibid., pp. 304-7.

<sup>19</sup> Pierre Moreau, Sylvie et ses soeurs nervaliennes, Op.cit., p. 26. C'est nous qui soulignons.

<sup>20</sup> Die Weingartner Liederhandschrift in Nachbildung (Stuttgart: Omnitypie Ges. Zechnall, 1927), p. 139.

<sup>21</sup> Halbach, Kurt Herbert, Walther von der Vogelweide (Stuttgart: Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1968)

<sup>22</sup> "Die Liedersammlungen Reimars des Alten und Walthers von der Vogelweide in der Würzburger Handschrift, gegenwärtig in München, habe ich durch Vermittlung des hohen geistlichen Ministerii hier gehabt (1826) und so viel mir möglich, ausgeschöpft". Dans la préface, vol.1, p. XVII de: Von der Hagen, Friedrich, Minnesinger. C'est notre traduction dans le texte.

<sup>23</sup> Ibid., Bd V und Atlas.

<sup>24</sup> Raczyński, Athanase, Histoire de l'art moderne en Allemagne (Paris: Renouard et Cie, 1836-41) en 3 volumes avec atlas de 38 planches.

<sup>25</sup> Liliencron, Rochus Wilhelm, Freiherr von, "Lebenserinnerungen", Deutsche Rundschau (Berlin: 1913), Bd 155, pp. 192-214.

pp. 192-214.

<sup>26</sup> Pohl, Richard, Gesammelte Schriften über Musik und Musiker (Leipzig: B. Schlicke, 1883), Bd 2.

<sup>27</sup> Liszt, Franz von, Briefe, ed. La Mara (I.M. Lipsius) (Leipzig: Breitkopf, 1983), p. 174. C'est notre traduction de l'allemand. Raff, Joseph (1822-1882) est un compositeur dont le style est inspiré par Mendelssohn et Liszt. Il fut le secrétaire de Liszt pendant quelques années.

Chapitre 3

Le Maître de chant des Rossignols  
du Minnesang

Ce n'est pas un moindre personnage que Gottfried de Strasbourg lui-même (Tristan, v. 4751-4820) qui, après la mort de Reinmar de Haguenau, a fait l'éloge de Walther, alors à l'apogée de sa carrière (vers 1210) dans un hymne épique et solennel en le nommant "le chef d'orchestre . . . de tous les rossignols du Minnesang".

Kurt H. Halbach<sup>1</sup>.

Les recherches sur Walther étaient en plein essor à l'époque de Nerval, tout spécialement durant les deux décennies qui précédèrent son voyage à Vienne de 1839-40. L'exploration de ces oeuvres va nous fournir des arguments à l'appui de notre thèse; le parcours apparemment fantaisiste de l'aller comme du retour de ce voyage à Vienne va prendre un sens à la lumière de ce que l'on savait ou croyait savoir alors sur Walther.

Tout d'abord, passons rapidement en revue les oeuvres de Walther ou sur Walther qui parurent avant et durant l'époque de Nerval. La seule source de toutes les connaissances walthériennes pendant le siècle et demi qui précéda la réapparition du manuscrit Manesse fut la publication d'une douzaine de poèmes de Walther par Melchior Goldast<sup>2</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle d'une part; d'autre part, Martin Opitz<sup>3</sup>

fit paraître en 1624 un traité sur la poésie allemande où il parlait de Walther et de son importance. Nous reconnaissons là l'un des trois noms cités par Nerval dans ses Introductions aux Poésies allemandes de 1830 et de 1840.

Nous ne revenons pas sur l'importance de l'oeuvre de Bodmer<sup>4</sup> déjà traitée à propos du manuscrit Manesse.

Toutefois, on ne saurait trop insister sur le fait que c'est lui qui déclencha le mouvement d'enthousiasme pour Walther. A ses débuts, celui-ci ne se fit ressentir que chez les poètes mais bientôt il ne cessa de grandir et de se propager. En effet, dans la première moitié du 19ème siècle les oeuvres sur Walther se multiplièrent à tel point qu'il eût été difficile pour un germanisant comme Nerval d'en avoir ignoré l'ampleur. Bref, à l'époque de Nerval, Walther était devenu si important pour tout poète allemand qu'il eût été impossible à Nerval, surtout en tant que traducteur de Bürger et de Uhland, de ne pas l'avoir connu.

Kurt Halbach, déjà mentionné<sup>5</sup>, dresse une liste de ces poètes enthousiastes de Walther. En premier lieu, nous trouvons Ludwig Gleim, un des principaux représentants des "Anakreontiker", qui fut largement

inspiré par Walther dans une série de poèmes parus en 1779, l'imitant de très près. Ensuite se place le groupe de Goettingue, "der Goettinger Dichterhain" dont Bürger, Miller et Hölty notamment, qui ont essayé d'écrire à la manière de Walther et à l'occasion même ont fait des imitations plus directes; nous allons voir plus loin quelques exemples de ces adaptations.

Il importe de rappeler que Gleim, Bürger et Hölty sont tous des poètes aimés de Novalis. Déjà en 1790 leurs recueils de poésies figurent parmi les livres qu'il emporte à Iena (N.S.IV, 692-3)

Dans le cas de Hölty, nous avons même un recueil de ses poèmes que Novalis envoie à un ami avec cette dédicace:

Ami, je t'envoie le doux et gracieux poète, issu d'un rossignol qui, comme lui, chanta ses complaints sur l'amour et la vertu et, comme lui aussi, tôt se tut. <sup>6</sup>

Novalis fait ici une allusion directe à Walther von der Vogelweide, le rossignol du Minnesang auquel on attribue la renaissance du chant lyrique en Allemagne. Le fait que Hölty s'était largement inspiré de l'oeuvre de Walther et qu'il avait été un précurseur de Novalis, est reconnu par August Sauer, éditeur du groupe de Goettingue au 20ème siècle. Voici le

passage de Sauer qui souligne la filiation Walther, Hölty, Novalis:

[Hölty] étudie les vieux Minnesinger, en particulier Walther von der Vogelweide . . . Il se place à l'époque du Moyen-Age du temps des Croisades et comme précurseur de Novalis il s'inspire de l'esprit de cette époque éloignée.<sup>7</sup>

En 1803, Ludwig Tieck<sup>8</sup> fit paraître une anthologie des meilleurs poèmes des Minnesinger transcrits ou plutôt adaptés dans un allemand contemporain. Cette oeuvre ne contient pas moins de quinze poèmes de Walther. Rappelons ici le fait important que Tieck avait été un ami intime de Novalis avant de devenir celui de Heine; c'est lui qui, en collaboration avec Friedrich Schlegel, édita et fit paraître l'oeuvre de Novalis, dont le roman inachevé Henri d'Ofterdingen était, ne l'oublions pas, une oeuvre elle aussi inspirée par la découverte des Minnesinger.

A la même **génération** romantique appartiennent les frères Grimm et Ludwig Uhland. C'est grâce à eux que les études sur la poésie moyenâgeuse commencèrent à prendre des bases solides. Les études de textes scientifiques et philologiques furent commencées vers 1810. En 1822, Uhland fit paraître son grand portrait de Walther: Walther von der Vogelweide, ein altdeutscher Dichter<sup>9</sup>, une monographie. Nous examinerons plus loin d'une manière plus détaillée

l'importance de Walther pour Uhland, poète admiré de Nerval.

C'est à Karl Lachmann qui fit paraître son "Walther"<sup>10</sup> en 1827 que nous devons la première étude scientifique approfondie de l'oeuvre de Walther.

En 1833, six ans plus tard, paraissait pour la première fois dans son entièreté, toute l'oeuvre de Walther, traduite en allemand moderne et profusément annotée: Gedichte Walthers von der Vogelweide de Karl Simrock; ce livre, mettait désormais à la portée du grand public toute l'oeuvre de Walther. Or, ce qui est très important pour notre étude, c'est à Walther que Simrock attribue la magnifique renaissance poétique de la littérature allemande à la fin du XVIIIème siècle. Voici ce qu'il dit à ce propos dans la Préface à la première édition, écrite en juillet 1832, à Bonn:

Selon une vieille légende le rossignol ne couvrirait pas ses petits comme les autres oiseaux, mais ce serait par son chant qu'il les éveillerait à la vie. Si l'histoire naturelle confirmait cela, il faudrait alors se demander quel était ce rossignol qui a ainsi pu faire renaître notre Poésie vers le milieu du siècle dernier d'une façon si rapide et si merveilleuse? Certes, l'on n'a pas encore assez mis en évidence le fait que peu de temps avant le début de cette deuxième éclosion de la langue et de la littérature allemandes on venait de remettre en lumière de très importants monuments de notre littérature ancienne. A vrai dire, les Extraits de la vieille Poésie souabe du treizième siècle que Bodmer

avait fait paraître en 1748, suivis dix ans plus tard du Recueil des Minnesinger, ne reçurent point l'accueil général qu'on aurait souhaité; cependant, en sourdine, ces oeuvres stimulèrent les esprits poétiques et agirent bien plus profondément sur la nouvelle renaissance du chant lyrique que l'on voudrait bien le leur accorder d'habitude. 11

Simrock poursuit ce thème de l'influence en donnant des exemples précis. D'abord à quel point les oeuvres de Lessing prouvent qu'il s'était occupé de la vieille littérature allemande, mais surtout ce que l'école poétique de Goettingue<sup>12</sup> doit aux Minnesinger et aussi--fait qui ne peut échapper à un esprit éclairé--ce que la poésie de Goethe doit à l'ancienne manière; enfin, il fait l'éloge de Tieck puis celui de Uhland dont il compare le chant mélodieux à celui du modèle vénéré.

Nous terminons cette liste par l'oeuvre volumineuse de von der Hagen, parue en 1838, déjà mentionnée plusieurs fois au cours du chapitre précédent. C'était le produit d'une quinzaine d'années d'études et le fruit de toutes les recherches jusque là entreprises. De cette longue liste nous aurions pu omettre les oeuvres purement philologiques quant à leur influence éventuelle sur Nerval en présumant que ses connaissances étaient insuffisantes. Toutefois, on peut très bien éprouver des difficultés à s'exprimer

dans la langue parlée tout en ayant des connaissances approfondies de la langue écrite, et vice-versa; l'un n'exclut pas l'autre. Par ailleurs, n'oublions pas que Nerval, en 1839, écrit de Vienne vers le 26 novembre à son père:

Depuis que je suis en Allemagne, je sais déjà une foule de mots de plus; ma mémoire se rafraîchit aussi de beaucoup de choses que je savais autrefois, mais l'accent allemand me donne une peine terrible. Je parle de manière à me faire bien comprendre, mais je comprends peu, à moins que les personnes aient soin de bien détacher leurs mots. (Oe.I,798)

Sa difficulté ne venait donc pas d'un manque de connaissances mais plutôt d'un défaut dans la compréhension aurale; mais ce qui est encore bien plus important, c'est que Gérard lui-même nous a fourni les renseignements nécessaires quant à l'état de ses connaissances linguistiques. Voici le passage tiré d'un article de la Presse du 9 septembre 1850, cité par Baldensperger:

J'ai appris cette langue comme on étudie une langue savante, -en commençant par les racines, par le haut-allemand et le vieux dialecte souabe. De sorte que je ressemble ici à un de ces professeurs de chinois et de thibétain que l'on a la malice de mettre en rapport avec des naturels de ce pays . . . Peut-être pourrais-je prouver à tel Allemand que je sais sa langue mieux que lui, -mais rien ne me serait plus difficile que de le lui démontrer dans sa langue. <sup>13</sup>

Nous avons souligné les passages où Nerval, de son propre aveu, admet avoir étudié l'allemand dans

la langue de Walther: le vieux dialecte souabe, sujet d'étude des philologues. Nous ne pouvons donc pas écarter les oeuvres qui semblent d'un abord difficile, quant au premier contact de Nerval avec l'oeuvre de Walther. Parmi les oeuvres plus abordables, il y en a une, mentionnée plus haut, qui corrobore notre hypothèse. C'est celle que Ludwig Tieck fit paraître en 1803: Minnelieder aus dem Schwäbischen Zeitalter. Dans la Préface à cette anthologie, Tieck cite trois noms de poètes qui ont joué un rôle dans la connaissance du Minnesang; or ces trois poètes sont précisément les mêmes que Nerval a choisi de mentionner dans ses deux Introductions aux Poésies allemandes, celle de 1830 et celle de 1840. Nous avons déjà cité ces deux passages au début du chapitre précédent pour en souligner l'incongruité. Voici le passage de Tieck où nous avons souligné les trois noms:

Favorisé par ces circonstances, le moment semble venu de se ressouvenir de la très vieille poésie allemande. Déjà depuis Opitz, mais encore davantage depuis Gottsched et surtout grâce à Bodmer, de façon plus pressante, ont paru ces souvenirs des amis de la poésie allemande. <sup>14</sup>

Par ailleurs, il serait peut-être intéressant de noter que Tieck, dans son adaptation, choisit de conserver certains termes ou idiotismes souabes pour

préserver une certaine authenticité; or, c'est peut-être tout ce que Nerval sut du "vieux dialecte souabe"....

On aurait pu ici se laisser tenter par l'hypothèse romantique d'une découverte de ce livre chez ce grand ami de Ludwig Tieck qu'était Heinrich Heine, dans la bibliothèque duquel cette anthologie des vieux poètes aurait pu occuper une place prominente (aventure réminiscente de cette autre découverte que Nerval fit du "Faust" de Klinger dans la bibliothèque de Monselet). Malheureusement, cela eût été impossible étant donné que la première Notice aux Poètes allemands date de 1830 et qu'à cette époque-là Heine n'était pas encore arrivé à Paris. Toutefois, il n'est pas impossible que ce livre de Tieck ait figuré au programme d'études du Lycée Charlemagne ou bien plutôt que le docteur Labrunie l'ait offert à son fils, pour l'encourager dans ses études de l'allemand.

L'autre oeuvre, également mentionnée plus haut, en allemand moderne et accessible à tout lecteur est un fascicule d'une centaine de pages seulement (d'un grand intérêt tant pour la forme que pour le contenu) qui parut en 1822, donc à un moment où Nerval devait étudier l'allemand sous la direction de son père. Cette monographie qu'on appelle quelquefois le

"Portrait de Walther"<sup>15</sup> représente le tout premier essai critique et biographique du premier poète allemand exécuté par un autre grand poète allemand: Ludwig Uhland. Uhland n'était pas seulement un grand poète, il était aussi un grand érudit germaniste à qui l'on doit des études sur bien des vieux manuscrits, notamment celui des Nibelungen<sup>16</sup>, oeuvre d'un auteur inconnu de la même époque que Walther. Dans son introduction aux Poésies allemandes, il est remarquable que Nerval ait accordé à ce chant des Nibelungen la préséance sur toute autre oeuvre du Moyen Age. Or, il se trouve que Friedrich von der Hagen pense que c'est Walther lui-même qui aurait terminé cette oeuvre illustre. Cette opinion est émise à la page 186 du quatrième volume des Minnesinger<sup>17</sup> où von der Hagen esquisse une biographie de Walther. Rappelons ici que cette oeuvre de von der Hagen parut en 1838, année durant laquelle Nerval voyage en Allemagne pour se documenter sur le drame de Léo Burckart (écrit en collaboration avec Dumas). D'un côté, l'oeuvre de von der Hagen de par son volume et sa taille (quatre gros volumes illustrés) ne pouvait guère passer inaperçue à la devanture des libraires et de l'autre, nous savons que Nerval ne manquait pas de rendre visite aux libraires dans

les villes où il passait.

On peut ajouter qu'on ne peut guère s'être intéressé aux Nibelungen sans bien connaître cette époque des Hohenstaufen, cette famille de Souabe, ducale, royale et impériale, qui favorisa l'épanouissement littéraire aux douzième et treizième siècles, cette même famille d'empereurs qui protégèrent Walther. Il appartient ici de relever l'intérêt pris par Nerval aux pièces historiques de Ernst Raupach,<sup>18</sup> plus précisément un cycle de 16 drames retraçant l'histoire des Hohenstaufen<sup>19</sup> depuis Frédéric Barberousse jusqu'à Conradin. Dans son avant-propos à ces pièces, Raupach indique les dates de cette époque historique qu'il traite--de 1158 jusqu'à l'exécution de Conradin en 1268--et il avoue avoir consacré sept ans de sa vie à cette oeuvre dont le cycle complet fut publié en 1837. Charles Dédeyan, dans son livre sur Nerval et l'Allemagne, a relevé cet intérêt que Nerval avait pris à ces drames retraçant l'histoire des Hohenstaufen.<sup>20</sup>

Karl Simrock toujours dans sa Préface aux Poèmes de Walther déjà citée, ne manque pas de faire allusion à ces pièces de Raupach qui font revivre ces grands personnages historiques, contemporains de Walther. Voici notre traduction de ce passage:

L'époque des Hohenstaufen à laquelle vivait Walther et dont il célébrait les plus grands héros a été récemment remise en actualité grâce à des écrits historiques et à divers efforts dramatiques. Cette lutte considérable entre l'Eglise et l'Etat de par son importance historique d'un intérêt mondial, son caractère éminent, son issue tragique et la foule de ses personnages grandioses qu'il évoqua et décrivit, éveille un intérêt comme nulle autre époque de l'histoire allemande ne saurait le faire. 21

Une page plus loin, Simrock souligne le rôle joué dans cette lutte par Walther à travers ses poèmes politiques attaquant l'église, le pape et leurs abus et l'influence qu'ils durent avoir dans les cours où ils furent déclamés. Nous citons le passage en traduction:

Mais ajoutons que de tous nos poètes du pays, c'est Walther von der Vogelweide que l'on ne peut surtout pas passer sous silence, lui le plus célèbre, le plus divers et certainement aussi le plus spirituel de tous les poètes de son époque; il prit une part agissante au grand combat à travers ses poèmes politiques dont les attaques contre le pape et les abus de l'église --quelquefois de la virulence d'un Luther--ne manquèrent pas de faire une vaste impression et de jeter un poids de quelque importance dans la balance. Ces poèmes qui furent chantés devant les empereurs et les rois, dans toutes les cours princières et seigneuriales et qui eurent leur retentissement dans le moindre château ne pouvaient guère rester sans effet sur l'état des esprits.

Après avoir établi les rapports étroits qui existaient entre Walther et les Hohenstaufen, il devient plus facile de comprendre l'intérêt de Nerval pour ces pièces de Raupach qui, en dehors du

point de vue historique, avaient relativement peu de valeur littéraire. Cependant, il convient de noter que Raupach et ses pièces jouissaient d'une immense popularité en Allemagne du temps de Nerval; cette popularité n'était point sans rapport avec la renaissance du Minnesang et la remise en actualité de l'oeuvre de Walther. Popularité attestée par le passage de Simrock cité plus haut puisque la mention de ces pièces historiques se passe du nom de l'auteur.

-Uhland et Walther-

Ce phénomène qui fait passer l'intérêt de la poésie à l'histoire se produisit bien des fois chez Uhland. C'est Adalbert Silbermann, un des éditeurs des oeuvres de Uhland, qui, dans son introduction au deuxième volume, souligne la fascination que Uhland éprouvait à l'égard de l'oeuvre et de la personne de Walther von der Vogelweide. Il fait notamment une remarque qui pourrait tout spécialement s'adresser à Nerval, que l'on ne peut guère s'intéresser à Uhland sans prendre connaissance de l'énorme intérêt qu'il éprouvait pour l'oeuvre et la personne de Walther.

Silbermann relève le fait que Uhland s'est très

tôt intéressé à l'histoire de la Souabe et, en particulier, à la famille illustre des Hohenstaufen, famille d'empereurs qui protégèrent Walther. Il écrivit des drames et des projets dramatiques à leur sujet (Conrad et Otto von Wittelsbach entre autres). Mais Otto, assassin de Philippe de Souabe, ne resta jamais qu'une ébauche car :

trois jours plus tard à peine, la silhouette de Walther von der Vogelweide, attaché à la personne du roi Philippe, l'avait complètement captivé et l'historien de la littérature l'emporta sur le dramaturge! 22

Il faut noter à ce propos que l'assassinat de Philippe de Souabe, protecteur de Walther, eut lieu en 1208 à Bamberg, une des étapes du dernier voyage de Nerval tout comme l'était Nuremberg, autre séjour notoire des Hohenstaufen mentionné par Walther.

Cet intérêt manifesté par Uhland pour la Souabe et son histoire est facile à comprendre quand on sait que Tübingen était sa patrie et que cette charmante petite ville universitaire se trouvait au coeur même de la Souabe où les souvenirs du Moyen Age abondaient. Silbermann, dans sa biographie du poète, nous décrit Tübingen comme un pays ravissant, riche en histoire et en légendes. Dans son introduction à l'histoire de la poésie allemande du Moyen Age, Uhland parle en ces termes de la situation géographique de Tübingen :

Nous nous trouvons ici en plein coeur du pays de Souabe, qui autrefois fut une grande salle du chant poétique. Du côté Est de notre "Alb" s'élève le Rocher aux roses (Rosenstein), un mont riche en histoires, couvert de bois verdoyants, couronné de rosiers sauvages en floraison.... En face s'élance à pic le mont au sommet duquel se dressait autrefois le château ancestral des Hohenstaufen; de là, la vue s'étend bien loin jusqu'à l'horizon sur le pays béni de la Souabe. <sup>23</sup>

Cette maison ancestrale des Hohenstaufen qui domine cette belle contrée du Jura souabe date du onzième siècle et se situe entre Gmünd et Göppingen, à l'est de Stuttgart. Il n'en restait, du temps de Nerval déjà, que des ruines, le château ayant été détruit en 1525 lors de la guerre des paysans (Bauernkrieg). Cependant, on peut trouver encore une représentation du château avant sa destruction sur une fresque de l'Oberhofenkirche, église de Göppingen datant du quinzième siècle. Or, Göppingen ne se situe pas loin de Stuttgart et, de plus, sur la route de Stuttgart à Munich. Toutefois, il est douteux que Nerval ait attendu 1854 pour se rendre en pèlerinage sur ce haut lieu, car dès 1840, à son retour de Vienne, il semble qu'il ait dû s'y arrêter.

Reportons-nous de nouveau à la correspondance, en particulier à la lettre adressée à Alphonse Karr, en mars 1840, "à douze lieues de **Strasbourg**." Il lui annonce dans le plus grand secret qu'il vient "de

traverser à pied le Württemberg et le duché de Bade; je vous en prie de n'en rien dire, mais c'est comme cela." (Oe.I,825). Et tout ce mystère vient après que Nerval s'est situé "entre l'hôtel du Soleil et l'hôtel du Corbeau"<sup>24</sup>, hôtels qui vont reparaître au début du voyage de 1854, quatorze ans plus tard. Une page plus loin, il revient sur son voyage à pied et mentionne un détail intéressant quant aux raisons de cette entreprise:

J'ai peur que cela ne me coûte plus cher que par les voitures mais c'est une idée que je voulais satisfaire à tout prix; n'en parlez pas surtout, cela nuirait à ma considération actuelle." (Oe.I,826)

Ce n'était pas pour des raisons d'économie mais pour "une idée qu'il voulait satisfaire à tout prix". Nous soupçonnons fort que cette idée qu'il voulait satisfaire à tout prix, c'était de traverser à pied la Souabe comme autrefois Walther l'avait parcourue et de visiter ces lieux célèbrés par Uhland comme ayant été "la grande salle du chant poétique".

Il paraît fort probable qu'il avait dû remonter le Danube en bateau jusqu'à Ulm, ou peut-être seulement jusqu'à Donauwerth:

Quant aux frais de voyage, si vous venez dans la saison du Danube, vous aurez économie en descendant depuis Ulm par les bateaux.... La descente à Constantinople par le Danube s'ouvre ce mois-ci et coûte tout au plus 300 francs. (Oe.I,816)

écrit-il de Vienne à Dumas, le 25 février 1840. Ce passage nous donne des détails importants sur la navigation du Danube. D'abord, la dernière lettre expédiée de Vienne étant datée du 28 février, il semble que la saison du Danube ait commencé le 1er mars; il attendait ce jour pour son départ en bateau, afin de refaire un voyage que Walther avait dû faire plus d'une fois. Ensuite, si Nerval n'avait pas pensé à la voie fluviale pour l'aller,<sup>25</sup> il est intéressant de noter, d'une part, qu'il s'était renseigné sur ce moyen de transport économique pour le retour et, d'autre part, qu'il y avait bien une "saison du Danube" dont il fallait attendre l'ouverture.

Le "Brockhaus" encyclopédique nous fournit les renseignements supplémentaires sur la navigabilité de cette très ancienne voie de communication qui remonte à la conquête romaine de la Germanie. Sur 2.850 kilomètres, 2.588 sont navigables (c'est-à-dire pratiquement dans toute sa longueur); le cours supérieur est à son niveau le plus bas en janvier, ce qui explique le fait que la "saison du Danube" devait commencer en mars avec la première fonte des neiges et durer probablement jusqu'à la fin novembre ou début décembre quand les eaux commençaient à baisser.<sup>26</sup>

Quant aux bateaux à vapeur, ils étaient en circulation depuis une dizaine d'années, la société de navigation "Donau-Dampfschiffahrts Gesellschaft" ayant été fondée en 1830.

Une autre indication semble confirmer cette remontée du Danube jusqu'à Ulm, ou peut-être seulement jusqu'à Donauwerth; elle se trouve dans la même lettre à Alphonse Karr, à une ligne seulement du passage cité plus haut:

Je viens de faire à pied dix lieues par jour, pendant trois jours; je m'y fais assez. (Oe.I,826)

Il vient donc de faire un voyage de trente lieues en trois jours; en outre, au début de cette lettre il avait déjà annoncé qu'il venait de traverser à pied le Wurtemberg et le duché de Bade et qu'il se trouvait "à douze lieues de Strasbourg, à quatre lieues de Bade". Un simple calcul va nous donner la distance qui sépare Strasbourg de ce point de départ quelque part à l'est sur la ligne droite qui va de Vienne à Paris. Carte en main,<sup>27</sup> nous voyons que cette ligne droite suit le Danube, le traverse aux environs de Donauwerth, passe ensuite par Stuttgart et Strasbourg. Ces trente lieues plus douze font quarante-deux; la lieue ayant diverses valeurs, prenons comme mesure la lieue kilométrique qui correspond à la moyenne de ces diverses valeurs, c'est-

à-dire quatre kilomètres. Quarante-deux lieues équivalent donc à cent soixante-huit kilomètres. Cette distance correspond à celle qui sépare le Danube du Rhin entre Strasbourg et Ulm. Or, sur cette route nous trouvons le coeur de la Souabe, si bellement décrit plus haut par Uhland. Ajoutons que le château ancestral des Hohenstaufen se trouve exactement sur cette ligne imaginaire tracée entre Vienne et Paris.

Il convient maintenant de mentionner un détail fort intéressant au sujet de ce château ancestral des Hohenstaufen, détail que nous pourrions qualifier de "généalogique". Nous allons essayer de justifier cette appellation en nous reportant à la généalogie "fantaisiste" de Gérard, créée de toutes pièces selon Aristide Marie qui la reproduisit dans son oeuvre sur Nerval.<sup>28</sup> Certes, le terme de "fantaisiste" convient car ce n'est que dans l'imagination de Nerval que cette généalogie peut trouver des "bases". Pour être fantaisiste, elle ne s'en trouve pas moins sans raisons.<sup>29</sup> Nous croyons qu'il aurait adopté une généalogie qui pourrait expliquer, "à travers la race", ses affinités avec ces personnages qui sont peut-être ses incarnations antérieures. Rappelons que Nerval faisait remonter ses ancêtres

à des chevaliers d'Othon, empereurs allemands de la deuxième moitié du X<sup>ème</sup> siècle. Le nom francisé de ces chevaliers était Labrunie, mais Nerval ne donne pas leur nom en allemand . . . or, il se trouve que le premier ancêtre à illustrer les Hohenstaufen s'appelait Friedrich von Büren. C'était lui le fondateur de cette grande famille souabe de rois germaniques et d'empereurs romains. Les Hohenstaufen revendiquaient les titres portés par les empereurs romains; cela expliquerait le fait que Nerval se disait descendant des empereurs romains. Avec quelque connaissance du phénomène philologique de la transformation subie par les noms quand ils passent d'une langue à une autre, il n'est pas difficile de voir le rapprochement que Nerval aurait pu faire en comparant son nom à celui de l'ancêtre des Hohenstaufen, et pour redoubler l'analogie il en rajoute même un autre: Brunyer de la Brunie. Rattacher Walther aux Hohenstaufen "à travers la race", en essayant de nous mettre à la place de Nerval, aurait pu se produire de deux manières. Nous connaissons d'abord l'obsession de Nerval pour le thème de l'enfant trouvé, inconscient de ses origines nobles (sujet du projet de pièce intitulé "La Forêt noire"<sup>30</sup>) ou bien l'enfant abandonné par une aristo-

crate parce que conçu hors du lit conjugal comme dans le roman inachevé: Le Marquis de Fayolle. Etant donné l'obscurité qui entoure la naissance de Walther et son nom, en dépit de l'excellente éducation qu'il reçut dans une cour princière apparentée aux Hohenstaufen, ce n'est pas une hypothèse invraisemblable. Il était coutume d'accorder le privilège de l'éducation à des enfants naturels dont l'extraction maternelle était trop basse pour être reconnus comme légitimes. Par ailleurs, il est également possible que Walther ait aimé avec succès une dame de haut parage, une parente, une fille ou même peut-être une femme des Hohenstaufen. Alors, il faudrait voir un coucou sur le blason de Walther, cet oiseau qui dépose ses oeufs dans le nid des autres . . . (Ironie dont Walther aurait été fort capable, car il s'est souvent amusé à jouer sur son nom). Du reste, ce nom qui se prête à toutes sortes d'associations amusantes était probablement un nom de plume:

De là il était facile à concevoir que l'on prit le nom de "La PATURE aux OISEAUX" comme surnom d'artiste vu le caractère nomade de la dure destinée de Walther et que lui-même aurait pu fort bien s'attribuer; de même que pour "Louange des dames" (Henri de Meissen vers 1300), "divagation", "pays de l'espace", "L'hôte des recherches", etc.) 31

Les origines de Walther sont demeurées obscures jusqu'à nos jours. Plusieurs pays de langue allemande l'ont revendiqué: la Suisse, la Souabe, la Franconie, la Thuringe, le Tirol, Vienne et la Bohême. Jusqu'à Uhland, c'était la Suisse qui était en faveur, du fait que Bodmer, Suisse lui-même, lui avait attribué la Thurgovie<sup>32</sup> comme pays d'origine.

Uhland, dans sa monographie ou "Portrait de Walther" (1822) apporte des éclaircissements qui jettent un doute sur la validité de cette origine. Cette histoire remonte à un chroniqueur suisse du nom de Stumpf qui écrivit vers le milieu du seizième siècle au sujet d'un Hans Vogelweider de Sankt Gallen; dans une autre édition parue plus tard en 1606 le château de Vogelweide est attribué à Walther.<sup>33</sup> Uhland relate impartialement cette histoire tout en relevant le fait qu'il n'existe aucune trace de ce soi-disant château et, de plus, les archives de Sankt Gallen n'en contiennent aucune mention.

Il semble que Nerval, en route pour Vienne, ait voulu se rendre compte par lui-même de la véracité de ces faits. En effet, en examinant de nouveau la correspondance de Nerval, c'est-à-dire les lettres qui se rapportent au voyage à Vienne de l'hiver

1839-40, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a traversé la Thurgovie. Dans la lettre écrite de Vienne le 19 novembre à son père, il résume ainsi son passage :

A Bâle, j'ai trouvé une fort belle ville.... Ensuite, par Aarau, je suis arrivé à Zurich où j'avais quelques études à faire. Le lendemain, j'ai pris la poste pour Constance, puis le bateau à vapeur qui m'a conduit à Lindau. Là j'étais en pleine Allemagne. (Oe.I,792) <sup>34</sup>

Or, il faut traverser la Thurgovie pour aller de Zurich à Constance. Nerval nous dit avoir dû rester quelque temps à Zurich "où [il avait] quelques études à faire" Rappelons à propos de Zurich que c'était la ville de Bodmer, mais aussi que la Thurgovie, au Nord, et Sankt-Gallen, à l'Est, sont tout proches. Ce "quelques études à faire" peut tenir compte de journées passées soit à explorer la contrée à la recherche des traces du soi-disant château de la Vogelweide ou bien en quête de vieilles chroniques.

Quand Gérard essaie d'expliquer son passage par la Suisse à ses correspondants il ne parvient guère à le justifier. La toute première lettre de ce voyage s'adresse à Edmond Texier<sup>35</sup>; elle est écrite vers le 4 novembre 1839 de Genève où il vient de parvenir après quatre ou cinq jours de voyage "par quel chemin, hélas! et par quelles voitures!" C'est

en ces termes qu'il essaie d'expliquer la fantaisie de ce parcours:

J'aime à dépendre un peu du hasard; l'exactitude numérotée des stations de chemin de fer, la précision des bateaux à vapeur, arrivant à l'heure et à jour fixes ne réjouissent guère ni un poète, ni un peintre, ni même un simple archéologue ou collectionneur, comme je suis. <sup>36</sup> (Oe.I,791)

Nous soulignons le fait qu'il se désigne comme "archéologue" à son ami car c'est un indice important quant au véritable but de ce voyage: il a entrepris des fouilles dans le passé et il va essayer de déterrer ces souvenirs enfouis dans la nuit des temps.

Nous trouvons d'autres indices dans le début du Voyage en Orient où il commence son récit en utilisant ses souvenirs du voyage à Vienne de l'hiver 1839-40. C'est ainsi qu'il décrit le paysage entre Zurich et Constance, c'est-à-dire la Thurgovie:

Déjà le paysage a pris un nouveau caractère, c'est l'aspect moins tourmenté de la verte Souabe; ce sont les gorges onduleuses de la Forêt-Noire. (Oe.II,21)

Deux pages plus loin, nous tombons sur le passage que J. P. Richard cite en exergue de son livre et qui lui a aussi fourni son sous-titre: "Géographie magique de Nerval":

C'est une impression douloureuse, à mesure qu'on va plus loin, de perdre, ville à ville et pays à pays, tout ce bel univers qu'on s'est créé jeune, par les lectures, par les tableaux et par les rêves. Le monde qui se compose ainsi dans la tête des

enfants est si riche et si beau, qu'on ne sait s'il est le résultat exagéré d'idées apprises, ou si c'est un ressouvenir d'une existence antérieure et la géographie magique d'une planète inconnue. (Oe.II,23)

Nous soulignons ce "ressouvenir d'une existence antérieure" qui, placé dans le texte tout de suite après la traversée de la Thurgovie, nous paraît tout à fait significatif.

Du temps des Hohenstaufen, Constance était une ville importante de leur duché. Cette vieille ville fondée par les Romains était un évêché depuis le sixième siècle; les vieilles chroniques relatent les visites et les séjours qu'y firent les Hohenstaufen. Il est certain que Walther devait bien connaître la ville où le manuscrit de Weingarten eut ses origines vers 1300.<sup>37</sup>

Les étapes mentionnées par Gérard après Constance sont Lindau et Augsbourg; or, pas loin de Lindau, nous trouvons Ravensburg, dans les environs de laquelle se situe le monastère de Weingarten d'après lequel le manuscrit fut nommé<sup>38</sup>; par ailleurs, à Augsbourg, nous sommes dans la ville des Fugger, ces riches marchands de la Renaissance qui avaient fait cadeau du "Manesse" à l'Electeur Palatin.

Il convient ici de rappeler quelques détails déjà mentionnés dans la première partie au sujet du

parcours de Henri d'Ofterdingen dans le roman de Novalis. Son point de départ est à Eisenach, au pied de la Wartburg, le pays du père d'Henri. Le point d'arrivée est à Augsbourg, le pays de sa mère. En somme, Henri passe d'un grand centre poétique à un autre au cours de son voyage symbolique.

Dès 1839, Nerval semble avoir déjà été sur la route des manuscrits. En effet, d'Augsbourg il passe à Munich où devait se trouver alors le manuscrit de Wurtzbourg. Cela confirmerait notre hypothèse que Gérard avait effectivement pris connaissance de l'oeuvre de von der Hagen qui venait de paraître lors de son voyage de 1838.

De Munich il passe à Vienne sans trop tarder. Le but de son voyage était la ville walthérienne par excellence car c'est là que, de l'aveu de Walther lui-même, il passa sa jeunesse et y reçut son éducation:

Ze Osterrîche lernt ich singen und sagen.  
(En Autriche, j'appris l'art de chanter et de conter). 39

Par "Osterrîche" il faut entendre Vienne car nous savons par ailleurs qu'il se trouvait à la cour des ducs d'Autriche, les Babenberg (Frédéric II puis Léopold V son frère). Que Vienne fût le pays de sa formation, il n'y a aucun doute; de là, croyons-nous,

l'importance de cette ville pour Nerval. Dans la nouvelle ésotérique de la Pandora, peut-être une chimère sous forme de nouvelle,<sup>40</sup> nous croyons pouvoir lire une allusion à Walther dans l'invocation du deuxième paragraphe de la première partie: "O Vienne la bien gardée! rocher d'amour des paladins, comme dirait le vieux Menzel".... (Oe.I,351) Le "paladin", chevalier qui appartient au palais, c'est-à-dire de la suite impériale, a pris, par extension, le sens de chevalier errant, coureur d'aventures . . . . De plus, "rocher d'amour" pourrait représenter le rocher vert, rocher fleuri de l'amour courtois sur lequel se trouve juché le Walther de l'enluminure; d'autant plus que nous savons que l'enlumineur a représenté Walther dans la pose du penseur philosophe qu'il assume dans son célèbre poème où il contemple le cours du fleuve et réfléchit sur le cours de la vie du haut de son rocher; or, ce poème date de l'époque viennoise de son oeuvre et le fleuve qu'il contemple devait être le Danube tel qu'on le voyait du haut de Klosterneuburg, (résidence des Babenberg qui dominait le Danube au Nord-Ouest de la ville) où fleurissait la courtoisie dans toute sa splendeur . Cette appellation de "paladin" ne saurait mieux convenir à nul autre que Walther, lui qui était cheva-

lier attaché au palais, par la suite devenu chevalier errant.

Vienne était aussi la porte de l'Orient du temps des croisades. L'on pouvait descendre le Danube puis s'embarquer sur la Mer Noire pour Constantinople. Cela aurait dû être la voie empruntée par Walther pour son voyage en Palestine. Du temps de Nerval personne ne doutait qu'il y fût allé, soit avec Léopold d'Autriche (troisième croisade), soit avec l'empereur Frédéric II dans sa vieillesse (sixième croisade). Du vivant de Walther seulement il y eut quatre croisades et, certes, ce n'est pas l'occasion d'y participer qui aurait pu lui manquer. Il n'est même pas impossible qu'il y soit allé plus d'une fois. De nos jours, à propos du chant sur la Palestine (*Palästina Lied*), on a avancé la théorie que bien que Walther eût écrit en donnant l'impression qu'il avait mis pied sur la Terre Sainte, ce n'était peut-être qu'un artifice d'écrivain et non pas une preuve irréfutable qu'il y fût allé. La question ne se posait pas du temps de Nerval, comme de Novalis du reste et c'est tout ce qui nous importe. Son voyage en Palestine était un fait établi puisqu'une des peintures de Gassen décorant l'appartement de la Reine à Munich le représentait touchant

terre en Palestine. C'est, à notre avis, la raison pour laquelle Nerval tenait tant à faire ce voyage en Orient en passant par Vienne. N'ayant pu réaliser ce projet de fait, il le fera quand il composera son Voyage en Orient en mettant bout à bout les deux voyages de 1839 et de 1843.

Dans le passage de la Pandora cité plus haut nous avons inclus la sorte de parenthèse "comme dirait le vieux Menzel", une variante qui ne paraissait pas dans tous les manuscrits; il se peut que Nerval ait trouvé son allusion à Walther beaucoup trop compréhensible et, en l'attribuant à un autre, il pensait l'avoir tout à fait déguisée. Ce personnage ne peut être que Wolfgang Menzel (1798-1873), écrivain, critique littéraire et historien. Le "vieux" est mis ici pour l'opposer au "jeune" Menzel, le peintre. Or, ce personnage vivait depuis 1825 à Stuttgart où il dirigeait la revue littéraire d'une gazette fort influente, le "Morgenblatt"; "comme dirait" semble indiquer de la part de Nerval une connaissance personnelle de cet homme de lettres. Si Nerval était en contact avec Menzel, cela établirait un lien de plus avec Uhland; il serait de plus en plus probable qu'il était aussi en rapport avec ce dernier étant donné

que Menzel et Uhland avaient tous deux, à la même époque, pris activement part à la vie politique de Stuttgart. Outre la politique, ils s'intéressaient à l'histoire et à la littérature, notamment à l'époque des Hohenstaufen. Après avoir publié La Littérature allemande en quatre volumes (1836) et l'Histoire de l'Europe en quatre volumes (1853), Menzel fit paraître en trois volumes La Poésie allemande de ses débuts jusqu'à nos jours en 1858-59. Même si l'oeuvre avait paru après la mort de Nerval, cela prouve tout de même que Menzel s'intéressait aux mêmes sujets.

Mais le "vieux Menzel" n'est pas le seul lien qui semble rattacher Nerval à Uhland. Il y a aussi le Prince d'Aquitaine. Parmi les plus vieilles légendes allemandes il y en a une, la plus ancienne, qui date de l'époque d'Attila et dont il ne reste qu'un manuscrit en latin du dixième siècle. On l'appelle le "Walthari Lied". Uhland l'a racontée en allemand moderne dans son histoire de la légende allemande<sup>41</sup>. Le héros en est "Walther von Aquitanien, der Vogler" (Gautier d'Aquitaine, l'oiseleur). Or, son histoire est la toute première du cycle des Nibelungen (oeuvre reconnue ouvertement par Nerval, ne l'oublions pas). De même qu'il importe pour notre

filiation de signaler ici le fait que Novalis s'y était intéressé. Au numéro 106 de la liste des livres emportés à Iena en 1790 par Novalis, nous relevons ce titre: "Prinz Walther von Aquitanien, ubersetzt von Molter". (Le Prince Gautier d'Aquitaine, traduit par Molter) (N.S.IV,694)

Nous faisons le résumé de ce récit. Attila avait reçu en gage du roi d'Aquitaine son fils Walther qu'il avait ramené à sa cour pour y être élevé; de même, à Châlon-sur-Saône, le roi des Burgondes avait dû céder sa fille Hildegonde (Hiltgund) et à Worms, le roi des Nibelungen avait laissé partir Hagen. Les trois enfants grandirent à la cour d'Attila. Hagen avait déjà regagné sa patrie quand Walther et Hildegonde, devenus amants, décidèrent de voler le trésor d'Attila et de prendre la fuite à travers bois où ils survécurent en se nourrissant d'oiseaux et de poissons. Au bout de quarante jours ils atteignirent la rive du Rhin près de Worms. Les poissons donnés en paiement au passeur parvinrent à la cour de Günther; n'appartenant pas aux espèces du Rhin, ils éveillèrent des soupçons chez Hagen qui reconnut Walther à la description donnée par le passeur. Hagen et Günther sachant qu'ils transportaient le trésor se mirent à leur poursuite. Entre temps,

Walther et Hildegonde étaient parvenus à la forêt de Wasgenwald à un endroit où un sentier étroit, le long d'une gorge resserrée, conduisait à une caverne. C'est là que se posta Walther pour faire face à chaque poursuivant en combat singulier. Un véritable massacre s'ensuivit jusqu'à ce qu'il ne restât plus que Günther et Hagen, tous deux blessés. Walther s'en tira avec seulement une main en moins. Tous trois pansés par Hildegonde se réconcilièrent et chacun rentra chez soi. L'histoire ne dit pas si Walther retourna en Aquitaine prendre la succession de son père ou bien s'il resta à jamais le "Prince d'Aquitaine à la Tour abolie" comme dans la plus célèbre des Chimères de Nerval, "El Desdichado".

Un détail topographique se révèle ici de quelque intérêt. Les vieilles ruines du château fort des Hardenberg se situant sur le Rhin non loin de la route des Nibelungen, il est permis de se demander si Walter d'Aquitaine se serait installé dans la région et s'il faudrait voir en lui l'un des ancêtres des Nyvelungh de Hardenberg.

Or, notre Walther, celui de la pâture aux oiseaux, connaissait bien l'histoire de l'autre Walther, l'oïseleur, à laquelle il fait allusion dans un de ses poèmes d'amour où il célèbre sa dame de coeur en

l'appelant Hildegonde<sup>49</sup>; ce qui était une façon spirituelle de la nommer sans vraiment le faire, une des règles de l'amour courtois étant de ne jamais donner le vrai nom de l'objet de ses amours. En opérant cette substitution, Walther de la Vogelweide établissait un parallèle entre lui-même et le Prince d'Aquitaine, de même que en s'appelant "Prince d'Aquitaine" dans "El Desdichado" Nerval pourrait avoir choisi une manière très hermétique de se nommer Walther. Pour confirmer cette association, nous trouvons au vers suivant le "luth", l'instrument musical des ménestrels, "luth constellé" des brillantes étoiles que seraient les poèmes de Walther! Karl Simrock, dans sa note expliquant l'allusion à Walther der Vogler, ajoute qu'il a incorporé l'histoire de Gautier l'Oiseleur dans son petit livre des Héros (Kleines Heldenbuch) de la langue allemande. Nerval aurait pu lire le livre et la note.

Nous avons quelques arguments à l'appui de cette conjecture. Dans sa correspondance, nous trouvons Nerval sur les bords du Rhin et sur la route des Nibelungen, puis dans le Palatinat à la fin du voyage en juillet 1854. Dans la lettre de Munich écrite à Francis Wey le 18 juin 1854, il dit:

Je viens de parcourir encore ces bords du Rhin, objet pour nous deux de tant d'illusions et de désillusions.

J'y ai recueilli de quoi travailler longtemps; non seulement sur ce vieux sujet, mais sur le petit monde de pensées qui éclot au milieu du grand. Je t'avouerai que je sens mon genre d'esprit moins déplacé ici qu'ailleurs, et surtout au centre même de la civilisation et des lumières et de ce que nous appelons l'école du bon sens. Nous sommes tous un peu fous dans cette bonne Allemagne, mais nous l'avouons franchement....

Je reprends cette lettre à Munich, et je comprends pourquoi j'en ai commencé plusieurs fois sans te les envoyer. J'étais encore "agité" comme on dit à la maison B[lanche]. (Oe.I,1089)

Une note des éditeurs à propos des "désillusions" nous apprend que Nerval faisait allusion aux "Déceptions de voyage: au bord du Rhin", un récit publié par Francis Wey dans le Musée des Familles en 1846 et 1847. Certes, cela tient compte des désillusions de Francis Wey; quant à celles de Nerval, de quelle sorte sont-elles et comment les expliquer? La note ne le dit pas. Cependant, quand on connaît l'importance de cette région du Rhin à l'époque des Hohensaufen et de Walther, l'on comprend mieux de quelles illusions il s'agit; du reste, dans le paragraphe qui suit, Nerval nous fournit des indications à leur sujet: son "genre d'esprit" se trouve "moins déplacé" en Allemagne qu'à Paris, ce centre "de ce que nous appelons l'école du bon sens", Ici, il attaque directement le rationalisme français et défend

l'idéalisme allemand, même au risque de passer pour "un peu fou". Il s'agit évidemment du "petit monde de pensées qui éclot au milieu du grand", ce monde subliminal de l'image et du rêve où un jeu infini d'associations et d'affinités ne cesse de confondre l'individu. Et combien nous regrettons qu'il n'ait pas fini ces lettres qu'il avait commencées pour Francis Wey. Nous ne doutons pas qu'elles nous eussent fourni bien des révélations sur son "agitation" mais, comme d'habitude, Nerval a bien soin de cacher "la salle du trésor". Toutefois, il nous laisse quelques miettes que nous recueillons soigneusement: d'abord, l'aveu qu'il "vient de parcourir les bords du Rhin", puis dans une lettre écrite plus tard à Liszt le 10 octobre 1854, alors qu'il se trouve de nouveau à Passy chez Blanche, il laisse échapper l'aveu qu'il avait poussé jusqu'à Cologne, tout en essayant de dérouter son lecteur en changeant la topographie des lieux. En voici le passage:

Pardon de quelques bizarreries que vous n'aurez pu vous expliquer dans ma conduite. Tout cela est éclairci pour moi et le sera pour vous. Je vous écrirai en vous envoyant des livres. J'ai vu avec intérêt en passant à Mayence le tombeau des Trois Rois Mages. Je vous fais compliment de votre ressemblance avec l'un d'eux. J'ai vu aussi l'étoile briller au ciel et je me suis souvenu. (Oe.I,1117) <sup>43</sup>

Or, ce n'est pas à Mayence que se trouve le tombeau des Trois Rois Mages, mais à Cologne; en vérité, ce n'est pas un tombeau à proprement parler dont il s'agit mais une châsse qui contiendrait les ossements ou les saintes reliques des trois Rois Mages. L'histoire de ces ossements remonte à Ste Hélène<sup>44</sup>, la mère de Constantin, qui les auraient données et conservées à Sainte Sophie à Constantinople.<sup>45</sup> Les légendes abondent au sujet de leur origine et de leur transfert de Constantinople à Milan, d'abord; de Milan à Cologne, ensuite. Ce deuxième transfert est beaucoup mieux documenté car il date de l'époque des Hohenstaufen et de Walther.

Frédéric Barberousse s'empara de la ville de Milan en 1162; il accapara les reliques et les confia à son chancelier Rainald von Dassel en 1164 pour les offrir à la cathédrale de Cologne dont Rainald était aussi l'archevêque. On leur fit faire une magnifique châsse par un orfèvre et artiste français, Nicolas de Verdun. Ce trésor de l'art médiéval exécuté vers 1190 se trouve dans la sacristie de la cathédrale à Cologne. La scène de la Nativité y est prominente et les trois rois y sont mis en relief; de fait, Melchior pourrait bien ressembler à Liszt. L'étoile, ayant une énorme gemme ovale au centre,

domine la scène; en voyant cette étoile, Nerval s'est souvenu . . . A partir de ce moment-là, en Allemagne surtout, les trois Rois Mages devinrent à leur tour l'objet d'une adoration grandissante.<sup>46</sup>

Il convient maintenant de faire quelques rapprochements fort intéressants. D'abord, Walther se trouva à Cologne au service de l'archevêque Engelbert vers les années 1220; il avait donc eu souvent l'occasion de voir la châsse (d'où le souvenir de Nerval). Engelbert, assassiné en 1225, fut le dernier grand patron de Walther, que l'on sache. On trouve le thème des Rois Mages et de l'étoile dans la poésie de Walther, notamment dans le poème qui célèbre les fêtes de Noël à Magdebourg en 1199. Par ailleurs, Walther s'était révélé prophète de l'Empire à l'occasion du couronnement de Philippe en 1198 à Mayence où il avait fait un appel éloquent aux princes allemands pour le leur recommander.<sup>47</sup>

Walther avait été comparé alors à un Roi Mage, annonciateur d'un autre règne, et association que Nerval fait avec lui-même; pour cela, citons le témoignage de Houssaye:

Gérard de Nerval en était arrivé à ce point ténébreux et rayonnant, où on ne sait plus si le rêve est né d'anciennes lectures, ou si on se souvient des existences antérieures . . . Gérard se recherchait dans le passé pour être sûr de se retrouver

dans l'avenir . . . Il dit: "J'ai ressaisi les anneaux de la chaîne. Je me retrouve prince, roi, mage, j'épouse la reine de Saba; puis tout à coup me voilà retombé dans la cour des Miracles" . . . Gérard a toujours été moins fou qu'illuminé. 48

Nous avançons ici l'hypothèse que Nerval avait dû aussi s'imaginer être une réincarnation d'un Roi Mage. Pour corroborer cette hypothèse, nous avons le passage de la lettre à Liszt citée plus haut: "J'ai vu aussi l'étoile briller au ciel et je me suis souvenu" (Oe.I,1117). C'était l'étoile gemmée de la châsse, mais aussi l'étoile qui avait guidé les Mages vers Jésus, symbole de l'espérance de même que celle qui brille dans "l'Accomplissement" d'Henri d'Ofterdingen . . . Nous trouvons à la fin d'Aurélia, dans les Mémoires, cette envolée mystique vers la Hiérosolyme éternelle aux côtés de Jésus et de Marie, en tant qu'annonciateur du Messie, lui qui avait enfin compris que le seul message du Christ était dans le Pardon. En pardonnant à ceux qui l'ont offensé, l'âme se libère de la sphère terrestre gouvernée par la loi de rétribution:

Le ciel s'est ouvert dans toute sa gloire, et j'y ai lu le mot pardon signé du sang de Jésus-Christ. (Oe.I,414)

Si le "karma" est la loi de ce monde, la rédemption est celle d'un monde meilleur. En d'autres mots, le

rachat des erreurs passées n'est possible qu'à travers le pardon qui brise la chaîne de rétribution, le cercle vicieux du Mal.

En outre, à Cologne, il y avait autre chose qui pouvait attirer Nerval, c'était la vieille Chronique royale de Cologne qui date de 1241 et qui contient la plupart des renseignements que l'on puisse obtenir sur l'époque des Hohenstaufen.

Il y avait aussi sur les bords du Rhin, au sud de Cologne, l'université de Bonn où, depuis 1832, l'érudit walthérien Karl Simrock enseignait la littérature du Moyen-Age et "le vieux dialecte souabe", pour employer l'expression de Nerval. Outre les poèmes de Walther il avait aussi traduit les Nibelungen en allemand moderne. Nerval aurait pu vouloir lui rendre visite, de même qu'à Uhland. Nous savons de ce dernier, grâce aux mémoires laissées par sa veuve,<sup>49</sup> qu'il était en correspondance avec la plupart des érudits walthériens. Uhland était en rapports intimes avec le professeur Wackernagel de Bâle, son ami et condisciple; il correspondait avec Lachmann, professeur à Berlin, qui en 1843 lui fit parvenir la seconde édition de son "Walther" en espérant qu'il ne serait pas dissatisfait par les ajouts.

Il avait des amis à Nuremberg, à Bamberg, à Leipzig, à Augsbourg et à Karlsruhe aussi, villes qui sont toutes des étapes des voyages de Nerval. La veuve de Uhland rapporte également le fait qu'il était en correspondance avec l'étranger et notamment qu'il recevait de nombreux visiteurs, Français entre autres, toujours très bien accueillis. Avant de s'intéresser à la philologie allemande, Uhland s'était intéressé à la philologie française. Il connaissait à fond le Tressan dont il avait consulté les manuscrits à la Bibliothèque nationale lors de son séjour à Paris en 1810. Le roman de la Violette l'avait tout spécialement captivé. Et, coïncidence étrange, le héros de ce vieux roman chevaleresque dont les amours furent si contrariées s'appelait Gérard de Nevers.

Cependant, un détail dans le récit de la vie de Uhland attire notre attention. En 1857, à l'âge de 70 ans, alors qu'il ne voyageait plus comme autrefois, il tint absolument à se rendre dans le Palatinat sur les lieux du Wasigenstein où le combat de Walther der Vogler contre ses poursuivants aurait eu soi-disant lieu; le Wasigenstein est le nom d'un des châteaux-forts des Hohenstaufen situé entre Schöneck, Fleckenstein et Hohenburg, toutes forteresses de la même époque. Il appartient ici d'ajouter que l'Alsace

faisait partie du duché de Souabe depuis 1079. Les Hohenstaufen voulaient faire de l'Alsace le centre de l'Empire; Haguenau, située à mi-chemin entre Strasbourg et le Wasigenstein en aurait été la capitale avec sa résidence impériale, le magnifique palais de Barberousse qui comprenait une des plus belles bibliothèques de l'Empire. Forbach n'étant pas loin du Wasigenstein, à son retour de voyage en juillet 1854, Nerval aurait très bien pu passer par là,<sup>50</sup> reconnaître l'endroit décrit dans la légende du Prince d'Aquitaine et en faire part à Uhland. Cela pourrait expliquer pourquoi Uhland, deux ans après la mort tragique de Nerval, aurait tant tenu à examiner les lieux lui-même. Voici ce que relate Emilie Uhland dans les mémoires:

Il désirait visiter les lieux nommés dans les légendes, notamment le Wasigenstein, appelé aussi le Wasichenstein, près de Schönau.... L'inspection de cette contrée rocheuse confirma Uhland dans l'opinion que c'était bien là en effet que le combat de Walther aurait pu avoir lieu. 51

Jean Richer, dans une de ses nombreuses études sur Nerval, émit l'opinion que: "C'est pendant l'hiver de 1839-1840 à Vienne que se produisit la mystérieuse et décisive mutation qui fit de Nerval un écrivain."<sup>52</sup> Au cours de ce chapitre, nos recherches, en essayant d'élucider le mystère de cette mutation, corroborent

l'opinion émise par Richer quant à l'importance de ce voyage dans la carrière de Nerval.

## NOTES

- <sup>1</sup> Walther von der Vogelweide (Stuttgart: Metzler, 1968), p. 1: "Kein geringerer als Gottfried von Strassbourg (Tristan, v. 4751-4820) hat nach Reinmars von Hagenau Tod, Walther auf der Höhe seines Lebens (gegen 1210) in festlichem epischem Hymnus als "Leitaerinne" . . . aller Minnesaenger "nahtegallen" gefeiert."
- <sup>2</sup> Melchior Goldast (1576-1635) fut le premier à publier entre les années 1601 à 1611 une douzaine de poèmes de Walther. C'est lui qui le qualifia de "optimus vitiorum censor ac morum castigato acerrimus."
- <sup>3</sup> Martin Opitz (1597-1639) publia en 1624 le traité intitulé von teutscher Poeterey.
- <sup>4</sup> Bodmer (1698-1783) érudit suisse, à l'origine de la renaissance des Minnesinger au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle.
- <sup>5</sup> Kurt H. Halbach, Walther von der Vogelweide, 2nd ed. (Stuttgart: Metzler, 1968), p. 5.
- <sup>6</sup> Notre traduction de N.S.I., 510.
- <sup>7</sup> August Sauer, ed., L. H. Chr. Hölty und J. M. Miller, Der Göttinger Dichterbund, Tome II (Stuttgart: Union Deutsche Verlagsgesellschaft, 1886), p. IX.
- <sup>8</sup> Ludwig Tieck (1773-1853). L'anthologie était intitulée: Minnelieder aus dem Schwäbischen Zeitalter, Neubearbeitet und herausgegeben von Ludwig Tieck (Berlin: Realschulbuchhandlung, 1803).
- <sup>9</sup> Ludwig Uhland (1787-1862). Cette monographie se trouve dans les oeuvres complètes: Uhlands Werke, A. Silbermann, ed. (Berlin: Bong und Co., 1908), vol. II, pp. 573-664.
- <sup>10</sup> Die Gedichte Walthers von der Vogelweide, v. Karl Lachmann, 1827.
- <sup>11</sup> Gedichte Walthers von der Vogelweide, übersetzt von Karl Simrock. Achte Auflage (Leipzig: Hirzel, 1894), p. XVII. C'est notre traduction de l'allemand.

- 12 Déjà mentionnée à propos de Bürger et de Hölty et dont nous reparlerons.
- 13 Gérard de Nerval, Les deux Faust de Goethe, Avant-propos de Fernand Baldensperger (Paris: Champion, 1932), p. III.
- 14 Ludwig Tieck, Minnelieder aus dem Schwäbischen Zeitalter. Op.cit., p. IV.
- 15 Ludwig Uhland, Walther von der Vogelweide, ein altdeutscher Dichter, geschildert von L. Uhland. (Stuttgart und Tübingen: Cotta, 1822)
- 16 Uhlands Werke. In drei Teilen, herausgeben von Adalbert Silbermann (Berlin, Leipzig, Wien, Stuttgart: Bong u Co., 1908), Dritter Teil, Bd II.
- 17 Von der Hage, Op.cit., cf. chapitre précédent.
- 18 Ernst Raupach (1784-1852) auteur dramatique de nombreuses pièces à succès; à partir de 1824, à Berlin, où la plupart de ses 117 drames furent représentés; entre 1825 et 1840, il fut l'auteur le plus souvent représenté en Allemagne.
- 19 Ernst Raupach, Die Hohenstaufen, ein Cyclus historischer Dramen (Hamburg: Hoffmann und Campe, 1837), 8 vols.
- 20 G. de Nerval et l'Allemagne, Op.cit., vol. III, p. 73.
- 21 Gedichte Walthers von der Vogelweide Op.cit., (note 11) p. XXI. Nous avons souligné l'allusion aux pièces de Raupach que Simrock n'a pas besoin de nommer, étant donné sa popularité.
- 22 Uhlands Werke, Op.cit., Band II, p. 147 (c'est notre traduction).
- 23 Uhlands Werke, Ibid, vol. 2, pp. 30-31. l'"Alb", Jura souabe, fait partie du Jura allemand qui se trouve de nos jours dans le bad-Württemberg.
- 24 Hôtels que nous estimons purement allégoriques, l'hôtel du soleil représentant la gloire en Allemagne et celui du corbeau représentant la mort en France.

Ceci est à comparer au poème de Bürger à l'origine de ces images, au chapitre suivant.

25 Il y avait songé, en fait. Dans sa relation du voyage au docteur Labrunie, écrite vers le 26 novembre 1839, une semaine après son arrivée à Vienne, pour s'excuser du prix coûteux de son voyage, il dit que: "dans la belle saison, on peut prendre les bateaux à vapeur du Danube; mais l'eau est trop basse maintenant." (Oe.I,795)

26 D'après la lettre citée à la note précédente, la belle saison était déjà terminée en novembre. Il faut cependant envisager la possibilité d'une mystification due au fait qu'il doit grossir les dépenses occasionnées par le voyage pour justifier une demande de fonds.

27 Cf. carte insérée dans le texte.

28 Aristide Marie, G. de Nerval. Le poète, l'homme (Paris: Hachette, 1914), p. 388.

29 A l'appui, nous citons la remarque judicieuse faite par Eugène de Mirecourt dans son esquisse biographique sur Nerval: "La folie déraisonne, c'est là son caractère exclusif, or Gérard de Nerval a toujours raisonné ses plus étranges exaltations."  
G. de Nerval (Paris: Roret et Cie, 1854).

30 Charles Monselet, Portraits après décès (Paris: Achille Faure, 1866), pp. 241-255.

31 Kurt Halbach, Op.cit., pp. 13-14.

32 Thurgovie, canton suisse situé entre Zurich et le lac de Constance que Nerval traverse en 1839.

33 Ludwig Uhland, Walther von der Vogelweide, Op.cit., p. 5.

34 Ceci est une contradiction avec le récit du Voyage en Orient où il raconte sa visite de Berne. Cette confusion des deux villes peut être interprétée de trois manières: 1) fatigue; 2) Il ne s'est arrêté ni dans l'une ni dans l'autre; 3) Le grand "détour" par Genève n'aurait été qu'un prétexte et il serait passé par Bâle pour aller bien vite en Thurgovie. Cela tiendrait compte d'une bonne semaine de recherches.

35 écrivain et journaliste (1816-1887)

36 Cette lettre est devenue le début du chapitre III de "Vers l'Orient" (Oe.II,16).

37 Nous avons déjà mentionné cela au chapitre précédent à propos des manuscrits. Rappelons aussi que Bodmer avait appelé le manuscrit de Paris, le Manesse. Le Manesse pouvait passer pour un embellissement du "Weingarten" ou bien ce dernier était une simplification du premier.

38 Le manuscrit fut transféré à Stuttgart en 1810 au moment de la sécularisation du monastère.

39 Halbach, Op.cit., p. 8

40 Les Chimères ont uné de leurs origines à Vienne: les Chimères du Belvédère sont des femmes avec poitrines sur des corps de lionnes ailées: ". . . et les chimères du vieux palais m'ont ravi mon coeur pendant que j'admirais leurs yeux divins et que j'espérais m'allaiter à leurs seins de marbre éclatant." (Oe.I,351-2). Or, du Belvédère, l'on a une vue panoramique de Vienne.

41 Uhlands Werke, Op.cit., vol. 2, pp. 61-66.

42 Cf. Karl Simrock, Op.cit., pp. 202-203 et la note sur Walther der Vogler et Hildegonde de la légende, p. 350.

43 La note des éditeurs à la page 1405 (Oe,I) explique les initiales T.R.M. soulignées par Nerval en suggérant que c'était peut-être une référence à la formule alchimique "tuer le vif afin de ressusciter le mort." Cette interprétation cadre tout à fait avec notre hypothèse. Le reste est souligné par nous.

44 La même Sainte Hélène qui apparaît dans Aurélia (Oe.I,416)

45 Cette histoire souligne l'importance de Constantinople et de Ste Sophie pour Nerval.

46 Hugo Kehrer, Die heiligen drei Könige in Literatur und Kunst (Leipzig: Seemann, 1908-9), vol. 2, p. 143. Reproduction photographique: vol I, pp. 81-82.

47 Halbach, Op.cit., pp. 81-82.

48 Nerval par les témoins de sa vie, Op.cit.,  
p. 331.

49 Emile Vischer Uhland, Ludwig Uhlands Leben  
aus dessen Nachlass und aus eigener Erinnerung  
zusammengestellt von seiner Wittwe (Stuttgart: Cotta,  
1874)

50 Etant parti pour Mayence le 15 juillet,  
arrivé à Bar-le-Duc le 19 et son passeport ayant  
porté le cachet de la frontière à Forbach, Nerval  
aurait donc traversé le Palatinat riche en souvenirs  
des Hohenstaufen, notamment la forteresse de Trifels  
où fut incarcéré Richard Coeur de Lion à son retour  
de la troisième Croisade par Léopold d'Autriche,  
protecteur de Walther.

51 Emilie Vischer Uhland, Op.cit., pp. 452-3.

52 Jean Richer, Nerval. Expérience et Création.  
(Paris: Hachette, 1970), p. 237. Nous avons corrigé  
dans la citation une erreur typographique car il  
faut bien lire "l'hiver de 1839-40" et non pas "de  
1838-39."

Chapitre 4

Une étrange Croisade

"L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est..."

(Pascal, Pensées. Paris: Garnier, 1964, p. 124)

Parvenus au dernier chapitre de notre étude, nous estimons avoir suffisamment démontré que la question de l'immortalité de l'âme a été, selon toute apparence, la préoccupation essentielle de Nerval comme de Novalis. Tous deux, métamorphosés par leurs expériences mystiques ou paranormales, peuvent s'inscrire, à la suite d'un Pascal, dans la lignée des grands penseurs chrétiens.<sup>1</sup> Par ailleurs, ils se rangent également aux côtés de démiurges tels que le Faust de Goethe par leurs aspirations démesurées à la connaissance absolue et universelle.

Nous nous proposons maintenant d'établir que cette préoccupation fut également primordiale chez Walther comme chez Frédéric II. Nous avons, au chapitre III de la Ière partie, annoncé cette "étrange croisade" de Frédéric II à propos du traité "de tribus impostoribus" qui se trouvait dans la bibliothèque des Hardenberg. Nous pensons que Nerval en

avait apparemment pris connaissance. Nous avons également souligné l'importance de Frédéric II dans Henri d'Otterdingen, le roman inachevé de Novalis et avancé l'hypothèse que sous les traits d'Henri il fallait voir Walther.

Dans la première partie de ce chapitre, nous présentons d'abord quelques extraits de l'oeuvre de Walther pour mettre en évidence le caractère philosophique de sa poésie notamment dans ses poèmes intitulés "SPRUCHE". Ceux-ci se distinguent des poèmes d'inspiration lyrique, intitulés "LIEDER" que nous examinons brièvement pour leur portée à propos des épigones walthériens.

Ensuite, dans la deuxième partie, nous poursuivons l'hypothèse émise par Uhland dans son importante monographie sur Walther selon laquelle ce dernier aurait suivi Frédéric II en Terre Sainte en 1228.<sup>2</sup> Nous examinons alors le Voyage en Orient pour tenter de prouver que Nerval se trouvait sur les traces de Frédéric II et de Walther.

Il y a un trait de caractère chez Walther qui le rend remarquable parmi les autres ménestrels de son temps, c'est une incommensurable propension à la réflexion philosophique qui s'allie au sentiment de la fragilité de la vie et du bonheur, l'infinie mélancolie

face à la mort, en somme la vanité de toute chose terrestre. Il y a chez Walther, comme chez Nerval, un désir inextinguible de sonder l'abîme de la pensée humaine au risque d'en perdre sa propre tranquillité d'esprit. Ceci a été relevé par Uhland dans un poème de Walther dont il cite les deux vers les plus significatifs:

Dans l'ensemble, ses poèmes portent la marque de l'expérience du monde, de la gravité et de la réflexion contemplative. Il éprouve cette attraction pour la méditation jusqu'à son propre tourment, ce qu'il exprime par ces paroles significatives: "Si les pensées me laissaient tranquille j'ignorerais le mal de vivre." <sup>3</sup>

Nous avons choisi de traduire ici la troisième et la cinquième ou dernière strophe de ce poème sur l'éphémérité de la joie et l'illusion du bonheur terrestre:

Il n'est pas impossible d'éprouver la tristesse  
en plein bonheur,  
et alors même que la joie véritable manque à mon  
coeur  
l'on ne me voit pourtant pas chagrin.  
Il en est ainsi pour mon bien.  
J'ai, certes, bien connu la joie au coeur.  
Hélas! non loin de là se trouvait toujours la  
douleur:  
Si seulement les pensées cessaient de me tour-  
menter  
alors j'ignorerais telle adversité.  
.....  
De ma vie je n'ai passé une seule demi-journée  
où mon bonheur ne fût troublé:  
si parfois il m'arrivait d'éprouver une joie dans  
sa totalité  
elle ne tardait pas non plus à me quitter.

Tous les bonheurs de la terre s'en vont  
 comme les jolies fleurs le font:  
 C'est pour cela que dès lors mon coeur  
 s'efforce d'éviter le faux bonheur. <sup>4</sup>

Le poète "ronsardisant" qu'était Nerval aurait pu être spécialement touché par ces vers sur l'éphémérité des fleurs qui font penser au poème de Ronsard intitulé "A Cassandre" pour ne citer que le plus célèbre d'entre tous. Cependant, au lieu d'en tirer une conclusion épicurienne, Walther, au contraire de Ronsard, dirige sa pensée vers l'Eternel, l'Immuable, démarche d'un esprit plus proche d'un Pascal que d'un Ronsard. Mais c'est surtout en lisant son poème sur le mystère divin que nous ne pouvons nous empêcher de penser à certains passages de "Misère de l'homme sans Dieu" des Pensées:

O Dieu tout-puissant, tu t'étends à l'infini en  
 long et en large!  
 Que nous y réfléchissions est pure perte de peine  
 et de temps!  
 ta puissance et ton éternité sont incommensurables;  
 je le sais bien par moi-même et d'autres qui se  
 sont efforcés à t'atteindre... en vain, tu restes  
 à jamais inexplorable: tu es à la fois trop grand  
 et trop petit, par cela même inaccessible.  
 Bien fou est celui qui passe ses nuits à guetter  
 le point du jour! Cherche-t-il à savoir ce qui ne  
 peut être ni prêché ni compris? <sup>5</sup>

Ce poème sur le mystère divin évoque à notre esprit certains passages sur les deux infinis tels que:

Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes,  
 la fin des choses et leur principe sont pour  
 (l'homme) invinciblement cachés dans un secret

impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti. . . .

Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire." <sup>6</sup>

Cette comparaison avec Pascal au sujet de Walther et de Nerval ne paraît pas si hors de propos quand on a sous les yeux les quelques pensées de ce dernier griffonnées "Sur un Carnet" (Oe.I,429-31); certaines semblent quelquefois être des commentaires notés au fil d'une lecture des Pensées, notamment la conclusion: "Tout est dans la fin", résumé de la philosophie de Nerval comme de celle de Pascal:

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste: on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. <sup>7</sup>

Tous deux passèrent une bonne partie de leur existence à "penser à cette dernière fin de la vie"<sup>8</sup>; tous deux eurent des expériences mystiques qui les bouleversèrent: pour Pascal, c'est la "nuit d'extase" du 23 novembre 1654 dont le souvenir fut à jamais conservé dans le document du Mémorial; pour Nerval, c'est ce que l'on convient d'appeler la crise de folie de 1841. Nous pensons qu'il suivait déjà alors l'étoile de la révélation et de l'initiation qui guidait vers la résurrection. Dans l'épisode relaté par Chenavard dans Nerval par les témoins de

sa vie, Nerval marchait vers l'Orient lorsque, parvenu au bout de la rue Saint-Lazare, en vue de l'église Notre Dame de Lorette au carrefour de la rue portant le même nom et de la rue des Martyrs, il refusa d'avancer.<sup>9</sup> Nous attribuons cet arrêt subit à la rencontre de ces trois signes: Saint Lazare, symbole de la résurrection, Notre Dame celui de la rédemption et les Martyrs qui représentent la souffrance endurée sur terre pour parvenir au bonheur céleste. L'expérience est décrite dans Aurélia comme un état extatique de communion avec l'univers:

Captif en ce moment sur la terre, je m'entretiens avec le chœur des astres, qui prend part à mes joies et à mes douleurs. (Oe.I,407)<sup>10</sup>

Par ailleurs, quelques pensées de Pascal pourraient s'appliquer à Nerval: "et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant " (p. 174) tandis que ce délicieux paradoxe pourrait servir d'exergue à une oeuvre sur Nerval:

Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou, par un autre tour de folie, de n'être pas fou." (Pensées, p. 173)

La profondeur de la pensée chez Walther ne se limite pas au mystère de la divinité; elle s'étend aussi à la morale; son sens de la justice et de la tolérance comme de l'égalité fondamentale de tous les hommes est en avance de plusieurs siècles sur son

époque; rien n'est plus étonnant que ce poème adressé à l'Eternel, "Allvater" ou Père universel, que l'on aimerait intituler en français "Notre Père à tous":

Celui qui récite, la crainte dans la voix,  
tes dix commandements, puis brise pourtant ta loi,  
O Seigneur, celui-là ignore ton véritable amour.  
Plus d'un qui te nomme son père  
tout en m'ignorant, moi, son frère,  
a, certes, le verbe haut mais l'entendement faible.  
Tous issus de la même semence,  
le mets consommé disparaît dans le corps qu'il  
sustente  
et qui pourrait distinguer le maître du valet  
(tous deux, en vie, bien reconnaissables)  
quand il n'en reste plus que les os,  
une fois repus les magots?  
Les chrétiens, comme les juifs et les païens,  
n'ont pour maître que lui,  
nourriture miraculeuse de toute vie.<sup>11</sup>

Ici, Walther attaque directement les hypocrites qui se disent chrétiens sans vraiment l'être puisqu'ils n'aiment pas leur prochain; ces chrétiens-là n'ont pas compris le message de Jésus-Christ puisqu'ils ignorent "son véritable amour". Walther a souvent attaqué les papes et l'église et, ici, sans l'exprimer ouvertement, on comprend que ces chrétiens qui ont "le verbe haut mais l'entendement faible" pourraient bien être ces prêtres qui récitent tout haut les commandements du Seigneur sans les observer ni les comprendre. Ce Dieu créateur, "nourriture miraculeuse de toute vie", a "semé" les hommes, tous également issus de lui, "les chrétiens comme les juifs

et les païens"; tous les hommes sont frères et quand Jésus prêchait l'amour du prochain il n'excluait pas les non-juifs: c'était le centurion romain tout comme le Grec, le Phénicien ou l'Egyptien. . . . Les chrétiens n'existaient pas encore. . . . Dans un autre poème que Simrock intitule "Abfindung", ce que l'on pourrait traduire "Arrangement avec le ciel", Walther continue à manifester son étonnement sur "l'entendement faible" des hommes cupides qui s'acharnent à obtenir des biens terrestres de courte durée, voués à l'ignominie, pour oublier les biens éternels, "le divin bien".

Ah! Que le monde est riche en merveilles!  
 En est-il un parmi nous qui ne jouisse  
 des dons que prodigue notre créateur avec largesse?  
 A celui-ci il donne la sagesse,  
 à celui-là, les biens et les richesses  
 pour ne nuire à nul autre que lui-même.  
 Un pauvre sage est bien préférable à celui  
 qui, plus riche, s'abîme dans l'ignominie.  
 Le sage ne s'acharne à obtenir que le divin bien:  
 la grâce et l'honneur de Dieu.  
 Mais celui qui se passe de ce bien-là  
 pour ne s'occuper que des biens d'ici-bas  
 n'aura jamais pour sa part que cela. <sup>12</sup>

Il est surprenant que ces poèmes gnomiques où Walther se montre un philosophe et moraliste incomparable ne soient pas mieux connus; il est plus célèbre pour ses poèmes d'amour ou bien pour le magnifique hommage qu'il rendit à la mémoire de Reimar l'Ancien, dont il avait été le disciple à Vienne, dans sa jeu-



les guirlandes de fleurs qui peut-être cachent le visage entrevu en songe ("Nehmt, Herrin, diesen Kranz").<sup>14</sup> Non seulement ce poème nous fait penser à Nerval qui passa sa vie à rechercher les traits tant chéris de sa belle dame du temps jadis qu'il crut retrouver en Jenny Colon, mais aussi à Henri d'Otterdingen, le roman chevaleresque de Novalis où le héros aperçoit en songe le visage de Mathilde, sa future bien-aimée.

Cependant, de tous les poèmes d'amour de Walther, le plus original, le plus gai comme le plus joli, c'est la pastourelle "Under der linden an der heide" qui inspirera plus tard les imitateurs du groupe de Goettingue que nous avons mentionnés au chapitre précédent. L'originalité de ce poème est due, en grande partie, au fait que le poète donne la parole à la jeune amoureuse qui chante ainsi son amour:

La-bàs sur la prairie  
à l'ombre du tilleul  
où tous deux nous fîmes notre lit  
on peut encore y voir l'herbe foulée  
et les fleurs brisées.  
Dans un val à l'orée du bois,  
    tirelireli,  
le rossignol chanta.

En me promenant je parvins à la prairie  
où m'attendait mon ami.  
De la réception qu'il me fit  
O Sainte Marie,  
j'en serai à jamais ravie.

Bien au moins mille baisers il me donna,  
 tirelireli,  
 si bien que ma bouche en est toute incarnat.

Lâ, il avait préparé sur la lande  
 une couche princière de fleurs et de guirlandes.  
 Rira bien en lui-même  
 tant qu'il voudra  
 celui qui sur les lieux-mêmes  
 par hasard viendra  
 en devinant d'après les roses brisées,  
 tirelireli,  
 ou ma tête avait reposé.

Mais si jamais cela s'apprenait  
 qu'il s'était allongé à mes côtés,  
 Dieu m'en préserve! de honte j'en mourrais.  
 Ce que tous deux nous fîmes là  
 jamais personne ne le saura  
 si ce n'est lui et moi  
 et un tout petit oiseau,  
 tirelireli,  
 qui n'en dira mot.<sup>15</sup>

L'invocation à la Sainte Vierge au milieu de ce ravissement produit un effet comique qui frôle le sacrilège; cela est assez typique de l'humour walthérien et indique la simplicité naïve de la jeune fille que l'on présume paysanne dans ce décor champêtre. Que l'union physique ait été consommée, il n'y a aucun doute, car les fleurs ont été brisées: signe qui fait partie du langage de convention chez les Minnesinger.

Les pâles imitations des poètes du groupe de Goettingue souffrent beaucoup de la comparaison avec l'original. Elles n'ont ni la fraîcheur ni même l'audace d'un Walther; elles donnent plutôt dans une

sentimentalité fade et qui manque d'inspiration. August Sauer, l'éditeur des oeuvres du groupe de Goettingue, accuse surtout Johann Martin Miller (1750-1814) de manquer de goût tandis qu'il estime Ludwig Hölty (1748-1776) bien supérieur au précédent. Voici ce qu'il dit dans l'introduction à son oeuvre:

Avec les autres poètes du groupe de Goettingue il étudie les vieux Minnesinger, en particulier Walther von der Vogelweide; avec Voss, il remet en usage quelques vieilles expressions de l'allemand du Moyen-Age; comme Miller il compose quelques variantes de certains poèmes du Minnesang (toutefois avec plus de goût que lui); il se replace à l'époque du Moyen-Age du temps des croisades et comme précurseur de Novalis il s'inspire de l'esprit de cette époque éloignée; il avait dû avoir l'intention d'écrire un grand poème romantique sur les croisades dans le plan duquel s'inscrivent "L'Esclave libéré", "Chant de Victoire" et "la Complainte d'une jeune fille!" 16

A propos de Hölty et de Miller, il est également intéressant de noter que Gottfried August Bürger (1747-1794), le poète traduit et imité par Nerval, faisait partie de leur groupe de Goettingue.<sup>17</sup> Etant donné l'intérêt que Nerval portait à la ballade allemande et que le nom de Bürger était associé à celui de Hölty à cause du rôle joué par ces deux poètes dans le renouvellement de ce vieux genre du Moyen-Age, il ne peut exister aucun doute que Nerval dut les connaître. Cela devient plus apparent quand on leur compare le poème de Nerval intitulé "Ebauche

d'une Odelette" par les éditeurs Béguin et Richer et relégué avec les notes à la fin du premier tome des Oeuvres (Oe.I,1156).

A notre avis, ce poème devrait s'intituler "Complainte d'une jeune fille" au même titre que les pastourelles de Hölty et de Miller. Voici le texte de Nerval qui se trouve dans les manuscrits de Chantilly:

Au joli mois du renouveau  
et des pâquerettes mignonnes  
tous deux ensemble au bord de l'eau  
nous devions tresser des couronnes.  
Je t'ai bien longtemps attendu  
hélas, et tu n'es pas venu.  
Nulle couronne n'est tressée  
et voilà la saison passée.

Que de fois tu m'avais promis  
de venir aux moissons prochaines  
cueillir avec moi des épis  
de beaux épis mûrs dans les plaines.  
Je t'ai bien longtemps attendu  
hélas et tu n'es pas venu.  
Nulle gerbe n'est amassée  
et voilà la saison passée.

Tu m'avais promis bien souvent  
encore de venir à l'automne  
faire de l'herbe au petit champ.  
Hélas maintenant l'herbe est jaune  
si tu veux faire une couronne (de la vigne)  
et faucher le gazon flétri  
viens sur ma tombe pauvre ami. (Oe.I,1156)

Ce poème ne mérite le nom d'ébauche qu'à la fin de la troisième strophe restée inachevée. Pour la compléter il suffisait d'un vers qui termine l'idée commencée par "de la vigne" mise entre parenthèses.

Ainsi, il consisterait de trois strophes de sept vers avec une rime ternaire. . . . Or, c'est exactement ce que nous avons aux deuxième, quatrième et cinquième vers avec "automne", "jaune" et "couronne"; dans ce cas-là, la dernière strophe de cette odelette ne serait pas une ébauche, mais bien une imitation du style de Walther.

Comme dans les pastourelles de Walther et des deux poètes de Goettingue, Nerval donne la parole à la jeune fille qui chante son amour pour un jeune homme. Les symboles: tresser des couronnes et cueillir des épis font partie du langage conventionnel de l'amour courtois. Chez Walther il s'agit d'une célébration pure et simple de l'amour charnel; chez Hölty et chez Miller, l'amour partagé y est aussi consommé et proclamé, mais il s'agit d'un amour interrompu par la mort du jeune homme. L'originalité de la pastourelle de Gérard provient du fait que l'amour promis dans l'enfance ou la jeunesse (au printemps) n'est jamais consommé ni en été (à la maturité) ni en automne (sur le déclin); l'héroïne du poème meurt sans avoir connu cet amour tant désiré. Cette femme pourrait bien avoir été Sylvie, la jeune fille du Valois qui aurait attendu en vain l'amoureux insaisissable que Nerval, sans doute, devait avoir conscience

d'être.

Dans ce poème s'opère un transfert: Nerval choisit une manière indirecte d'exprimer ses propres regrets, ceux d'avoir passé sa vie à courir après une ombre et d'avoir laissé flétrir un amour tangible et réel; c'est à sa propre mort qu'il doit penser.

#### Le Voyage en Orient

"... Au fond de l'Inconnu pour trouver  
du nouveau!"  
(Baudelaire, "Le Voyage")

Les deux croisades auxquelles Walther aurait pu participer suggèrent des parallèles avec le Voyage en Orient de Nerval. Nous avons déjà relevé l'un d'entre eux au chapitre précédent à propos de Vienne et de la troisième croisade. Cependant, nous pensons que la croisade qui dut tout spécialement frapper l'imagination de Nerval était la sixième entreprise par l'empereur Frédéric II; ce petit-fils de Barberousse qui ne cessa jamais de déconcerter ses contemporains vulgaires, fut à juste titre surnommé par eux "Stupor mundi". En effet, ce surnom ne saurait mieux convenir à cet empereur à la fois mathématicien, poète, linguiste, grand chasseur, qui se passionnait pour les philoso-

phes grecs et la civilisation arabe.<sup>18</sup> D'un côté, il avait, à partir de 1226, un corps de guerriers musulmans qu'il avait réussi à s'attacher; d'un autre:

L'empereur dirigeait et animait une véritable académie philosophique où brillaient entre autres des arabisants et, parmi eux, beaucoup de juifs espagnols ou provençaux. . . .<sup>19</sup>

Une des préoccupations majeures de ce prince des lumières était "une passion pour toute connaissance nouvelle"<sup>20</sup> qui dans le domaine philosophique le poussa à poser des questions d'une audace intellectuelle exceptionnelle à l'époque, et qui ne peut se comparer qu'à celle de Walther. Il est permis de se demander si l'influence de Walther sur Frédéric II ne se serait pas fait sentir bien plus qu'on le croirait au premier abord. Au contraire de Walther, sa naissance et les circonstances qui l'entourèrent furent exactement rapportées dans les annales du temps. Hohensaufen par son père Henri VI (fils de Frédéric Barberousse) et Normand par sa mère Constance, fille de Roger de Sicile et descendante de Tancrède,<sup>21</sup> un des héros de La Jérusalem délivrée du Tasse. Or, Constance avait la réputation d'être fort amène, si bien que les ennemis de Frédéric tentèrent de faire passer ce dernier pour un bâtard. Histoire qui fut traitée de légende, évidemment; l'invention qu'il était le

fils d'un boucher de Jési était certes méchante car Constance était une princesse accorte et cultivée qui se plaisait surtout dans la compagnie des troubadours.<sup>22</sup>

Les rapports entre Frédéric II et Walther, historiquement reconnus, sont en partie attestés par les poèmes de Walther dont certains sont directement adressés à l'empereur. La difficulté dans leur interprétation ou classification découle du fait que rien n'est daté. Quelquefois seulement des événements historiques auxquels il est fait allusion permettent certaines références. L'un de ces poèmes écrit pour remercier Frédéric d'un très grand honneur qu'il venait de lui accorder atteste la très grande faveur dont Walther jouissait auprès de l'empereur; cet honneur, dit-il, a tellement ébloui les jaloux que leurs regards d'envie lui ont gâté le bonheur qu'il aurait dû ressentir.<sup>23</sup> Plusieurs hypothèses ont été émises à propos de ce grand honneur. L'une, rapportée par Karl Simrock, nous paraît tout à fait valable car elle expliquerait que le remerciement de Walther eût été si modéré, en raison du peu de plaisir ou satisfaction qu'il en attendait.<sup>24</sup> Frédéric aurait chargé Walther de l'éducation de son fils Henri qui, à l'âge prématuré de huit ans, en 1220, avait reçu le royaume

d'Allemagne de son père; ce dernier préférerait régner sur son royaume des Deux-Siciles. Cette conjecture nous paraît juste quand on sait que Frédéric avait laissé son fils sous la tutelle d'Engelbert, le vénérable archevêque de Cologne. Ceci expliquerait fort bien les rapports de Walther avec l'archevêque de Cologne à partir de 1220, ainsi que sa présence à Nuremberg en 1225 aux noces du jeune roi Henri VII alors âgé de treize ans, et de Marguerite d'Autriche, fille de Léopold VII. Par ailleurs, rappelons que c'est lors de ces noces que l'archevêque Engelbert fut assassiné. Un poème de Walther écrit dans le ton de cette époque, (ton de Frédéric II), est adressé à un enfant pourri et retors auquel on ne pouvait rien inculquer; Walther, plein de mépris pour cet enfant qu'il avait trop longtemps honoré, s'avoue impuissant à corriger une nature si ingrate et abandonne sa charge.<sup>25</sup> Dans un autre poème, écrit dans le même ton, Walther invective les meurtriers de l'archevêque; outré par le meurtre d'un homme si vénérable et irréprochable, il lance des imprécations contre l'assassin! Il ne serait pas étonnant que cet enfant de treize ans eût été l'instigateur de l'assassinat d'Engelbert, de la tutelle duquel il voulait se débarrasser. Une fois le tuteur ou régent brutalement

congédié, il est évident que Walther, une fois de plus, ne pouvait avoir recours qu'à sa verve. Comme Walther aurait pu le prévoir, du reste, Henri VII finit mal: dix ans plus tard, en 1235, il se dressa aussi contre son père. Frédéric, peut-être averti par Walther sur l'état lamentable de sa patrie et probablement mis en garde contre son propre fils par lui aussi, arrête Henri et l'emprisonne dans le château de Heidelberg. Incarcéré ensuite en Sicile, il finit par se suicider en 1242.

Ce qui est absolument certain, par contre, c'est que Frédéric avait chargé Walther d'aider à recruter des princes et des chevaliers allemands pour sa croisade.<sup>26</sup> Le recrutement s'étant avéré fort difficile, ce fut sans doute pour de l'argent que sept cent chevaliers furent enfin enrôlés pour l'été 1227. Il faut dire que cette croisade était en suspens depuis 1215, où à l'occasion de son couronnement à Mayence, Frédéric s'était engagé à libérer Jérusalem. Il avait renouvelé cette promesse en novembre 1220, lorsqu'il fut couronné empereur à Rome; par la suite, il avait remis cette croisade d'année en année jusqu'à 1227. Enfin, cet été-là Frédéric s'embarqua mais, la malchance s'en mêlant, une épidémie se déclara chez les croisés et Frédéric, soucieux de sa santé, s'en

revint trois jours après le départ pour aller faire une cure à Pouzzoles.<sup>27</sup> Ce départ avorté eut pour conséquence l'excommunication de Frédéric en novembre 1227 par Grégoire IX. Matthew Pâris, dans sa Grande Chronique d'Angleterre, cite une lettre adressée au roi d'Angleterre où Frédéric vitupère contre l'Eglise et le pape d'une manière qui semble annoncer la Réforme. Remarquons ici que le même souffle précurseur a déjà été relevé chez Walther.

L'année suivante, plus précisément le 28 juin 1228, Frédéric, bien que mis au ban de la chrétienté, s'embarqua tout de même à Brindisi, en dépit du pape: "pour une croisade dont le dessein avoué était la libération des Lieux Saints".<sup>28</sup> En vérité le but de cette croisade était une enquête philosophique:

Elle n'est pas autre chose qu'un détachement d'avant-garde du vieil Occident assoupi, réveillé par un prince en avance de deux siècles sur la Renaissance. <sup>29</sup>

Frédéric venait de lire l'Aristote d'Averroès, interdit par le pape Innocent III en 1209, très différent de l'Aristote des Scolastiques que l'Eglise réhabilitera en 1366 sous l'influence de Thomas d'Aquin. Frédéric fit traduire le "De animā" et "De coelo et mundi" de l'arabe par Michel Scot. Les deux questions essentielles qui dominent les Commen-

taires d'Averroès préoccupent aussi l'esprit de l'empereur: l'une est l'éternité de la matière, qui impliquerait l'absence d'un Dieu créateur; l'autre, l'existence d'un intellect universel, qui s'opposerait à une immortalité personnelle. Les fameuses "questions siciliennes" qu'il envoya en 1240 dans tout le monde musulman prouvent cette préoccupation:

Aristote a-t-il démontré l'éternité du monde?  
S'il ne l'a pas fait, que valent ses arguments?  
.... Quelle est la nature de l'âme? Est-elle  
immortelle? Quel est l'indice de son immortalité? 30

Quand Frédéric s'embarqua le 28 juin 1228 à Brindisi il était accompagné d'une longue suite civile de chercheurs et de savants dont les noms ne figurent pas dans les actes administratifs ou documents historiques. Il est fort probable et plus que vraisemblable que Walther faisait partie de cette importante suite civile qui, avec l'empereur, s'arrêta un certain temps à Chypre avant de parvenir en Palestine le 7 septembre. Frédéric toucha terre à Acre et s'installa dans le château de Ricordane à quelques kilomètres de là. Il y resta deux mois, occupé à poursuivre de laborieuses négociations. Entre temps, mis en fureur par l'outrecuidance de Frédéric, le pape Grégoire IX avait envahi son royaume de Sicile où il prêchait une croisade sanglante contre lui. Alors que la Sicile

était ravagée par l'armée du pape, la diplomatie de Frédéric avait réussi à rendre Jérusalem au monde chrétien sans que goutte de sang ne fût versée. Une trêve de dix ans fut conclue le 18 février 1229:

C'était un pacte de concessions réciproques, un accord qui portait la marque d'un esprit de tolérance presque inconcevable au XIII<sup>ème</sup> siècle, comme dit encore un des auteurs de a History of the Crusades. 31

Au lieu de recevoir de la gratitude pour une mission accomplie dans l'esprit de Jésus-Christ (la seule de toutes les croisades qui aurait pu recevoir son approbation) Frédéric se trouva réprouvé par ses soi-disant corréligionnaires; le patriarche de Jérusalem fit mettre sous interdit les églises et les Lieux Saints le lendemain du jour où Frédéric fut couronné roi de Jérusalem. Celui-ci terriblement déçu par cette incompréhension des "chrétiens" pour une entente cordiale, se rapprocha avec ostentation de ses amis orientaux.

Le voyage de Nerval en Orient est une quête spirituelle au même titre que l'étrange croisade de Frédéric II. Tous les deux (ou plutôt tous les quatre, car nous devrions inclure Walther et Novalis), sont non-conformistes, des esprits religieux peu orthodoxes qui ne s'inquiètent que de l'immortalité de l'âme. De plus, Nerval nous semble avoir voulu

retracer les pas de Frédéric et de Walther car il s'intéresse aux souvenirs laissés par les Croisés davantage qu'aux lieux célébrés par l'Évangile. A l'occasion seulement référence y est faite :

Au point du jour, le Marseillais m'avait réveillé pour me montrer l'étoile du matin levée sur le village de Nazareth, distant seulement de huit lieues. On ne peut échapper à l'émotion d'un tel souvenir. . . . (Oe.II,413)

Peu importe si l'étoile avait guidé les Rois Mages vers Bethléem et non pas Nazareth, ce qui compte pour Nerval, c'est le souvenir de l'étoile!<sup>32</sup> Plus encore, de toutes les escales le long de la côte il mentionne Tyr à cause de Frédéric Barberousse qui mourut noyé près de là et qui fut enterré dans l'ancienne cathédrale<sup>33</sup> mais le but de ce voyage, c'est Acre où débarqua Frédéric II. Or, dans le Voyage en Orient, c'est précisément là que s'insère un passage intitulé "Fragment de correspondance" d'un lyrisme étrange qui représente un retour en arrière de plusieurs siècles annoncé par :

Il y a des moments où la vie multiplie ses pulsations en dépit des lois du temps, comme une horloge folle dont la chaîne est brisée. (Oe.II,425)

Rappelons que non seulement c'était à St Jean d'Acre que débarquèrent Frédéric II et sa suite (dont Walther devait faire partie), mais aussi que Frédéric séjourna pendant deux mois dans un château situé en

dehors de la ville (Ricordane mentionné plus haut).  
 Ce château féodal avait été construit par les Croisés pour protéger les abords de la ville; or, c'est précisément au cours d'une excursion aux alentours de St Jean d'Acre que Nerval fit ce retour de plusieurs siècles en arrière et qu'il se sentit tout à coup envahi par les souvenirs d'une vie passée:

Il me semble, depuis quelque temps, que je vis dans un siècle d'autrefois réssuscité par magie; l'âge féodal m'entoure avec ses institutions immobiles comme la pierre du donjon qui les a gardées. (Oe.II,426)

Suit une envolée lyrique qui se termine par: ". . . le Liban et le Carmel sont l'héritage des croisades" (Oe.II,426). Le Carmel est le mont qui domine la baie où se trouvent les ports de Haïfa et d'Acre. Ce "siècle d'autrefois" se situe donc bien à l'époque des croisades. Ces montagnes de l'arrière-pays (le Liban et le Carmel) détiennent le secret des origines:

oui, vous êtes pour l'Européen la terre paternelle et sainte, vous êtes encore la patrie!  
 (Oe.II,426)

et c'est là que vont se poursuivre ses investigations sur l'immortalité de l'âme, sous guise d'une quête amoureuse. L'histoire de Saléma est probablement une invention de Gérard qui fournit l'occasion d'exposer, sur la religion, des vues très similaires à celles des Druses: . tous les rites religieux sont également

valides . . . ou invalides, dans la mesure où ils encouragent la lente ascension de l'esprit vers les sphères spirituelles. Au cours d'un de ses entretiens avec le père de Saléma, il en donne cet aperçu:

mais je connais [votre religion], je sais qu'elle est très tolérante et qu'elle admet toutes les formes possibles de cultes et toutes les révélations connues des manifestations diverses, mais également saintes de la Divinité. (Oe. II, 430)

Nerval mentionne aussi ailleurs le syncrétisme religieux des Druses qui n'est point différent du sien. En somme, les cultes ne sont qu'un appareil physique accidentel qui peuvent varier à l'infini tout comme le font les diverses espèces de la création; ils n'ont absolument aucune importance puisque ce qui compte, c'est l'acheminement de l'âme vers la perfection, d'incarnation en incarnation. Il s'agit d'une lente purification ou d'une spiritualisation de la matière. L'âme, après ce long pèlerinage sur cette pépinière qu'est la terre parvient à l'union avec l'Esprit pur ou Dieu (le Nirvana des bouddhistes?); bref, elle parvient à la paix éternelle.

Saléma est un nom formé sur un mot arabe "salem" qui veut dire "paix"; ce nom est un symbole de l'ultime union spirituelle à laquelle Nerval aspire. Il s'agirait donc ici d'un personnage allégorique tout comme l'était pour Novalis "Zulima", "die Morgen-

länderin",<sup>34</sup> la pauvre esclave ramenée des croisades qui pleure sa patrie perdue. Remarquons en passant non seulement la similarité des deux personnages dans leur signification allégorique mais aussi dans leur nom: Saléma est en quelque sorte une traduction ou transposition française du nom allemand "Zulima". Comme nous l'avons déjà dit, nous ne croyons pas à une simple coïncidence ici.

L'exploration de ces montagnes du Liban et l'histoire d'amour se poursuivent parallèlement pour trouver un joint dans le passé lointain qui préoccupe Nerval: les croisés. En tant que franc-maçon, Nerval a hérité de la doctrine des Templiers, elle-même empruntée à la religion des Druses:

les akkals druses sont les francs-maçons de l'Orient. Il ne faut pas d'autres raisons pour expliquer l'ancienne prétention des Druses à descendre de certains chevaliers des croisades. (Oe.II,432)

Cette union parfaite du domaine de la fantaisie nervalienne était vouée à un dénouement aussi abrupt qu'artificiel, car une fois exposées les théories, il n'en était plus besoin. Le voilà donc pris tout à coup d'une de ces fièvres de Syrie dont le seul remède est de quitter le pays (Oe.II,436):

Quant à faire venir ici la femme que j'avais choisie, ne serait-ce pas l'exposer elle-même à ces terribles maladies qui emportent, dans les pays

du Nord, les trois quarts des femmes d'Orient  
qu'on y transplante? (Oe.II,437)

Sa générosité ne saurait accepter un tel sacrifice,  
même par amour. . . . Voilà des excuses qui sentent  
l'artifice de bien loin et qui placent Saléma dans le  
domaine de l'imagination . . . ou de la mystification.  
La correspondance de Nerval, du reste, contredit  
toute l'histoire: "Au fond, ma santé est admirable  
dans tout ce voyage." (Oe.I,887) écrit-il de Cons-  
tantinople à son père, qui est le seul correspondant  
auquel il relate le voyage en Syrie, fait à cheval  
avec un guide et une tente: "Cela est très coûteux  
et assez pénible pour un si mauvais cavalier que je  
suis" (Oe.I,887)

Il est plus que probable que Frédéric II et sa  
suite de savants et d'érudits eurent des contacts avec  
la secte des Druses tout comme avec celle des "Assas-  
sins" ou "Haschichins". Une visite au "Vieux de la  
Montagne" est suggérée par Pierre Jundt et Pierre  
Bouille dans leurs livres. D'après eux, Frédéric au-  
rait parcouru l'arrière-pays et aurait eu plusieurs  
entretiens avec différents chefs de tribu; lui dont  
la préoccupation essentielle était la question de  
l'immortalité de l'âme avait dû être particulièrement  
intéressé par cette secte religieuse dont la doctrine  
avait déjà fasciné l'Ordre des Templiers.

Ce parallèle que nous venons d'établir entre "L'étrange Croisade" d'un côté et le "Voyage en Orient" de l'autre nous permet de supposer que Nerval, dès le Voyage en Orient, était déjà sur les traces de Walther et de Frédéric II; peut-être est-ce la raison pour laquelle Théophile Gautier l'avait plaisamment surnommé "Fritz" (abréviation affectueuse de Frédéric en allemand). Evidemment, il ne faut pas oublier non plus que Novalis n'avait jamais été que "Fritz" pour sa famille et ses amis intimes.

## NOTES

<sup>1</sup> D'autres que nous ont prononcé le nom de Pascal à propos de Novalis. Tous deux ont laissé leurs pensées philosophiques et religieuses sous forme fragmentaire et ont senti Jésus par le coeur en essayant d'écrire une apologie du christianisme.

<sup>2</sup> Ludwig Uhland, Walther (Stuttgart: Cotta, 1822) pp. 138-9.

<sup>3</sup> Ludwig Uhland, "Walther von der Vogelweide ein altdeutscher Dichter", in Uhlands Werke, Adalbert Silbermann, ed., (Berlin: Bong & Co., 1908) Vol. II, p. 585. C'est notre traduction de l'allemand.

<sup>4</sup> Walther von der Vogelweide, Gedichte Walthers von der Vogelweide, trans. Karl Simrock, 8th ed. (Leipzig: S. Hirzel, 1894), p. 296. C'est notre traduction de l'allemand.

<sup>5</sup> Ibid., p. 114.

<sup>6</sup> Pascal, Pensées (Paris: Garnier, 1964) p. 88.

<sup>7</sup> Ibid., p. 131.

<sup>8</sup> Ibid., p. 124

<sup>9</sup> Op.cit., p. 141. Nous avons déjà mentionné le fait que Loreto est un lieu de pèlerinage en Italie où Henri va dans la deuxième partie de Henri d'Ofterdingen.

<sup>10</sup> Nous choisissons ce passage qui relate l'extase de la crise de 1853 parce qu'il exprime mieux la communion avec l'univers que le passage de la crise de 1841: "La route semblait s'élever toujours et l'étoile s'agrandir. Puis je restai les bras étendus, attendant le moment où l'âme allait se séparer du corps, attirée magnétiquement dans le rayon de l'étoile." (Oe.I, 367-8).

<sup>11</sup> Walther von der Vogelweide, Op.cit., p. 17 (notre traduction).

<sup>12</sup> Ibid., p. 18.

<sup>13</sup> Ibid., pp. 77-78.

<sup>14</sup> Ibid., pp. 150-51. Cf. -à tous buts de comparaison la traduction anglaise de ce poème par Frederick

Goldin dans son anthologie de la poésie lyrique en Allemagne et en Italie au Moyen-Age: German and Italian Lyrics of the Middle Ages: An Anthology and a History, (New York: Anchor Books, 1973), pp. 122-23.

15 Carl v. Kraus, Die Gedichte Walthers von der Vogelweide, onzième édition révisée de la deuxième édition de Lachmann (Berlin: 1843), pp. 39-40. (Berlin: ~~Walther~~ de Gruyter & Co., 1950) pp. 52-3. C'est notre traduction:

16 August Sauer, ed. L.H. Chr. Hölty und J.M. Miller, tome II de Der Göttinger Dichterbund (Stuttgart: Union Deutsche Verlagsgesellschaft, 1886) p. ix. C'est notre traduction.

17 Le poème de Nerval intitulé "Le Point noir" (Oe.I,56) est une imitation presque littérale du sonnet de Bürger "La Gloire" qu'il avait traduit et fait paraître dans les Poésies allemandes, en 1830, à la page 239. A ce propos, il est intéressant de comparer la deuxième Préface sur les Poètes allemands à la première de 1830 car, dix ans plus tard, on y trouve du nouveau: d'abord mention est faite du "célèbre critique Menzel", le même personnage mentionné au début de La Pandora, puis Uhland et Bürger sont traités plus en profondeur; de plus, Nerval ajoute que Bürger "avait déjà un modèle en Hölty, . . . qui le premier sut trouver le ton naturel des chants populaires". Nous y trouvons également une allusion à Walther et au tournoi poétique de la Wartbourg: "Ces compagnons, la plupart pauvres, mais d'illustre naissance, ainsi que nos trouvères, parcouraient les châteaux et les villes, et luttaient devant tous dans les fêtes publiques, comme les poètes de l'antiquité".

18 Il fut appelé par Dante le père de la poésie italienne car il fut l'un des premiers à écrire en italien. Il fut aussi l'un des premiers naturalistes que le monde eût connu: en matière de fauconnerie, son livre De arte venandi cum avibus fit autorité jusqu'au XVIIIe siècle.

19 Cf. Pierre Boulle, L'étrange Croisade de l'empereur Frédéric II (Paris: Flammarion, 1968), p. 131.

20 Ibid., p. 129.

21 Donc descendant de la maison normande des ducs de Hauteville; nous pensons que dans le dernier tercet de "Myrtho" (Oe. I, 34) Nerval fait allusion à cet ancêtre de Frédéric II:

"Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,  
Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile,  
Le pâle hortensia s'unit au myrte vert!"

Dans le dernier tercet de "A J----y Colonna", la variante de l'avant-dernier vers: "sous le palmier du tombeau de Virgile" rend l'allusion définitivement plus nette en la localisant dans le royaume des Deux-Siciles, près de Naples où se trouve le tombeau de Virgile.

22 Prouver que Frédéric était le fils de Walther serait impossible, mais il est permis d'émettre une telle conjecture pour Nerval quand on considère deux de ses obsessions: 1) enfant illégitime, 2) descendance des empereurs romains (un des titres des Hohenstaufen!!) Nous irions alors plus loin dans l'interprétation du dernier vers cité plus haut où nous verrions l'union du poète (myrte ou laurier verts) à la race normande, pâle et guerrière (l'hortensia--faisant partie de la famille des saxifragacées--serait le symbole de cette rude beauté--saxifrage voulant dire en latin "briseur de rochers")

23 Gedichte Walthers von der Vogelweide, trad. Simrock, p. 120. (Lachmann, p. 84 v. Kraus, p. 119)

24 Ibid., Simrock, p. 342. Voici le passage en allemand:

"Neuerdings hat Dr. Daffis (zur Lebensgeschichte Walthers von der Vogelweide, Berlin 1851) wahrscheinlich gemacht, dass Walthers ungezogener Pflegling kein geringerer war als der junge König Heinrich. Er war erst achtjährig, als ihn sein Vater Friedrich II. auf dem Reichstag zu Frankfurt im April 1220 zum König erwählen liess und ihm die Reichsregierung unter der Leitung Erzbischof Engelberts von Köln übertrug: erst dreizehnjährig, als er ihn im Jahre 1225 zu Nürnberg mit Margarethen, der Tochter Leopolds VII. von Oesterreich vermählte. Diese Deutung, die auch den zweiten unserer Sprüche auf denselben verwehrlosten Knaben, ja vielleicht auch den dritten auf dessen unglückliche Verwaltung des Reichs zu beziehen gestattet, empfiehlt sich noch dadurch, dass sie des Dichters Verhältnis zu dem Erzbischof von Köln zu erläutern dient..."

Les trois poèmes éclaircis par cette hypothèse sont groupés par Simrock aux pages 125-26-27 de son édition comme ils le sont également dans l'édition de Lachmann (pp. 101-2)

25 Ibid., Simrock, p. 125. Ce poème où Walther démissionne débute ainsi:

"Enfant pourri, tu es décidément trop retors,  
Déjà plus personne ne réussit à te plier."  
(notre traduction)

26 Ibid., Simrock, p. 121.

27 Pouzzoles, aux environs immédiats de Naples, au pied du Pausilippe, lieux qui exercent une fascination étrange sur Nerval.

28 Boulle, Op.cit., p. 121.

29 Ibid., p. 134.

30 Ibid., p. 130.

31 Ibid., p. 191. (a History . . . (sic))

32 Référence à Henri d'Ofterdingen.

33 Oe.II,412. Les renseignements obtenus par Nerval manquent d'exactitude: Frédéric Barberousse, mort de congestion dans les flots du Saleph, au nord d'Antioche, avait été transporté par son fils Frédéric de Souabe dans le but de l'inhumer en terre sainte, à Jérusalem. Or, le corps, dans un état de décomposition avancée, dut être enterré en route; seul le crâne parvint à Jérusalem.

34 Novalis, Henri d'Ofterdingen, Collection bilingue, (Paris: Aubier, 1942) pp. 159-69.

## Conclusion

## CONCLUSION

Nerval et Novalis: Cousins germains de la littérature

Parvenus à la fin de notre étude sur Nerval et la patrie perdue, nos lecteurs ont pu se rendre compte qu'il ne s'agissait ici ni d'une simple compilation ni d'une critique littéraire à proprement parler. Notre démarche serait plutôt celle d'un investigateur qui, pour essayer de dépister le véritable itinéraire nervalien, aurait utilisé toutes sortes de détecteurs. Nous avons d'abord soigneusement recueilli les "miettes" que Nerval, "petit Poucet rêveur", avait semées dans ses divers écrits ainsi que celles trouvées dans les commentaires de ses contemporains; nous les avons ensuite soumises à l'analyse.

Nous espérons que notre travail va ouvrir une nouvelle perspective sur Nerval et qu'il contribuera même peut-être à éclaircir les origines véritables du mouvement symboliste. Nous croyons néanmoins avoir réussi à établir la parenté de certains esprits dont la caractéristique essentielle est le désir de savoir et de tout expliquer. Leur aspiration démesurée à la connaissance universelle les assimile au personnage de Faust, autre symbole de la hantise nervalienne.

Goethe a traité des "affinités électives" mais, dans le cas de nos deux poètes, il serait plus juste de parler d'affinités sélectives car nous attribuerions de telles ressemblances ou de semblables phénomènes à une évolution du "germen" par sélection naturelle, d'où l'en-tête de notre conclusion.

En effet, Nerval et Novalis nous apparaissent maintenant "germains" dans tous les sens du mot; d'abord, dans le sens de la proche parenté, puis dans celui de germain, synonyme d'allemand, enfin dans le sens du germen, seul principe indestructible et éternel qui se perpétue dans la race par "propagation séminale" et qui s'oppose au soma, destructible et temporaire. Rappelons à ce propos le passage d'Aurélia déjà cité: "Nous vivons dans notre race et notre race vit en nous."(Oe I, 372).

Ce germen pourrait bien être le véhicule matériel de l'âme (collective et individuelle). C'est peut-être ce que les Hindous appellent l'akasha car le germen contiendrait toute l'histoire de l'humanité inscrite dans ses milliards de molécules, véritables "archives akashiques". Notre théorie semble corroborer le caractère sacré du sexe dans toutes les religions; elle explique aussi le fragment de Novalis déjà mentionné: "Il n'y a qu'un seul temple au monde et c'est le corps humain" <sup>1</sup> de même que les paroles de Nerval à Jenny déjà citées:

"Mon amour pour vous est ma religion" (Oe I, 734); ou bien: "Ne plaisantons pas avec l'amour ni avec la religion, car c'est la même chose" (Oe I, 353) qui établissent le fait que l'amour de l'être aimé devient religion.

Novalis et Nerval tous deux ont eu l'intuition géniale de cette "physique supérieure" mais ils se sont trouvés immobilisés dans leur siècle (comme autrefois Léonard de Vinci). De nos jours, l'exploration du macrocosme de même que celle du microcosme nous permet d'entrevoir la vérité.

La tentative novalienne qui était de faire une synthèse de la nature (science, philosophie et religion) dans son encyclopédie sur la "physique supérieure" ne pouvait être complètement achevée à son époque par manque de pierres d'achoppement. De nos jours, les découvertes scientifiques dans tous les domaines, notamment la biochimie et la génétique (molécule DNA), puis l'exploration psychologique de notre substratum psychique que Carl Jung dénomme "inconscient collectif" nous permettraient peut-être de mener à bien les projets de Novalis.

Les phénomènes de réincarnation et sensations de "déjà vu" ou "déjà vécu" éprouvés par nos deux poètes seraient, d'après nous, attribuables à une sensibilité identique (hypersensorielle ou extrasensorielle) pour ainsi dire "branchée" dans le même substratum. Chez nos

deux poètes, tout s'est passé comme s'il s'était soudain produit en eux une faille qui leur aurait permis de découvrir leurs vies superposées comme le sont visibles à l'oeil nu les couches successives des divers âges de la terre sur les versants d'un cañon. Pour Nerval comme pour Novalis, "les destinées de notre propre vie, celles de nos proches et de notre espèce" sont d'une suprême importance pour l'avenir du monde tel que nous le trouvons dans ce passage d'Henri d'Ofterdingen:

Il est des milliers de choses plus lointaines auxquelles on consacre ses soins et son travail, et c'est justement ce qui nous touche de près et nous importe le plus que nous négligeons: les destinées de notre propre vie, celles de nos proches et de notre espèce,--destinées dont nous avons représenté la discrète finalité dans la notion de providence; nous en laissons négligemment toutes les traces s'effacer de notre mémoire. Au contraire, c'est comme autant de saintes reliques qu'une postérité plus sage recherchera tous les témoignages qui se rapportent aux événements du passé. 2

Ne nous trompons pas sur le sens de ces paroles; nous avons souligné les pluriels et les allusions qui se rapportent à la théorie de la réincarnation. Nous retrouvons la même philosophie de l'histoire dans un passage de Nerval tiré d'un article intitulé "L'Art et la poésie relativement à l'histoire":

La Poésie qui revêt de couleurs séduisantes les pensées arides du philosophe, du moraliste et du politique; l'enthousiasme qui tire les hommes du cloaque

des intérêts matériels et conduit ces âmes hors de leur corps comme la verge d'or d'Hermès. Il leur a donné la science et la divination du passé, qui leur découvre la loi providentielle de l'avenir et leur fait retrouver parmi les ténèbres et les décombres les cercles les plus anciens de la grande spirale du progrès et le point où devront être soudés les cercles nouveaux qui la continueront dans l'avenir.<sup>3</sup>

Nous avons également ici souligné les allusions du même ordre. Cette "spirale du progrès" aboutit à la nouvelle Jérusalem, "cité merveilleuse de l'avenir", comme l'indique déjà ce passage d'Aurélia que nous avons cité dans notre première partie au sujet des idées philosophiques et religieuses:

J'ai meilleur espoir de la bonté de Dieu: peut-être touchons-nous à l'époque prédite où la science, ayant accompli son cercle entier de synthèse et d'analyse, de croyance et de négation, pourra s'épurer elle-même et faire jaillir du désordre et des ruines la cité merveilleuse de l'avenir. . .  
(Oe I, 386)

Dans son livre sur Novalis, Friedrich Hiebel nous dit que notre poète a vécu une sorte d'apostolat chrétien moderne. Dans son essai sur "la chrétienté et l'Europe", écrit vers la fin 1799, il préconisait un cosmopolitisme idéaliste inspiré par l'esprit de la religion et en cela il ne faisait que poursuivre la voie indiquée par Frédéric II de Hohenstaufen et Walther von der Vogelweide. Il annonçait une époque où le nationalisme serait surmonté et dépassé et où un christianisme épuré, devenu

vivant, se mettrait en marche; cette nouvelle Jérusalem, capitale du monde, serait située dans le coeur des peuples, Jésus-Christ--nouvel esprit de la terre--étant au centre du monde. Friedrich Hiebel signale l'importance de cet essai longtemps incompris; d'après lui, il s'agit d'un message apocalyptique aux communautés de l'humanité, préconisant la tolérance et la fraternité.<sup>4</sup>

Dans le conte de Klingsohr, immense poème allégorique de la destinée humaine sur lequel se termine la première partie de Henri d'Ofterdingen, "Fable", l'héroïne, doit résoudre une énigme dont dépend l'avenir du monde. Cette énigme "Sophie et Amour" ne peut être résolue qu'après avoir mené à bien le combat avec le passé. "Fable" descend au royaume des Parques où elle aide à filer le Fatum antique implacable mais, ce faisant, elle change la destinée en réconciliation. Sa réponse au sphinx est que l'amour repose aux côtés de Sophie. En d'autres mots, l'amour, Sauveur du monde, est l'unique solution de l'ultime Sagesse. Cet "accomplissement" de la destinée humaine représenté dans le traité "Christenheit und Europa" devait aussi figurer dans l'apothéose de Henri d'Ofterdingen, dans la deuxième partie du roman interrompu par la mort prématurée de son auteur. "L'Accomplissement" en est le titre, du reste, et pour cause.

Nerval, en héritier de la mission novalienne, nous

semble, à la fin d'Aurélia, avoir voulu entreprendre de l'accomplir; prophète à son tour, il redescend sur terre "annoncer la bonne nouvelle"; le "pardon", message salvateur de Jésus-Christ, en brisant la chaîne de rétribution, devient le mot de passe de la magie blanche, le mot-clé qui ouvre les portes de la Cité de Dieu, cité toute spirituelle de la patrie perdue.

Dans sa chevauchée fantastique vers Hiérosolyme, il fait le lien entre la Matière (Isis-Mère-Nature) et l'Esprit (Jésus-Idéal). Il a trouvé, soumis aux épreuves de l'initiation sacrée, le secret de la vie intelligente: le dualisme est illusoire. L'esprit et la matière sont UN. A travers ses différentes réincarnations qui l'ont, en essayant de les revivre, amené au bord de la folie, il a compris que l'évolution de l'être spirituel se fait à travers l'évolution de la "race" (que nous dénommons plus scientifiquement "germen") véhicule matériel de cette transformation.

A notre époque où non seulement la prolifération nucléaire menace de mettre un point final à notre "immortalité" mais aussi où le mépris de la vie humaine atteint son paroxysme, il serait bon de faire prévaloir la philosophie de Novalis qui voyait dans le corps humain le seul temple du monde.

Notes

<sup>1</sup>Novalis, Fragments (Paris: Aubier, 1973), p. 215:  
"Es gibt nur einen Tempel in der Welt und das ist der  
menschliche Körper."

<sup>2</sup>Novalis, Henri d'Ofterdingen, Trad. M. Camus  
(Paris: Aubier, 1942), p. 213. Souligné par nous.

<sup>3</sup>Gérard de Nerval, Oeuvres Complémentaires, VIII  
(Paris: Lettres Modernes, 1963), p. 21.

<sup>4</sup>Friedrich Hiebel, Novalis. Deutscher Dichter,  
europäischer Denker, christlicher Seher. (Bern und  
München: Francke Verlag, 1972), IIte Auslage, p. 293.

## BIBLIOGRAPHIE

- Audiat, Pierre. "L'Aurélia" de Gérard de Nerval. Paris: Champion, 1926.
- Aúnos, Eduardo. Gérard de Nerval et ses Enigmes. Paris: G. Vidal, 1956.
- Béguin, Albert. 1) Gérard de Nerval. Paris: Jose Corti, 1945.
- 2) L'âme romantique et le rêve. Paris: Corti, 1967.
- Bettelheim, Anton. Leben und Wirken des freiherrn Rochus von Liliencron. Berlin: Reimer, 1917.
- Bodmer J. & Breitinger, eds. Die Grosse Heidelberger Lieder Handschrift. Zürich: Heidegger und Comp, 1748.
- Boulle, Pierre. L'étrange Croisade de l'Empereur Frédéric II. Paris: Flammarion, 1968.
- Brion, Marcel. Frédéric II de Hohenstaufen. Paris: Tallandier, 1948.
- Burckhardt, Titus. Alchemy: Science of the Cosmos, Science of Soul. Trans. William Stoddart. Baltimore: Penguin Books, Inc., 1971.
- Cellier, Léon. Gérard de Nerval: l'homme et l'oeuvre. Paris: Hatier, 1956.
- Chambers, Ross. Gérard de Nerval et la poétique du voyage. Paris: Jose Corti, 1969.
- Creuzer, Friedrich. Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques. Trad. Joseph Daniel Guigniault. 10 tomes. Paris: Treuttel et Würtz, 1825-41.
- "Aus dem Leben eines alten Professors" Deutsche Schriften, 5. Abt., I. Band, Leipzig-Darmstadt: 1848, S. 18 ff.

- Dédéyan, Charles. Gérard de Nerval et l'Allemagne. (3 tomes) Paris: SEDES, 1957-59.
- Dhaenens, Jacques. Le Destin d'Orphée. Etude sur "El Desdichado" de Nerval. Paris: Minard, 1972.
- Die Weingartner Lieder handschrift. in Sammlung von Minnesingern. (Faksimile) Stuttgart: Omnitypie Ges. Zechnall, 1927.
- Dubruck, Alfred. Gérard de Nerval and the German Heritage. The Hague: Mouton & Co., 1965.
- Durry, Marie-Jeanne. Gérard de Nerval et le mythe. Paris: Flammarion, 1956.
- Gascar, Pierre. Gérard de Nerval et son temps. Paris: Gallimard, 1981.
- Goldin, Frederick. German and Italian Lyrics of the Middle Ages. An Anthology and a History. New York: Anchor Books, 1973.
- Guillaume, Jean. "Les Chimères" de Nerval. Edition critique. Namur: Presses Universitaires, 1966.
- Haase, Donald P. Novalis, Nerval, and the Quest for Language. Redifining Aspects of a Literary Relationship. (Thesis, Comp. Lit. 1979. Univ. of N.C. Chapel Hill.)
- Hagen, Friedrich H. von der. MINNESINGER. ? Leipzig: Barth, 1838. 4 tomes. 1856, Tome V.
- ". "Handschriftengemälde und andere bildliche Denkmale der Deutschen Liederdichter des 12.-14. Jahrhunderts", König. Preuss. Akad. d. Wissenschaften. Berlin, 1852.
- Halbach, Kurt Herbert. Walther von der Vogelweide. 2te Auflage. Stuttgart: Metzler, 1968.
- Hartlaub, G. F. "The Manesse Manuscript". GRAPHIS. Zürich: 1952, Vol. 8, No. 42, 306-317.
- Heine, Heinrich. BRIEFE. herausgegeben von Friedrich Hirsh. Mainz: Kupferberg, 1965.

- Hiebel, Friedrich. NOVALIS. Deutscher Dichter, europäischer Denker, christlicher Seher. 11te Auflage, Bern und München: Francke Verlag, 1972.
- Hoffmann von Fallersleben, August-Heinrich. Gesammelte Werke. Mein Leben. Bd VI, Hannover: Rümpler, 1868.
- Ienaer Lieder Handschrift. Iena: Strobel, 1896.
- Jean, Raymond. Nerval par lui-même. Paris: Seuil, 1964.
- Jeanneret, Michel. La Lettre perdue. Paris: Flammarion, 1978.
- Jundt, Pierre. Les Hohenstaufen. Lausanne: Editions Rencontre, 1969.
- Jung, Carl G. Man and his Symbols. New York: Doubleday, 1964.
- . Psychology & Religion. New Haven: Yale University Press, 1938.
- Kalidasa. Sacountala ou l'anneau fatal. Trad. A. Bruguère. Paris: Treuttel et Würtz, 1803.
- Kehrer, Hugo. Die heiligen drei Könige in Literatur und Kunst. 2 vols. Leipzig: Seemann, 1908-9.
- Knapp, Bettina. Gérard de Nerval: The Mystic's Dilemma. The University of Alabama Press, 1980.
- . Theatre and Alchemy. Detroit: Wayne State University Press, 1980.
- Kneller, John W. "The Poet and his Moira: El Desdichado". PMLA, LXXV, 1960, 402-9.
- Kraus, Carl von. & Karl Lachmann, eds. Die Gedichte Walthers von der Vogelweide. 11te Auflage. Berlin: Walther de Gruyter, 1950.
- Lavater, Jean Gaspard. Essai sur la physiognomonie. Trad. anonyme. 3 tomes. La Haye, 1781-6.
- Liliencron, Rochus W. Freiherr von. "Lebenserinnerungen", Deutsche Rundschau. Berlin: 1913, Bd 155, 192-214.

- Lichtenberger, Henri. NOVALIS. Paris: Bloud et Cie, 1912.
- Liszt, Franz von. BRIEFES. herausg. La Mara (I.M. Lipsius) Leipzig: Breitkopf, 1893.
- Manesse, Ruediger. Grosse Heidelberger Lieder Handschrift. Faksimile Ausgabe. Leipzig: Insel Verlag, 1926.
- Marie, Aristide. Gérard de Nerval, le poète, l'homme. Paris: Hachette, 1914.
- Mirecourt, Eugène de. Gérard de Nerval. Collection: Les Contemporains. Paris: Roret et Cie, 1854.
- Monselet, Charles. Portraits après Décès. Paris: Achille Faure, 1866.
- Montal, Robert. Un Prince d'Aquitaine ou la Vie tragique de Gérard de Nerval. Bruxelles: La Renaissance du livre, 1965.
- Moreau, Pierre. Sylvie et ses soeurs nervaliennes. Paris: SEDES, 1966.
- Nasier, Alcofribas. The Later. Trans. & edit., The Three Impostors (De tribus Impostoribus A.D. 1230) Cleveland: Privately printed for the subscribers, Brethren of the Ancient Accepted Scottish Rite. 1904.
- Nerval, Gérard de. Oeuvres. Edit. Béguin et Richer. 2 tomes. Paris: Gallimard, 1956.
- . Oeuvres complémentaires. 8 tomes. Paris: Minard, 1959-63.
- . Le Carnet de Dolbreuse. Essai de lecture par Jean Richer. Athènes, 1967.
- . Les deux Faust de Goethe. Paris: Champion, 1932.
- . Lettres à Franz Liszt. Jean Guillaume sj. et Claude Pichois, eds. Namur: Presses Universitaires, 1972.
- . Poésies allemandes. Paris: Bibliothèque choisie, 1830.

- Novalis. Schriften. Die Werke Friedrich von Hardenbergs. Kluckhohn & Samuel, eds. Bd I-IV. Stuttgart: Kohlhammer, 1960-75.
- , Gesammelte Werke. herausgegeben von H. und W. Kohlschmidt. Gütersloh: Sigbert Mohn, 1967.
- , Fragments. Trad. A. Guerne. Collection bilingue. Paris: Aubier, 1973.
- , Henri d'Ofterdingen. Trad. M. Camus. Collection bilingue. Paris: Aubier, 1942.
- , Hymnes à la nuit. Cantiques. Trad. Geneviève Bianquis. Collection bilingue. Paris: Aubier, 1943.
- Pascal, Blaise. Pensées. Paris: Garnier, 1964.
- Pfeiffer, Franz & F. Fellner, ed. Die Weingartner Liederhandschrift. in Bibliothek des literarischen Vereins. Vol V, 5. Stuttgart: Kreuzer, 1843.
- Pohl, Richard. Gesammelte Schriften über Musik und Musiker. Bd II. Leipzig: Schlicke, 1883.
- Poulet, Georges. Etudes sur le temps humain. Paris: Plon, 1956.
- Raczynski, Athanase. Histoire de l'art moderne en Allemagne. 3 tomes. Paris: Renouard et Cie, 1836-41.
- Raumer, Friedrich von. Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit. Leipzig: Brockhaus, 1878.
- Raupach, Ernst. Dramatische Werke ernster Gattung. 18 tomes. Hamburg: Hoffmann und Campe, 1837.
- Rhodes, S.A. Gérard de Nerval. New York: Philosophical Library, 1951.
- Richard, Jean-Pierre. Poésie et Profondeur. Géographie magique de Nerval. Paris: Seuil, 1955.
- Richer, Jean. Gérard de Nerval. Paris: Seghers, 1965.
- , Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques. Paris: Editions Griffon d'Or, 1947.

- . "Nerval dans la nuit du tombeau", Mercure de France, 316, (1952), 473-82.
- . Nerval. Expérience et création. (2<sup>e</sup> ed.) Paris: Hachette, 1970.
- . Nerval par les témoins de sa vie. Paris: Minard, 1970.
- Ritter, Heinz. Der unbekannte Novalis. Göttingen: Sachse & Pohl, 1967.
- Rudwin, Maximilian. "Gerard's Germanic Fantasies" In: TODD Memorial Volumes. Vol. II. New York: Columbia University Press, 1930.
- Sandor, A. I. The Exile of Gods. The Hague: Mouton, 1967.
- Sauer, August, ed. Der Göttinger Dichterbund. Bd II. L.H. Chr. Hölty und J.M. Miller. Stuttgart: Union Deutsche Verlagsgesellschaft, 1886.
- Schärer, Kurt. Thématique de Nerval ou le Monde recomposé. Paris: Minard, 1968.
- Schiller, Friedrich. Werke. Gedichte. Prosa Schriften. Berlin: Tempel, 1956.
- Schneider, Hermann. Uhlands Gedichte und das deutsche Mittelalter. Berlin: Mayer & Müller, 1920.
- Schulz, Gerhard, ed. Novalis-Beiträge zu Werk und Persönlichkeit Friedrich von Hardenbergs. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1970.
- Siebmacher, J. Geschichte der Heraldik. WAFFENBUCH. Neustadt/Aisch: Bäüerraste, Inhaber Gerhardt Gessner, 1981.
- Staël, Germaine de. De l'Allemagne. 2 tomes. Paris: Garnier-Flammarion, 1968.
- Súdraka. Le Chariot d'enfant. Trad. Joseph Méry et Gérard de Nerval. Paris: Giraud et Dagneau, 1850.
- Swedenborg, Emmanuel.. Heaven and Hell. New York: Dutton, 1911.

Tieck, Ludwig, ed. Minnelieder aus dem Schwäbischen Zeitalter. Berlin: Realschul/Duchhandlung, 1803.

Uhland, Emilie (Vischer). Ludwig Uhlands Leben. Stuttgart: Cotta, 1874.

Uhland, Ludwig. Walther von der Vogelweide ein altdeutscher Dichter, geschildert. Stuttgart und Tübingen: Cotta, 1822.

----- . Werke. Herausgegeben von Adalbert Silbermann in 3 Teilen. Berlin: Bong & Cie, 1908.

Wagner, Richard & Franz Liszt. Correspondence of Wagner and Liszt. Trans. Hueffer. New York: Vienna House, 1973.

Walther von der Vogelweide. GEDICHTE. übersetzt v. Karl Simrock. 8te Auflage. Leipzig: Hirzel, 1894.

Wülfing, Otto Ernst. Burgen der Hohenstaufen. Düsseldorf: Die Wölfe GMBH, 1960.

Zentralstelle für Deutsche Personen u. Familiengeschichte. Ahnentafeln berühmter Deutschen. Leipzig: 1929.